

La Fédération
des Enchanteurs

Les traîtres

Cloé et Tatiana

22 avril 2018

Mars 2018 – Cestdoncvrai
Version 1.0
CC-BY-SA-NC 4.0
Œuvre sous licence Creative Commons.
Diffusion et modification encouragé sous réserve
de mention de l'auteur et d'un partage sous licence identique.
Utilisation commerciale strictement
interdite sans l'accord de l'auteur.

Préface :

L'histoire que vous avez sous les yeux, la suite du livre *Les résistants*, est une expérience. Le point final du premier volet est posé depuis plus d'un an et demi, et l'oeuvre présente a été mise en chantier depuis presque aussi longtemps. Elle n'est pas terminée, pourtant nous avons besoin de la partager et d'ainsi poursuivre la fresque esquissée.

Au moment où nous commençons cette publication, un certain nombre de chapitres et de passages sont écrits mais le livre est loin d'être finalisé. Les cinq premiers chapitres sont à peu près stabilisés, nous avons la fin, le milieu, des scènes éparses (jamais notre travail d'écriture n'a été aussi chaotique et décousu que sur ce livre!)... bref, nous ne pouvons pas garantir une mise à jour régulière.

Nous vous déconseillons fortement de vous lancer dans la lecture de ce second tome sans avoir préalablement lu le premier. *Les traitres* commence immédiatement après les derniers chapitres de *Les résistants*. C'est une suite quoi :)

L'ouvrage est en licence CC-BY-SA-NC 4.0. Cela signifie que vous pouvez le copier, le prêter, le modifier et le diffuser à volonté, à condition de ne pas le commercialiser et de le partager sous les mêmes conditions. Tout en citant l'auteur du livre. Cloé et Tat ou cestdoncvrai, à votre convenance.

Cher lecteur, gardez en tête qu'ici beaucoup de travail reste à faire : nous cherchons des traqueurs de coquilles, des chasseurs de longueurs, des pourfendeurs de lieux communs, des assassins de stéréotypes (vous avez saisi le principe de cette envolée lyrique)! Si vous vous sentez d'humeur à nous aider, toute critique et tout avis, bon ou mauvais, sera pris en compte et accepté.

N'hésitez pas à commenter!

Attention : Ce livre est classé *mature* et comprend, comme le premier volet, des scènes violentes et/ou à caractère sexuel. Vous êtes prévenus.

Résumé :

La défaite de Maison Haute ne représente rien. L'Ordre se relèvera. L'Ordre poursuivra les plans de Leuthar. L'Ordre soumettra la Fédération, quoiqu'il en coûte. Il le faut. Avant qu'il ne soit trop tard, avant que les humains ne détruisent de nouveau la Terre. Sorciers, prenez vos responsabilités.

Rappels :

Attention

Ne lisez pas ce livre, ni cette partie, si vous n'avez pas lu *Les résistants*. Nous allons divulguer des points essentiels de l'intrigue du tome précédent. Ses twists, ses rebondissements et sa situation finale... Si vous n'avez pas encore lu *Les résistants*, allez le lire et revenez.

Rappels en questions :

À la mort de Leuthar, l'Ordre vacille. Infiltrée par des espions fédéraux, fragilisés par la mort de leur leader et de ses plus hauts dirigeants, affaiblis par la perte de fort Lievinsk, l'organisation frôle de peu l'anéantissement. Pourtant les Vestes Grises, menées par Phillip, vont tout faire pour faire survivre leur Ordre et lui redonner son influence passée.

Alors que la Fédération enchaîne procès sur procès pour enfermer le plus grand nombre possible d'opposants au régime, Phillip frappe fort en attaquant les phytoligocomplexes de la Congrégation d'Égée. L'incident diplomatique met à mal le gouvernement et Amalia Elfric, Magistre de Zerflingen, met en place un grand chantier pour réparer les torts causés aux humains. Sous la couverture de l'Once, elle en profite pour réaffirmer que le Chat est toujours là, qu'il veille. Un seul message : l'Ordre n'est pas mort.

Pour protéger Adélaïde et se débarrasser de celle qui a triomphé de Leuthar, Phillip fait enlever Mattéo afin d'appâter son Maître. L'opération est un échec retentissant. Au lieu d'appâter l'Once seule, l'armée, menée par Amalia et Serge, attaque. Les pertes sont lourdes dans les deux camps.

En représailles, Alix attaque Phillip dans une de ses planques et bat en retraite devant la férocité et la puissance anormale du sorcier. Quelque chose a changé. Le nouveau leader des Vestes Grises prend son rôle très à coeur et, avec ou sans Adélaïde, mènera l'Ordre jusqu'au bout, quel qu'en soit le prix.

Les personnages :

Leuthar : ancien leader de l'Ordre. Mort en affrontant l'Once et quatre de ses alliés. Sa disparition entraîne la chute de l'Ordre : infiltrée par des espions fédéraux, fragilisée par la mort de leur leader et de ses plus hauts dirigeants, affaiblie par la perte de fort Lievinsk, l'organisation frôle de peu l'anéantissement.

Amalia : Amalia (ou Alix) Elfric, de son nom officiel, travaille comme magistre au sein du gouvernement fédéral. Elle agit également sous l'identité secrète de l'Once, un criminel recherché qui applique sa propre justice et lutte activement contre l'Ordre.

Phillip : ancien lieutenant de Leuthar, il survit miraculeusement à la chute de son leader et reprend alors les rênes de l'organisation. Il est le nouvel architecte de l'Ordre dont il compte reconstruire la toute-puissance par la terreur...

Adélaïde : Veste Grise, mentalisme émérite et médecin, Adélaïde est un nom de couverture qui dissimule Esther Cromwell, fille héritière d'une des plus riches familles sorcières de la Fédération. Elle entretient une relation passionnelle avec Phillip qu'elle sauve d'une tentative d'assassinat. Avec lui, elle tente de reconstruire l'Ordre, soutenue par sa famille qui voit là la possibilité d'enrichissements à venir.

Mattéo : élève de l'Once et petit ami de Naola, c'est un ancien sportif doué en magies occultes qui a été embauché au ministère de la Recherche à la suite d'un procès l'accusant d'être une Veste Grise. Il cherche à venger la mort de son frère, tué par Leuthar des années plus tôt en traquant et tuant secrètement des Vestes Grises. Phillip le fait enlever et torturer au nom de l'Ordre dans le but de tendre un piège à l'Once. L'armée fédérale se porte finalement à son secours et la bataille de Maison Haute est une cuisante défaite pour l'Ordre.

Naola : compagne de Mattéo, elle rencontre l'Once grâce à lui. Elle les rejoint progressivement dans leur lutte. Directrice d'une école sportive (où elle a rencontré Mattéo), elle est aussi informatrice au sein du large réseau d'information entretenu par le Vampire de Stuttgart, dont elle a été l'employée.

Xâvier : meilleur ami de Mattéo et second élève de l'Once, il est borgne et plein d'humour. Il participe, sous couverture, à l'opération de Maison Haute dans laquelle il est gravement blessé alors qu'il portait secours à Mattéo.

Pierre : demi-frère de Phillip, Pierre a tout juste dix-sept ans et est enrôlé plus ou moins de force dans l'Ordre, en tant que soignant. Lors de l'enlèvement de Mattéo, il est chargé de le maintenir en vie après torture, afin que le prisonnier puisse toujours servir d'otage et être interrogé de nouveau. Il aide Mattéo à s'échapper et est arrêté par l'armée.

Mordret : Le Vampire de Stuttgart, informateur principal de la Capitale est, effectivement, un vampire. Tenancier d'un bar dans un quartier mal famé, il propose ses services et vend ses connaissances aux plus offrants. Naola a été son employée quelques années. Ils ont développé une relation de confiance particulière lors de cette collaboration.

Serge : Chef des armées, responsable suprême de l'armée fédérale. Il entretient une relation amicale avec Amalia Elfric, dont il ignore la double identité.

Zerflingen : L'un des trois présidents de la Fédération. Amalia Elfric est sous son commandement direct.

Grimm : Ami proche de Phillip, il perd un bras lorsque l'Once attaque l'une des bases de l'Ordre, en représailles à l'enlèvement de son élève.

Jestak : Jestak est l'une des cent yassards de la Congrégation d'Égée, une des représentantes humaines impliquées de près dans l'attaque des Vestes Grises contre les phytoligocomplexes de la côte.

Fai : Fai est la fille de Jestak. Elle se perd dans la forêt lors de l'attaque des phytoligocomplexes. L'Once se porte à son secours et la raccompagne auprès de sa mère.

Chapitre 1

Le Vampire de Stuttgart

Assise sur le dallage, contre le mur, les genoux remontés contre elle, les bras passés autour et les poings serrés à s'en faire blanchir les jointures, Naola pleurait. Ses larmes silencieuses suivaient toutes le sillon tracé par la première d'entre elles. Un peu plus loin, Alix se tenait à genoux, une main au sol pour se soutenir, l'autre, concentrateur actif, tendu vers sa cible. Naola ne lui avait encore jamais vu les épaules si basses. Elle ne lui avait encore jamais vu une expression si grave, si douloureuse. Le Maître, c'était évident, souffrait de ce qu'il était en train d'infliger à son élève, mais Mattéo, plongé dans le souvenir qu'elle le forçait à revivre, ne pouvait s'en rendre compte.

« Alexandre ! »

La jeune femme sursauta à peine au cri. La voix de son compagnon était brisée, déformée, et ce prénom, à force, n'évoquait plus rien de déchirant. Elle s'y était presque habituée. Prononcé de cette façon, il signifiait que le souvenir approchait de la fin. Il l'avait pleuré tant de fois. Dans son esprit, le petit garçon devait se précipiter vers son frère qui agonisait, comme un corps torturé à mort pouvait agoniser. Salement.

Dehors, le jour pointait. La jeune femme se passa la main sur le visage et la retrouva humide. Cela faisait une semaine que la Fédération avait démantelé la base terroriste de Maison Haute. Une semaine que Mattéo avait été sauvé et une semaine qu'il subissait le contrecoup du supplice infligé là-bas. Ils lui avaient imposé la mémoire de l'assassin de son frère, encore et encore. Tant de fois qu'il n'avait eu d'autre choix que de considérer ces souvenirs comme siens. Il avait tué Alexandre, il y avait pris plaisir. Le dégoût qu'il éprouvait pour lui-même n'avait pas de fond. Il ne mangeait plus, il ne dormait plus, parfois, il tremblait juste à l'idée d'aller se coucher. Il avait fait exploser un miroir qui avait eu le malheur de croiser son regard.

« Encore. »

Naola ferma les yeux. Elle avait cessé de compter. Alix, sans rien dire, le replongea dans sa propre mémoire. Le principe s'avérait risible de simplicité : il revivait sa version de la scène, encore et encore, jusqu'à s'y identifier de nouveau. Devant son Maître, il se remit à pleurer, à crier, à supplier, une fois encore. Il s'écoula un temps qu'il semblait impossible à quantifier avant que, enfin, il souffle, après un long silence :

« C'est bon. »

Après tous ces cris, son esprit avait fini par remettre en ordre les priorités dans sa mémoire. Il n'avait plus tué son frère.

*

La suite, en comparaison, leur sembla calme. Naola accompagna Mattéo jusqu'à leur lit. Il s'endormit sans tarder. La jeune femme resta un moment à l'observer, tendue, sans réussir à se sortir les images de son compagnon au sol de la tête. Au bout d'un moment, elle se détourna et prit la direction du bureau du Maître. Après quelques secondes d'hésitation, elle y frappa, mais c'est la porte d'à côté qui s'ouvrit. Alix invita Naola à entrer, avec un sourire crispé de lassitude.

La chambre paraissait plus grande que celle de Mattéo. Deux fauteuils, disposés autour d'une table basse au pied du lit, aménageaient une espèce de salon. Cette pièce, meublée avec une élégante simplicité, était aussi chaleureuse que son bureau impersonnel. Des cadres et des photographies décoraient les murs de couleur crème, un vase ornait la table basse avec de belles fleurs blanches et des brins de lavande.

La jeune femme s'installa en face du Maître qui s'était laissée retomber dans l'un des sièges. Alix se pencha vers le verre ambré qu'elle s'était servi et en proposa un à son invitée. C'était la première fois que Naola entra ici. La première fois qu'elle voyait l'Once chez elle, plus détendue, plus accessible. Lasse.

La sorcière, d'un geste habitué, se roula un joint et l'alluma d'un petit sort.

« Tu fumes ? Ça, j'n'aurais pas cru... », fit la plus jeune, la voix un peu trop enjouée, un peu trop forte, pour briser le silence gêné qui s'était glissé entre elles deux.

– Je ne t'en propose pas. Mais si tu en veux, dis-le-moi. »

De belles volutes s'échappaient au-dessus d'elle et disparaissaient, absorbées par un charme. Alix poussa un long soupir de contentement.

« Je ne fume pas en public ni devant les garçons. Mattéo a un peu de mal avec tout ce qui pourrait mener à l'addiction. »

Elle décroisa les jambes et inclina la tête vers son interlocutrice.

« Tu voulais me voir ?

– Je venais te remercier. Et voir comment tu allais.

– Tu n'as pas à me remercier. C'était à moi de le faire », répondit la femme en faisant tourner son whisky breton au fond de son verre.

Elles discutèrent un certain temps, sans but. Naola, curieuse, revint plusieurs fois sur le petit cône incandescent entre les doigts du maître. Ça l'intriguait. Les sorciers ne fumaient pas, ils n'en voyaient pas l'intérêt et c'était bien trop humain pour être socialement acceptable. Au bout d'un moment, elle demanda à tester... et s'étouffa copieusement. Comment Alix pouvait-elle prendre plaisir à ce truc ?!

« À l'époque où j'ai connu mon mari, on fumait très régulièrement tous les deux. Un peu trop, sans doute. La première fois qu'il m'a fait goûter une cigarette, j'ai trouvé ça écœurant. Mais j'y ai pris goût. Cela sentait comme ses baisers. »

Elles glissèrent doucement vers l'ancienne vie du Maître, sa fille, son mariage qui allait à l'encontre de toute la famille d'Amalia. Les unions entre humains et sorciers étaient déjà taboues à l'époque. Ils l'avaient reniée, mais elle n'avait cessé de s'en foutre. De fil en aiguille, elles en évoquèrent le possible mariage entre Naola et Mattéo. La jeune femme rougit et rit. Ils n'en étaient pas encore là. Elle poussa un long soupir, puis se renfrogna :

« C'est assez injuste tout ça »,

Une nuit sans sommeil combinée à l'alcool et la fumette la relaxait et la déconcertait. Elle se montrait plus franche, plus sujette à se laisser emporter par ses émotions. Alix haussa un sourcil à cette dernière remarque.

« Qu'est-ce qui est injuste ?

– Ce que l'Once fait, ça n'est pas reconnu.

– C'est le principe, oui.

– Mais ce que, nous, on fait, tu ne peux pas non plus le reconnaître. T'inviter au mariage si on se marie ? Presque impossible. Et si on a des enfants, qu'est-ce que tu seras pour eux ?

– J'y travaille, Naola... J'y travaille... »

Elle esquissa un sourire énigmatique, de ceux que Naola commençait à connaître. La jeune directrice en saurait bientôt un peu plus, mais pour l'heure, il était trop tôt pour dévoiler toutes ses cartes.

*

La grande carte étalée sur le plan de travail sentait le vieux papier. Sa fragrance se mêlait à celles de l'encre fraîche, du cuir des fauteuils, du bois précieux des bibliothèques. À l'exception du vampire, penché sur son ouvrage, le salon de lecture était vide. Mordret savourait cette quiétude tout autant qu'il appréciait la minutie du travail accompli.

De sa plume, il noircissait les contours de la Fédération. Spectateur privilégié sur lequel le temps n'avait plus d'emprise, le vampire s'improvisait cartographe et, tous les dix ans, il commençait un nouveau papier. Il annotait, à la marge, les faits et dates remarquables de l'époque qu'il traversait.

D'un trait précis, il raya *Niémen*, à l'est, mais suspendit son geste avant de calligraphier la disparition du fief mécamage. Quelqu'un venait de passer la porte de son établissement, quelqu'un que ses nombreux et complexes systèmes de détection ne parvenaient pas à identifier. Un nouveau client.

Le vampire découvrit la pointe de ses canines d'un fin sourire et, en quelques gestes, fit disparaître son ouvrage. Il ferma l'encrier, essuya sa plume et rangea son matériel. L'inconnu s'installait au bar. Mordret, dissimulé dans l'ombre du couloir, observa la nouvelle venue, non sans surprise.

« Amalia Elfric en personne »

En moins d'un battement de cœur, il se tenait devant elle, derrière le grand comptoir en zinc. L'établissement était plongé dans la pénombre par de lourds rideaux qui masquaient sa vitrine. Cela n'empêcha pas la créature diurne de détailler son interlocutrice qui, d'ailleurs, ne se priva pas pour lui rendre son regard.

« Voilà qui est quelque peu surprenant. Prendrez-vous quelque chose à boire ? demanda-t-il, d'une voix sans timbre.

– Un café, s'il vous plaît, répondit la femme. Vous attendiez quelqu'un d'autre ? »

La sorcière portait un uniforme fédéral impeccable, ses galons témoignaient le prestige de son grade, sans rien divulguer de ses fonctions auprès du gouvernement. Confrère, d'abord influente au sein du magistère de Zerflingen, elle était devenue Magistre Régente du président, depuis la mort de Leuthar.

« Je ne vous attendais pas en personne. »

La créature découvrit le bas de ses canines d'un très fin sourire. Cette dernière affectation, la plus haute fonction que puisse exercer un sorcier, tenait du secret d'État. L'informateur de Stuttgart ne connaissait cette femme que de nom, mais il n'ignorait rien d'elle.

« Mais vous vous attendiez à ce que je vous contacte », conclut-elle dans une expression charmante.

Amalia descendit son regard sur la bouche fine et sans couleur de la créature. Ses lèvres couvraient des pointes dont on ne distinguait que le bout. Il avait les cheveux gris, presque blancs, longs au point de pouvoir

être tirés en catogan sur sa nuque. Ses sourcils, comme ses rides, étaient sans doute un peu trop prononcés pour que son visage pût être qualifié de beau. Mais il avait un charme certain, propre à nombre de ceux de son espèce.

On pouvait lui donner quarante-cinq ans, mais il était difficile de déterminer son âge exact. Il avait vécu une époque où le temps usait de ses stigmates sur les hommes avec beaucoup plus de cruauté. Malgré les fins sillons qui parcheminaient sa peau, le vampire conservait une prestance froide, probablement due à la teinte bleu pâle de son regard sans expression.

« Se passer d'intermédiaire peut parfois être profitable à tout le monde », précisa Amalia lorsqu'elle eut terminé de le détailler.

L'Informateur lui servit un sourire poli. Une tasse apparut sur le comptoir devant la sorcière. D'un sortilège, elle la fit glisser jusqu'à sa main.

De délicates volutes de vapeur s'échappaient du café qui embaumait l'air d'une agréable odeur. Amalia Elfric porta le breuvage à ses lèvres et dégusta quelques gorgées, sans lâcher son interlocuteur du regard. Mordret mettait un point d'honneur à offrir les meilleures consommations possible à ses clients de marque. La qualité de la boisson s'avérait bien au-dessus de ce qui pouvait s'acheter sur les marchés légaux de la Capitale.

« Je suis contente de poser enfin un visage sur votre nom... Vous êtes plutôt connu.

– Vous m'en voyez ravi, dit-il sans l'être. Je gagne à être connu, ajouta-t-il dans un trait d'humour. Vous-même avez quelque peu fait parler de vous ces derniers temps. Directement, ou indirectement. »

Son interlocutrice esquissa un fin sourire. Amalia Elfric avait pris part à la récente opération contre l'Ordre. Sa victoire brutale contre Filiskar amenait le tentaculaire réseau du vieux vampire à murmurer son nom avec une crainte nouvelle. Mordret entretenait d'intéressantes hypothèses sur cette femme. Elle s'était montrée fort prompte à secourir le jeune Muspell. Trop prompte pour ne pas attirer l'attention de l'informateur, dont les conjonctures associaient, sans certitude mais de façon séduisante, son nom à celui de l'Once.

« J'irais droit au but, le magistère ainsi que le Haut Commandement de la police, vous remercient pour la rapidité avec laquelle vous nous avez fait parvenir vos informations. Cela nous a permis de secourir, dans les temps, l'otage retenu à la Maison Haute, et de mettre la main sur plusieurs criminels. Nous allons naturellement faire courir le bruit que ces informations vous ont été achetées.

– Vous m'en voyez ravi », répéta le vampire avec tout aussi peu de conviction que la première fois.

Il l'observa quelques secondes avant de concéder :

« Comme vous le savez, ma motivation n'avait rien de patriotique. En transmettant ces informations à Mlle Dagda, je n'ai cherché qu'à la protéger. Je n'avais pas envisagé qu'elle choisirait la voie fédérale, quoique ce fût certainement la meilleure décision à prendre compte tenu de la situation. Cela vous a coûté fort cher. »

Il n'énonçait que des faits dont ils étaient tous deux parfaitement conscients et elle se contenta d'acquiescer, sans le lâcher des yeux. Oui, elle avait perdu Dan, mais elle ne lui offrirait pas le plaisir de réagir à cette allusion.

Le sourire pointu de Mordret laissa place à une expression faciale tout à fait inexistante et il reprit :

« J'accorde fort peu d'importance aux remerciements du gouvernement, mais j'apprécie votre geste. Il me tire de l'embarras. »

Il se servit lui-même un breuvage aux teintes rougeâtres dont il but une gorgée. Le pied du verre tinta avec un bruit mat sur le zinc quand il le reposa, il entrecroisa ses doigts et se pencha très légèrement vers elle. Une façon, sans doute, de manifester son intérêt.

« Vous n'avez certainement pas pris la décision de venir me voir officiellement pour me dire quelque chose que j'aurais de toute façon appris indirectement. »

Son expression vira vers celle d'un prédateur à l'affût.

« Que puis-je pour vous ?

– Vous savez très bien pourquoi je suis là. »

La fédérale fit apparaître un dossier d'une dizaine de feuillets reliés par des petites épingles en cuivre. Ce dossier, Mordret le connaissait, il l'avait lui-même rédigé. Il s'agissait des documents remis à Naola, à destination de l'Once. En s'affichant en possession de ces informations, Amalia prenait le risque d'une dangereuse négociation. L'Informateur de Stuttgart la traquait, il suivait sa piste et, plus que n'importe qui d'autre, s'approchait d'elle. Pourtant, le Chat choisissait de se tenir juste en face de lui.

« Mademoiselle Dagda a apporté cela au supérieur de son compagnon, Albert Lehmann, expliqua-t-elle parfaitement détendue. Qu'avez-vous à m'apprendre de plus ?

– Je n'ai rien pour vous. Rien que vous ne sachiez déjà. »

Canines un peu plus découvertes, le vampire inclina très légèrement la tête sur le côté.

« C'est la chaîne et les sources que vous me demandez. Et ce n'est pas exactement le genre de chose qu'un informateur cède aisément. »

Amalia accrocha son regard à ses dents lorsqu'il les découvrit. Elle s'y attarda une seconde avant de remonter ses yeux vers les siens. Un sourire amusé passa sur son visage.

« Je sais bien que ce que je vous demande est inhabituel. Cependant... Vous pensez bien que je ne suis pas venue les mains vides..

– Désirez-vous un autre café ? proposa le tenancier alors que lui-même s'était resservi un cocktail, sans

qu'aucun de ses gestes ne fut perceptible. Vous avez mon attention.

– Avec plaisir, il est excellent », avoua-t-elle.

Il était tellement rare, de leurs jours, de déguster une boisson qui ne relève pas d'un ersatz caféiné...

« Une circulaire transite entre les ministères, reprit-elle. Une circulaire visant à limiter le montant légal des transactions en liquide...

– J'en ai connaissance. Ce serait fâcheux pour le type d'activité que je pratique et cela ne réjouit que peu mes collègues tenanciers, ou créatures de mon espèce », souffla-t-il doucement.

Il faisait glisser distraitement le bout de ses ongles sur l'arrondi de son verre.

« Je sais également que le décret doit être validé en commission. Une commission de cinq personnes... dont seule votre voix semble ne pas s'être prononcée. Oui, cela me conviendrait.

– Parfait.

– Naturellement, vous ne démentirez pas les bruits qui se répandront sur l'origine de votre prise de décision.

– Je ne démens jamais ce genre de choses... »

Le prix à payer pour obtenir son vote était suffisamment élevé pour que ce «service» soit inclus d'office...

« Que voulez-vous savoir précisément ?

– Comment fonctionne l'Ordre sans Leuthar ? Comment avez-vous amassé tant de renseignements ?

– Tant de renseignements », répéta-t-il, comme si la tournure de phrase le flattait.

L'informateur jouait la comédie, cela l'amusait. Jusqu'à présent, il était resté debout derrière le comptoir. Il vint prendre siège à côté de la sorcière.

« Le groupe que vous avez attaqué ne fonctionne plus, commença-t-il avec un rire silencieux à sa propre plaisanterie. Bon nombre de mes compatriotes ont dû s'exiler du territoire, à la mort de Leuthar. La tolérance des Fédérés est devenue... plus faible... envers les pratiques de mes semblables. Les Vestes Grises se montraient plus... ouvertes. »

Petit haussement d'épaules, apparition des canines, une seconde, avant de reprendre :

« Historiquement, Iskaar est une terre sur laquelle nous sommes bien implantés, monter une toile pour l'occasion n'a pas été compliqué. En revanche, vous éprouverez quelques des difficultés, si vous souhaitez vous l'approprier. »

Il se pencha légèrement vers elle.

« Les vampires parlent aux vampires.

– Un réseau de vampires donc, conclut-elle d'un air soucieux. Bien.

– Pas uniquement, ne me sous-estimez pas, répondit la créature avec un sourire froid. Une fois les premières briques posées, les informateurs s'essaient. L'avantage d'être... plutôt connu, comme vous dites. »

Mordret se tut, évaluant la portée des indications qu'il cédait. Amalia en profita pour faire apparaître un beau carnet bleu et un stylo pour prendre note.

« En ce qui concerne le fonctionnement de l'Ordre, à présent... »

De sa voix neutre et grave, il entreprit de détailler les opérations qui lui avaient permis, sur une dizaine de jours, d'apprendre une bonne partie des activités des Vestes Grises dirigées par Phillip Tomislav.

Il lui indiqua ainsi les ramifications Volgates, prouvées et supposées, l'implantation de certaines cellules de l'Ordre dans l'état slavesq... Il n'évoqua pas les conjonctures qu'il pouvait légitimement formuler quant aux agissements de ces mages au sein même du gouvernement fédéré. Elle n'avait pas payé assez cher pour cela et, de toute façon, son Magistère aurait été bien incapable d'acheter cette information hors de prix au vieux vampire.

Phillip avait abattu un travail impressionnant, après la chute de Leuthar, en à peine huit mois. Mordret Boirbe conclut, d'une voix qui n'avait pas, du début jusqu'à la fin de l'exposé, exprimé la moindre émotion :

« Il est probable que ce Phillip ait commencé à poser les bases de son réseau bien avant la disparition de Leuthar. Savoir s'il s'était planifié cela "au cas-où", si on lui avait effectivement promis la place de numéro deux à l'Est, ou s'il se l'était réservée... a peu d'importance. Mais il a clairement la carrure et l'intelligence pour remettre en place durablement leurs réseaux dans cette région. Quoiqu'il manque un peu de puissance magique. Mais cela se comble. D'ici une dizaine de mois, cela deviendra réellement préoccupant pour vous. »

Amalia reposa son stylo. Rien ne lui avait échappé et les informations étaient d'ores et déjà classées. Elle referma le calepin dans un bruit sec, les sourcils froncés. C'était bien pire que ce qu'elle avait imaginé.

« Je vais avoir plus de travail que prévu. Je suis certaine que nous trouverons un terrain d'entente... Avez-vous le temps pour d'autres affaires ?

– Ma condition m'offre un temps indéterminé et j'aime l'occuper aux affaires. »

Amalia se dessina un sourire appréciateur à la tournure de phrase. Elle pencha la tête pour observer son interlocuteur, une seconde de plus, puis passa à la question suivante :

« Vous connaissez bien mademoiselle Dagda. Vous devez donc certainement avoir des informations sur le jeune Muspell qui est entré sous ma responsabilité il y a peu. C'est un allié de l'Once. Il a l'air d'avoir les dents longues. Que pouvez-vous m'indiquer à son propos ?

– Vous savez le principal et je ne dispose que de fort peu de choses à vous apprendre », répondit le vampire d'un ton égal, puisque mentir faisait aussi partie de son activité.

Alix retint un sourire. Il ne vendait pas d'information sur Mattéo. Trop attaché à Naola pour cela? Cela ne le rendait que plus intéressant.

« Une dernière chose... J'ai sorti Pierre Tomislav de prison. Savez-vous ce que son frère compte faire le concernant? »

La créature leva un sourcil pour simuler une surprise de politesse.

« Je ne dispose pas d'information précise à ce sujet mais il m'est possible de me renseigner dans un délai raisonnable. Si ce jeune homme ne se trouve plus dans les geôles fédérales, où l'abritez-vous? »

Amalia sourit et hocha de tête pour confirmer qu'elle acceptait la remise de paiement, et répondit :

« Chez moi.

– Voilà qui va provoquer un inévitable tollé dans votre sérail... commenta Mordret après un rire bref et silencieux. Héberger un jeune héliade, indépendamment de sa filiation, n'est pas gage de tranquillité. »

Chapitre 2

L'héliade

Le mnémotique s'arrêta et Pierre, affalé sur le canapé, bâilla. Il jeta un coup d'œil à la petite horloge posée sur la table basse, en face de lui. Avant d'arriver ici, il n'en avait jamais vu de pareille. La provenance de l'objet se devinait aisément. À l'arrière, sur le gros bloc noir pour mettre du carburant, on déchiffrait encore une écriture, une signature qui, jadis, passait pour universelle : *Made in China...*

Il se pencha, saisit l'artefact, le retourna et observa la magie se mêler à l'antique technologie humaine.

Le cache en plastique qui fermait le boîtier noir n'existait plus. Deux ressorts s'y faisaient face, un peu décalés l'un par rapport à l'autre. Autrefois, on y glissait des petits cylindres jetables. Aujourd'hui, un sortilège vert allait et venait entre les deux, paresseusement. Il s'enlaçait autour des courbes de métal puis repartait sans hâte vers l'opposé.

« Ça a un côté hypnotique. »

Pierre sourit. Il aimait parler seul et savourait chaque jour sa liberté de pouvoir le faire. Avec son demi-frère, mieux valait ne pas se laisser aller à ce genre d'excentricités. L'homme disait qu'il avait hérité ça de leur mère... et c'était loin d'être un compliment.

Fillip ne l'aimait pas, il avait grandi avec son père et, pour une raison qui échappait à Pierre, haïssait la femme qui les avait mis au monde. Ils s'étaient rencontrés quatre ans plus tôt. Le notaire, chargé d'assurer les dernières volontés maternelles, avait débarqué dans le minable appartement de l'Iskaarien, à Sofia, Pierre à sa suite. L'adolescent pensait alors faire la connaissance avec le frère qu'il n'avait jamais eu. La désillusion s'était avérée brutale et amère.

Il reposa la petite horloge. Au centre d'incarcération fédéral, durant les huit jours passés là-bas, il avait fermé sa gueule. Les fédés n'attendaient qu'un prétexte pour lui appliquer la peine capitale. Le gouvernement aurait fait de lui un exemple, l'Ordre, un martyr.

Des mnémotiques de drame, il s'en était joué des dizaines dans sa tête. Dans les plus extravagants, Phillip défonceait la porte de sa cellule à main nue et l'étranglait en hurlant qu'il n'avait qu'à mourir salement, comme un humain.

Pierre était persuadé que son frère avait appris sa trahison. Il avait volontairement rejoint l'ennemi en facilitant l'évasion de Mattéo Muspell. Phillip devait garder ça pour lui. Il devait avoir honte de lui. Une telle disgrâce ne sied pas au sorcier le plus puissant de la Fédération...

Le jeune homme quitta son confortable canapé et se posa en face du jardin. Un fauteuil et une desserte attendaient qu'un spectateur contemplatif s'installe devant la large baie vitrée. Pierre aimait s'asseoir là. La verdure chatoyante de l'impeccable pelouse cascadaient en pente douce jusqu'à un merisier blanc, au fond de la parcelle. Des sortilèges décoraient ses branches tordues d'une kyrielle de lucioles de lumière chaleureuses. La nuit naissante peinait à imposer son ombre à ce petit coin de quiétude.

Pierre soupira et colla son front contre la vitre froide. Il n'avait pas le droit de sortir, condamné à observer sans jamais profiter. La fenêtre elle-même avait été traitée d'un charme sans teint. Personne ne devait le voir, personne ne devait savoir où Amalia le cachait.

La sorcière s'avérait être une hôte parfaite, même si leur cohabitation s'était avérée difficile les premiers jours. Le lendemain de son arrivée, alors qu'ils mangeaient à deux dans un silence pesant, elle s'était levée sans prévenir. Il avait sursauté et raclé sa chaise contre le carrelage. Son geste vif avait surpris Amalia et il s'était retrouvé en joue, tremblant de peur sous la menace de son concentrateur chargé. Il avait mis quelques heures à s'en remettre. Le message était clair : elle serait toujours alerte.

Depuis, l'ambiance s'était considérablement détendue. Ils mangeaient souvent ensemble, ils parlaient, elle ne l'attaquait plus... En un mois, il en était venu à l'apprécier et espérait le sentiment partagé.

La fédérale ne lui avait jamais posé la moindre question sur l'Ordre. Au contraire, elle déviait la conversation lorsqu'il s'appesantissait trop sur le sujet. En sauvant Mattéo, il ne s'imaginait pas que quelqu'un de la Fédération le prendrait effectivement sous son aile. Son frère, lui, ne s'était jamais donné cette peine.

La sorcière avait l'âge d'être sa mère et, de fait, agissait comme telle. Jamais il n'avait été envoyé dans sa chambre avec une telle autorité. Les héliades imposaient naturellement leur volonté aux autres. La Magistre

n'était pas ordinaire. Ses pouvoirs ne semblaient pas l'affecter.

Ce soir, Amalia travaillait plus tard. Elle lui avait dit de ne pas l'attendre si elle n'était pas rentrée à vingt et une heure.

À force, il connaissait la maison par cœur, ou du moins toutes les pièces accessibles : une demeure coquette, spacieuse, décorée avec goût, mais trop grande pour une femme seule.

Combien de temps vivrait-il ici ? Il n'en savait rien, il ne voulait pas répondre à cette question. Pour l'heure, il se demandait s'il mangeait maintenant ou s'il patientait jusqu'à ce que son hôte rentre des bureaux fédéraux.

À cette pensée, Pierre sourit, amusé. Le petit frère de Phillip vivait chez l'un des Magistres de Zerflingen. Cocasse situation...

Le jeune homme décida d'attendre Amalia. Il quitta son fauteuil et traversa la salle à manger. Une grande table, qui avait l'air de n'avoir jamais servi, occupait presque tout l'espace. Il trouvait cela triste. Amalia lui paraissait triste. La mort de Dan devait l'avoir beaucoup affectée.

Il attrapa du café dans la cuisine et le prépara en se demandant si Dan vivait ici, avant. Amalia lui avait beaucoup parlé du sorcier.

Quand le breuvage, un peu trop clair pour être suffisamment infusé, lui parut prêt, il s'attabla dans le salon, et attendit.

*

La maison surplombait la mer dont la houle paresseuse se brisait sur l'à-pic des falaises. Les habitations voisines s'aggloméraient autour d'une place où se dressaient les Communs.

Le petit bourg où Jestak et sa famille avaient trouvé un toit était niché au creux des rochers. C'était un endroit plein de bruits d'eau. Les vagues entonnaient leur chant répétitif, dès qu'on ouvrait les fenêtres. Le sel mordait les constructions qui en tiraient une couleur blanchâtre, luisante sous les lumières nocturnes. Les astres, la lune et le phytoligocomplexe proche se relayaient pour que jamais la nuit ne soit noire dans le village humain.

Faï et son frère y avaient vécu quelques semaines avant que Jestak ne les installe dans la petite bâtisse en bout de village. L'endroit aurait pu être plus chaleureux. La mesure, avec ses tapisseries tellement rongées par le temps qu'on n'en discernait plus les motifs, sentait le renfermé. Les enfants n'appréciaient que moyennement la décoration de faïence à fleurs.

La chambre de Faï, à l'étage, avait été nettoyée avant qu'ils n'emménagent. Jestak y avait fait installer un lit, un bureau, un fauteuil tout mou, des couvertures et des jouets. En quelques jours, la fillette s'était approprié le cocon.

Pour la première fois, elle ne dormait plus avec son frère qui disposait lui aussi de son petit chez lui ; la porte juste en face. Jestak logeait en bas, quand elle rentrait, quand elle avait le temps. Rarement. Les deux enfants étaient seuls le plus clair de leur temps et Faï avait pris l'habitude de s'installer à la fenêtre. Elle scrutait le dehors sombre, la plage, les étoiles. Elle attendait souvent pour rien.

La fillette n'aimait pas la mer. Elle lui préférait largement les paysages vallonnés des cimes plus au nord. La vie y était moins facile, ils avaient plus froid, mais, au moins, il n'y avait ni sable pour s'infiltrer jusque dans les draps, ni sel pour moisir tout ce qui restait un peu trop à l'extérieur. Mieux, il y neigeait.

Certains soirs, comme ce soir-là, Faï n'attendait pas en vain. Lovée dans une couverture très douce, assise sur son lit, ses yeux pétillants d'admiration, elle fixait l'Once, à en oublier de les cligner.

La sorcière, sous les traits d'une jeune fille brune aux cheveux longs et raides, était installée sur le rebord de la fenêtre, adossée à la vitre. Elle ne regardait pas le paysage. Un sourire aux lèvres, elle contait une histoire extraordinaire.

« Au final, conclut-elle, ils ont décidé de garder la licorne.

– Encore une ! » s'écria Faï.

Elle se tenait penchée vers l'avant, presque à en tomber. Ses pieds pendaient du lit.

« Une autre histoire, avec un animal encore plus fou ! »

L'adolescente sauta au sol avec souplesse.

« Pas ce soir, Faï. Il est tard et je dois dormir un peu cette nuit », répondit-elle d'une voix douce.

Elle prenait toujours une voix douce au moment de partir. La fillette fronça le nez et la dévisagea, cherchant un prétexte pour la faire rester plus longtemps. Même si la sorcière ressemblait à une ado, ce joli visage fin encadré de noir s'animait souvent des expressions un peu tristes des grandes personnes. Elles en avaient déjà parlé. Ce n'était pas sa vraie apparence. Faï ne devait surtout pas parler d'elle. Jamais.

« On discute alors ? » proposait-elle en repoussant les couvertures.

Discuter sérieusement, ça lui faisait gagner du temps, l'Once partirait moins vite.

« Très bien. Discutons. Comment va ta mère en ce moment ?

– Sais pas. Pas vu aujourd'hui, pas vu hier. Eh, j'ai appris à faire des cookies pour Kyrr ! Je peux lui cuisiner tout un repas maintenant », répondit la gamine en changeant instantanément de conversation.

Elle s'y appliquait souvent lorsqu'il s'agissait de parler de Jestak.

« Elle travaille sur un projet avec les sorciers, relança tout de même l'Once.

– Donc je cuisine pour Kyrr, vu qu'elle n'est pas là », conclut la fillette en fronçant le nez, les bras croisés. Une expression adorable, si elle n'avait pas été accompagnée d'une tristesse très franche.

« Pourquoi tu demandes toujours des nouvelles de Jestak ?

– Parce que tu es fâchée avec elle. Tu lui en veux. Ça ne t'intéresse pas, son travail de Yasarde ?

– Non. Ça m'intéresse pas », répondit l'enfant.

Elle releva les genoux, posa son menton dessus et négocia, encore :

« Mais raconte-moi quand même. Avec un câlin ? »

L'autre sourit, pencha la tête, puis s'installa dans le fauteuil mou avant de s'y tasser dans un coin pour laisser une place à la petite. Elle tapota à côté d'elle.

« Viens là ! »

Faï sauta sur ses jambes et se lova contre l'Once.

« Ta maman fait un super boulot. Cela faisait longtemps que les sorciers n'avaient pas eu l'occasion de tant discuter avec ceux qui n'ont pas de pouvoir magique.

– Vous avez très vite reconstruit la serre, aussi. C'est normal qu'on soit intéressé, je crois...

– Oui. C'est une bonne chose que nos gouvernements se rapprochent. Ta mère est la meilleure Yasarde actuelle. Il va y avoir une soirée d'organisée, entre nos deux mondes, pour marquer la fin des enchantements de vos complexes d'algues.

– Tu iras à la fête ? Ça se passera au nord ? Tu crois que je viendrais ?

– Il n'y aura pas d'enfant. Mais oui, ce sera au nord.

– Jestak ira, alors. »

Petit soupir envieux et froncement de nez tout aussi jaloux. Elle ajouta, pour le principe :

« La chance. Dis, tu as retrouvé ceux qui ont tué mon père ?

– Je ne pense pas que ce genre de simagrées amuse vraiment ta mère. Il y a beaucoup de mains à serrer. Beaucoup de paraître. Jestak est franche. Crois-moi, elle préférerait rester avec vous deux plutôt que de se tenir debout toute la soirée et de faire des sourires hypocrites pour que les échanges se déroulent correctement...

– Elle préfère ça pas souvent, tu sais, soupira l'enfant.

– Je ne dis pas qu'elle n'ira pas. Seulement que ce genre d'évènement ne doit pas beaucoup lui plaire. »

Faï resta silencieuse un moment puis remarqua :

« Je sais que t'as pas répondu, tu sais.

– Tu n'as pas envie de m'entendre raconter ces histoires. Mais oui. Je les ai retrouvés. Ils ne feront plus de mal à qui que ce soit.

– C'est une histoire de grande. Je l'entendrais quand je serais grande », répondit docilement la petite.

C'était sa conclusion personnelle, jamais l'Once ne lui avait promis quoi que ce soit. Elle se tortilla contre elle et releva la tête presque à l'envers pour voir le visage de la sorcière.

« Vous avez déjà reconstruit le phytoligocomplexe et les autres, du village, ils disent que moins on échange avec les sorciers, mieux c'est. Ma mère, elle ferait mieux de rester avec nous.

– Jestak est très maline. Elle a très bien compris que les sorciers pensent exactement la même chose et que c'est dangereux.

– Les gens disent plus qu'elle est bête, tu sais.

– N'écoute pas les gens. Les gens sont stupides. »

Faï rit à cette affirmation et commenta avec un adorable froncement de nez :

« Le doyen, en tout cas, c'est sûr qu'il est stupide. »

Elle se plaqua ensuite les mains sur la bouche et pouffa. Elle se blottit plus étroitement au creux du fauteuil, attrapa le bras de l'adolescente et le passa devant elle, pour se sentir encore mieux, encore plus protégée, encore plus câlinée. Elle prit une courte inspiration, puis souffla, puis respira à nouveau, comme si elle se retenait de poser la question qui lui brûlait les lèvres.

« Pourquoi est-ce qu'ils ont détruit ces phytoligocomplexes-là ? Il y a des tonnes d'autres choses à détruire. Des tonnes d'autres choses... », murmura-t-elle à mi-voix, sans énoncer le fond de sa pensée.

Des tonnes d'autres choses dans lesquelles son père ne travaillait pas. L'Once resta silencieuse quelques secondes, puis répondit :

« Parce qu'ils ne comprennent pas. Ils croient que les humains produisent du pétrole comme celui qui a manqué lors des Cataclysmes. Ils ont peur des guerres de l'Or noir. Ils ont peur de l'air sale.

– Hé bhé, s'ils allaient à l'école des Communs ils sauraient qu'ils sont nuls et qu'ils ne savent rien du tout. Parce que d'abord, l'huile des algues c'est pas du tout pareil que le pétrole d'avant.

– Je sais... Pour ne plus avoir peur les uns les autres, il faut apprendre à connaître l'autre. Ta maman travaille à ça. Tu peux considérer qu'elle donne les cours que tu reçois aux Communs à des sorciers adultes, et qu'en plus, ils sont très dissipés... »

L'Once conclut son analogie d'un rire doux, puis haussa les épaules.

« Je sais qu'elle a parlé de vos sorties scolaires pour voir les néons. C'est vrai que tu as un néon à toi ?

– J'en avais un dans l'ancienne serre, avec un auto-collant que j'avais collé dessus pendant la visite ! s'exclama la fillette, animée. Peut-être qu'il faudrait que je remette un nouveau auto-collant dans la nouvelle serre pour

qu'on sache que j'en ai un à moi... Comment des sorciers peuvent avoir peur de néons? »

L'adolescente sourit, amusée à l'idée d'enchanteurs fuyant devant des néons.

« C'est pas les néons en eux-mêmes, mais du nombre de néons qui leur posent problème. Avant les cataclysmes, les productions humaines allaient bien au-delà du nécessaire et du raisonnable. Ils ont peur que vous fabriquiez beaucoup, beaucoup trop de pétrole. Suffisamment pour être dangereux.

– Alors déjà, les algues que font les néons, on s'en sert pas juste que pour le pétrole, intervint Faï avec un soupir. Ça se mange aussi et même que c'est très bon. Ensuite, encore, s'ils allaient à l'école des Communs, tes sorciers, hé bha ils sauraient qu'il y a un néon pour un enfant et trois néons pour un adulte, plus un néon en plus par personne pour les Communs. Juste ça. Même qu'il y avait des phytos qu'à moitié allumé dans ceux qu'ils ont détruits.

– Je sais bien. Mais la plupart des sorciers l'ignorent. Ta maman travaille pour qu'ils apprennent tout ça, entre autres.

– Et puis d'abord, vous aussi vous devez manger, s'énerva l'enfant, sans tenir compte de la réflexion de l'Once à propos de sa mère. Nous on vous en veut pas parce que vous... vous... »

Faï s'interrompit et s'écarta légèrement de l'Once, sourcils froncés.

« Vous mangez quoi, les sorciers, d'abord? Et pour la lumière? Et pour se chauffer, sans les algues?

– Tu sais, tous ceux qui n'ont pas de pouvoir magique n'utilisent pas les algues. Certains se servent de l'eau, d'autres du soleil... Nous, les sorciers, nous nous aidons de la magie. C'est notre énergie. »

Elle fit apparaître une petite boule de lumière bleutée dans ses mains. Le feu, froid, répandait autour d'elle un souffle frais, agréable. Un brouillard ténu s'en dégagea, un instant seulement. La couleur vira au rouge et la chaleur augmenta progressivement. Elle referma ses doigts, les flammes disparurent, laissant apparaître une bague, au creux de sa paume.

« C'est un concentrateur, expliqua la sorcière. Ma magie circule dans cet objet et fait ce que je lui demande. Un peu comme de la programmation, pour les robots de vos phytoligocomplexes, mais magique.

– Encore! » souffla Faï dont les yeux s'étaient illuminés.

La conversation venait de passer au huitième plan de sa sphère d'intérêt.

« Je peux apprendre, dis, tu peux m'apprendre?

– Tu n'as pas de pouvoir. Par contre, tu peux utiliser des objets magiques. Tu dois seulement faire attention à ne pas les garder toujours sur toi. Si tu t'en sers trop souvent, tu risques de tomber très malade. »

L'Once hésita une seconde, puis sortit un petit briquet de sa poche. Elle glissa son pouce sur le côté et une flamme jaune s'en échappa. Elle effectua ensuite plusieurs manipulations, l'objet scintilla et lui brûla les doigts. Elle le lâcha en secouant sa main, mais le rattrapa de l'autre. Dans l'intervalle, il s'était refroidi. Elle le ralluma. Le feu s'alluma, bleu et froid.

« Je te le laisse. Et je te laisse découvrir comment lui faire faire du chaud. Il peut faire les deux. »

Elle lui tendit l'objet avant d'ajouter, sérieuse :

« Tu devras le cacher et ne pas le garder sur toi. Dans deux mois, il ne fonctionnera plus, il faudra le recharger en magie. »

Annoncer à la petite qu'elle était en fait une princesse exotique et qu'on venait la chercher pour régner sur un royaume oriental n'aurait pas fait plus plaisir à l'enfant, qui se jeta dans ses bras avec un rire délicieux et une flopée de :

« Merci, merci, merci ...

– De rien. »

Elles restèrent ainsi un moment, puis la sorcière se releva et s'étira.

« Je vais y aller.

– Tu fais le chat avant de partir? demanda la fillette avec cette bouille admirative qui la rendait adorable.

– Je peux faire ça. »

L'Once leva la main, sa bague au creux de la paume, et elle se transforma sous les applaudissements déchainés de Faï. Le fauve battit trois fois de la queue dans les airs. Elle s'assit et regarda la fillette de ses grands yeux bleus ciel. Elle n'émettait jamais la moindre agressivité en face d'elle. L'enfant enlaça cette belle tête entre ses petits bras et la serra contre elle. Elle soupira, un long soupir un peu triste.

« Tu reviendras vite, promis, hein? »

Le Chat grogna en réponse. Elle posa sa tête sur l'épaule de Faï et resta comme ça plusieurs longues secondes.

La fenêtre s'ouvrit d'elle-même, le vent s'engouffra dans la chambre et fit frémir les draps de l'enfant. L'Once repoussa doucement Faï. Elle se ramassa sur elle-même et sauta dans le vide. Personne ne la verrait, personne ne s'intéresserait à elle, mais en courant, ventre à terre, sur la plage, elle savait que Faï l'observait à travers la vitre, en attendant qu'elle disparaisse derrière la prochaine falaise.

*

Une main glissa sur son dos et il sursauta.

Pierre s'était endormi sur la table, la joue sur son poing, sa bague juste au-dessus de sa pommette. Le bijou

avait laissé une marque bien nette sur sa peau. Ankylosé par la position, il ressentait des fourmillements du poignet aux doigts et avait la désagréable impression de sentir son œil tressauter.

« Pierre... »

Amalia était rentrée.

Le jeune homme perçut un certain amusement dans la voix douce de la sorcière. Elle devait se demander comment il avait pu résister à l'Ordre. Il n'avait aucun instinct de survie. Depuis combien de temps était-elle là?

Il se redressa et s'étira. Son dos craqua et il grogna, satisfait.

« Je t'ai fait du café! » s'exclama-t-il, enjoué.

Le breuvage, froid, trop transparent pour être réussi attendait dans un bock, au centre de la table. Amalia se versa une tasse, la réchauffa entre ses mains et but quelques gorgées.

« Merci. »

Pierre se leva pour cuisiner. Ils avaient pris leurs petites habitudes à cohabiter. Il s'était fait à son train de vie étrange. Elle partait tôt, elle rentrait tard, elle sortait parfois le soir en pleine semaine, elle s'absentait souvent le week-end. Il la soupçonnait aussi de découcher régulièrement. Il attrapa du riz et le mit dans le magiciseur, puis jeta un regard par-dessus son épaule.

Amalia portait son uniforme de Magistre, pas une belle robe, elle ne rentrait donc pas d'un gala. Pas une seule fois il ne l'avait vu avec la même tenue d'apparat. Elle devait plaire à beaucoup d'hommes et de femmes. Il croisa son regard. Elle le fixait.

« Un problème? demanda-t-il.

– Oui. Est-ce que tu peux laisser le charme-cuisinier tranquille, j'ai à te parler. »

Sans attendre de réponse, elle lui fit signe de la suivre et passa dans le salon. Elle s'installa dans son fauteuil et il prit le canapé, inquiet.

« Mon frère a fait quelque chose?

– Sans doute... Je ne vais pas pouvoir te garder ici, Pierre.

– Ah. »

La déception qu'il ressentait dut se voir sur son visage car la sorcière tempéra :

« Le Magistère de Perm me reproche de t'avoir soustrait à la justice. Tu vas devoir retourner en prison quelques jours avant que je ne te fasse sortir à nouveau. Je ne sais pas quand, je vais essayer de temporiser au maximum.

– Combien de temps je vais y rester?

– Quatre ou cinq jours, tout au plus.

– Ok. »

Amalia fronça les sourcils face à lui et il expliqua simplement :

« Si tu me dis que je vais sortir, je peux tenir.

– Ils ne seront pas tendres avec toi, il y a de grandes probabilités pour qu'on s'en prenne à toi physiquement. »

Pierre déglutit et hocha la tête nerveusement.

« Oui, mais si c'est temporaire...

– C'est temporaire. Je ne te laisserai pas pourrir en prison. »

L'héliade afficha un sourire timide. Puis, avec un air crâne sur le visage, il se fit le plus charmant possible.

« Et puis ça serait du gâchis d'abandonner un beau minois comme moi en prison! Tu ne peux pas simplement leur dire que je suis trop chou pour... »

Sa tête heurta la table basse sans qu'il ne comprenne à quel moment elle s'était levée pour pousser son crâne. Il grogna de surprise. Son geste n'avait rien d'agressif. Pierre se massa le front. Elle n'avait pas cherché à lui faire mal, mais elle marquait un nouveau point : son charme d'héliade n'opérait pas sur elle. Amalia était inflexible.

« Arrête ça, Pierre. Retourne à ton riz. »

Le jeune homme hocha la tête et admit sa défaite en riant.

Chapitre 3

Conciliabule de l'Ordre

Le feu de joie poussait ses flammes vives à l'assaut du ciel. Parfois, dans un éclat de lumière presque blanche, il crachait un amas de lucioles incandescentes s'éparpillant au vent. Elles rajoutaient des étoiles à la douce nuit de ce jour d'été.

On dansait, on riait, on parlait. Les visages souriaient à la chaleur orangée du bûcher. Plus loin, à l'orée du cercle de lumière qui ondulait sur l'herbe noire de la clairière, on avait dressé un patchwork d'une incroyable diversité de supports. Tréteaux, planches, tables de jardin ou en hêtre massif servaient de surface à un banquet tout aussi hétéroclite. L'été était là et, dans cette partie de la Fédération comme dans beaucoup d'autres régions, cela avait toujours donné lieu à de grandes fêtes. Des lampions flottaient dans une paresseuse suspension d'air, au-dessus du repas que partageaient la cinquantaine de personnes encore attablées.

Partout, des grappes de gamins couraient à toutes jambes. Certains tiraient de leur petit concentrateur des sorts d'artifices qui explosaient dans des bruits incongrus. Les gerbes de magie rajoutaient de la couleur au tableau de lumière. D'autres enfants jouaient à celui qui resterait le plus près et le plus longtemps de la fournaise, sous le regard distrait des adultes, tous légèrement enivrés.

Qui, au milieu de ces réjouissances teintées de l'éclat des rires, aurait pu penser qu'étaient réunies ici les huit personnes les plus influentes de l'Ordre ?

En conciliabule discret, les sorciers étaient installés en arc de cercle à la lisière de l'ombre. Quand la brise soufflait vers eux, ils sentaient l'agréable chaleur du bûcher caresser leurs visages tournés vers Phillip, au centre de toute leur attention. Le chef se tenait dos au feu et sa silhouette se détachait en noir sur le ciel nuit.

Adélaïde, assise à même l'herbe, parlait peu, comme à son habitude. Elle préférait sonder l'assistance qu'elle parcourait du regard, un petit sourire aux lèvres. Elle avait à peine conscience d'user de son mentalisme et personne dans l'assemblée ne percevait ses subtiles intrusions.

La discussion était détendue. Ils n'étaient pas tous amis, mais ils se connaissaient tous très bien. C'était loin d'être la première de leurs discrètes réunions et c'était loin d'être la dernière ; ce qu'ils préparaient, un peu plus d'un mois après la défaite de Maison Haute, s'annonçait colossal.

Chester, à la droite du leader, avait fait apparaître un siège en croisillons, garni d'un coussin de cuir rouge. Il y avait posé sa large carcasse et parlait depuis maintenant quelques minutes. De sa voix brune et basse, agréable à écouter, il illustrait ses propos de lents gestes, des deux mains. Il dirigeait la cellule principale de la région de Lievinsk.

Etzel, installée au sol à côté de lui, gardait le bras posé sur sa cuisse et la tête contre sa hanche. Leur rapprochement n'était pas nouveau. Un temps, il avait inquiété Phillip, car il souhaitait voir la femme prendre en charge la région de Tundja, et succéder à Filiskar. Elle avait accepté. Chester et elle maintenaient leur relation à distance, sans grandes difficultés.

La sorcière commandait maintenant la cellule du sud avec beaucoup d'efficacité. Grimm faisait lui aussi partie de ce groupe, mais il n'avait pas été convié. Personne ne voulait d'un mutilé parmi les pontes de l'Ordre.

Au centre de la Fédération, l'organisation devait à présent compter avec la famille Cromwell, dont le rôle sur les réseaux de Stuttgart s'était avéré décisif. C'était, plus que sa relation avec Phillip, ce qui justifiait la présence d'Adélaïde ce soir-là.

Sans se concerter, ils s'étaient éloignés l'un de l'autre. Il leur arrivait encore parfois de passer la nuit ensemble, mais il n'y avait là qu'une volonté purement physique de partager du plaisir. De baiser. À défaut de partager leur vision du monde. Quand deux mois plus tôt la confiance tissait ce qu'il y avait entre eux, aujourd'hui ils se regardaient avec méfiance. Le simple fait d'y songer leur faisait mal. Alors ni l'un ni l'autre ne disait mot. Et, du fait, ils ne se parlaient plus.

Adélaïde s'étira et soupira, puis se laissa aller dans l'herbe, allongée, les deux bras derrière la tête, elle regardait les étoiles. La parole avait glissé vers Isirul, un homme aussi fin que grand. Ses yeux s'enfonçaient dans des orbites creusées et sombres, son nez, trop long pour son visage lui donnait un air d'oiseau. Elle écoutait distraitement l'homme-corbeau expliquer les difficultés rencontrées dans sa région la plus au nord de la Fédération, là où les glaces mangeaient terres et eaux. Peu d'hommes, peu de moyens... son retard sur le

plan initial était, selon lui, justifié. Il avait lancé à l'aristocrate un regard noir à son attitude nonchalante, mais il se garda de formuler la moindre remarque. Elle avait commencé le tour de parole avec d'excellentes nouvelles. Le Gala aurait bien lieu.

Luzern, assise, le menton sur les genoux, à la gauche de Phillip ne détachait pas son regard de leur leader. Ses longs cheveux, très sombres, étaient tressés d'une myriade de petites nattes qui cascadaient jusqu'à l'herbe. De cinq ans plus jeune que la médic', c'était une très belle femme à la peau claire et au regard gris. Phillip se l'était faite. Plusieurs fois.

Au début, il ne l'avait prise que pour rendre Adélaïde jalouse. L'aristo avait ses habitudes, ses pigeons, ses amants. Elle refusait l'exclusivité. Avant qu'ils ne prennent leurs distances, Phillip avait essayé de la changer. Luz faisait partie des tentatives dont elle s'était doucement moquée. Qu'il la veuille pour lui seul, elle n'en avait rien à faire.

Lors d'une veillée comme celle-ci, il avait ignoré son amante pour porter toute son attention sur la Luzern. Il s'était quelque peu laissé dépasser par l'enthousiasme de la jeune femme, sensuelle, très tactile et démonstrative. Il avait surtout été surpris qu'elle le soit tant en public.

Adélaïde, beaucoup plus tard, s'était amusée à le taquiner sur le sujet, à le féliciter pour cette jolie petite prise. Il avait grondé d'avalanche et avait fait taire son rire de sa peau pleine de frissons contre le creux de ses cuisses, jusqu'à la faire crier.

Mais Luz était restée alors qu'Adélaïde, elle, s'éloignait. La fille la voyait comme une rivale et elle ne cherchait qu'à l'écartier de son chemin. En y pensant, la médecin esquissa un sourire. Luzern était exclusive, au point de s'en rendre malade à chaque fois que Phillip couchait avec une autre. Être exclusif devait être épuisant.

Elle se redressa sur le coude, car la parole avait échoué à Diadrail, le chef du noyau le plus à l'Ouest, là où tout restait à reconstruire pour l'Ordre. Là-bas, les sorciers vivaient plus proches des humains, ce qui rendait l'enchanteur plus haineux envers eux que n'importe qui d'autre. Adélaïde se méfiait de lui. Il était extrême en tous points. Elle se demandait parfois si elle devait tenter de le séduire. Elle parvenait bien à adoucir Phillip. Mais elle n'aimait pas les chauves.

Elle n'écoutait que d'une oreille l'habituel laïus, plus ou moins virulent, qu'il leur servait quand un détail attirait son attention. Il y avait une silhouette de plus près de Phillip, encapuchonnée dans le contre-jour du brasier. Chester, Luz et Isirul se levèrent tous d'un même mouvement, concentrateurs armés vers l'intrus. Personne n'aurait su dire depuis combien de temps on les épiait ainsi. Autour d'eux, il y eut des cris et le silence tomba, de part et d'autre du feu dont seuls les crépitements troublaient la scène.

« Vous avez omis de les prévenir », soupira la voix atone de leur hôte.

Il se leva sans paraître se soucier des armes qui le menaçaient et se découvrit pour laisser apparaître le vieux patron du Mordret's Pub. Phillip se redressa à son tour, avec un rire grave.

« J'attendais de voir lequel d'entre eux vous remarquerait

– Encore eut-il fallu que vous m'ayez distingué à mon arrivée.

– Ne me sous-estimez pas, vampire. Baissez vos armes. Je vous laisse profiter du reste de la soirée, nous avons à discuter », ordonna Phillip avec un geste par-dessus son épaule.

Il s'éloigna hors du cercle de lumière pour se diriger vers la seule construction environnante, un bunker en béton, abandonné là des siècles plus tôt.

La créature découvrit ses canines d'un sourire ironique lorsque les armes cessèrent de le menacer. Son regard s'attarda une petite seconde sur Adélaïde qui, même avec les chauds reflets du bûcher, était livide. Il se détourna sans un mot pour suivre le Leader.

« Nous vous devons une grande part de la défaite de Maison Haute » attaqua directement l'Iskaarien.

Il prit place sur une chaise en métal qui avait plus que fait son temps et posa ses pieds croisés sur ce qui avait dû être un bureau. La rouille rongait une bonne moitié du meuble, semblable à une dentelle fine et rousse.

Le vampire préféra rester debout plutôt que de se risquer sur le siège tout aussi décrépît que lui présenta son hôte.

« Vous aviez calculé mon concours et, comme nous tous, vous expectiez une intervention du Chat. Les fédéraux vous ont pris de court, la faute est vôtre », répondit-il sans la moindre émotion.

Il fit luire le bas de ses dents dans la pénombre.

« Il est heureux pour vous que je ne sois pas rancunier, ajouta-t-il avec un bref grondement. Vous vous êtes plu à manipuler mes réseaux. Sans quoi, jamais l'enlèvement de monsieur Muspell n'aurait eu une chance de me parvenir.

– L'appât du gain, vampire, je me doutais que cela chasserait votre rancune.

– Sans nul doute, sourit la créature en inclinant légèrement la tête. Pourquoi requérir ma présence ?

– Avez-vous apprécié mon petit cadeau de bienvenue ? »

Ils parlaient un dialecte Iskaarien, la langue natale de Phillip. L'homme se sentait bien plus à l'aise pour négocier ainsi, il n'avait pas à chercher ses mots. Le vampire lui laissait volontiers cette commodité, puisqu'après tout, il avait en face de lui un client comme un autre.

« Vous avez réuni autour de vous des personnalités intéressantes quoiqu'hétéroclites.

– Je suis certain que vous saurez trouver un bon parti pour monnayer certains de leurs noms.

– Vous n’avez pas d’inquiétude à vous faire sur le sujet. À présent, si vous le permettez, venons-en au fait. Que justifie cette invitation à parcourir la moitié de la Fédération pour vous rencontrer lors de cette petite fête, charmante au demeurant ?

– Je veux votre silence. Vous savez ce que nous préparons. Ne vous fatiguez plus à le diffuser, nous annulerons tout à la moindre fuite.

– Mon silence s’achète cher.

– Je pourrais vous faire taire... » menaça Phillip à mi-voix.

Le vampire se mit à rire d’un rire très grave, très étrange, car on ne percevait aucune chaleur dans ce simulacre d’hilarité.

« Non, vous ne le pourriez pas. Il serait malheureux que vous sous-estimiez la vieille créature fatiguée et peu patiente que je suis. »

L’homme et la bête se dévisagèrent quelques secondes. Il y avait une touche d’amusement, chez l’un, comme chez l’autre. Phillip, à se tenir en face d’un être aussi dangereux, avait le cœur plus rapide, et la créature le sentait. Finalement, le sorcier rompit leur joute silencieuse et soupira :

« Bien sûr. Nous paierons votre prix. »

*

« Est-ce que tu te fous de moi ? »

La voix d’Adélaïde vibra contre les parois du bunker. Phillip croisa les bras avec un sourire crâne, fier de lui, fier de son mauvais tour. La femme enchaîna, montant d’un ton, ce qui témoignait tout son désarroi.

« Tu trouves ça drôle ?! Tu viens de vendre mon nom au Vampire de Stuttgart et ça te fait rire ? »

Son interlocuteur, qui ne s’attendait pas à essuyer cette tempête moins de trois minutes après le départ de ladite créature, sentit son sourire s’étendre un peu plus, par nervosité. Jamais le visage de cette petite aristocrate ne lui était apparu si peu maîtrisé. Elle était blanche, les traits tendus d’anxiété, déformés par la colère et l’incompréhension. Elle tenait ses deux bras croisés, plus bas que sa poitrine, presque sur son ventre, les épaules en avant, la tête trop droite et trop raide. Une attitude très agressive, une attitude de bête blessée et acculée. Ça la changeait. Il se demanda comment elle se débrouillait pour que même cette colère-ci lui aille si bien.

« Le principal informateur de la Capitale vient de sortir en me saluant d’un “Mademoiselle Cromwell” ! » cria-t-elle en marchant vers lui.

Elle décroisa les bras dans un frisson dégouté. Elle avait parfaitement compris toute l’ironie qui se dissimulait derrière le sourire crochu du vampire. Un sourire qui pesait à présent comme une menace.

« Arrête de rire ! » cracha-t-elle d’une voix qui vira vers l’aiguë.

Phillip, bien à l’encontre de cet ordre, céda à l’hilarité nerveuse et presque tendre que lui inspirait son spectacle. Hors d’elle et sans y réfléchir, elle leva la main pour le frapper, le gifler. Qu’il arrête de se foutre de sa gueule !

Le sorcier, bien plus vif qu’elle, saisit son poignet au vol et, en deux mouvements, le lui retourna dans le dos et la plaqua contre le mur. Elle expulsa tout l’air de ses poumons dans un hoquet de surprise. Elle n’eut pas le temps de songer à lui asséner une attaque mentale. Collé contre elle, il avait remonté son bras jusqu’à son omoplate et forcé une jambe entre les siennes, presque à la soulever, presque à lui faire mal.

Il embrassa son cou, sa peau, ses cheveux. Il l’embrassa rauque, passionné. La confrontation avec le redoutable vampire avait avivé son excitation, elle devait le sentir, au creux de son dos. Elle ferma les yeux, figée sous ses baisers brasier qui animèrent un désir fort à lui faucher les jambes. Il soufflait sur sa nuque de sa voix de pierres en cales : « Calme-toi, calme-toi... » mais lui ne se calmait pas.

« Tu me fais mal. »

La colère et passion trouvaient chez elle un étrange équilibre, une résonance particulière. Elle lui en voulait terriblement, et elle avait terriblement envie de lui. Il détendit sa poigne et elle lui glissa entre les doigts, lui fit face et l’embrassa, le souffle court. Elle planta ses ongles dans la chair de ses épaules, lui mordit la lèvre tout en se hissant contre lui.

La suite fut violente. Le mur puis le sol les accueillirent sans douceur, jusqu’à ce qu’il s’affaisse et glisse à côté d’elle dans le concert de leurs respirations emballées. Côtes à côtes, les cages thoraciques montaient et descendaient sans aucune cohérence. Adélaïde se passa les mains sur le visage et explosa sous la violence des sensations qu’elle venait de ressentir et des sentiments, tous contradictoires, qu’elle se voyait imposer. Son cri, comme une boule de souffle, sortit, indompté, du fond de sa gorge. Cela pouvait aussi bien être un sanglot qu’un éclat de rire. Phillip choisit le second et se mit à pouffer. Très vite son rire dégringola en avalanche de rocs, ricocha à fleur de peau et embarqua la jeune femme avec lui. Cela dura un temps figé, indéterminable, mais délicieux.

Toujours hilare, elle se redressa et s’agenouilla. Elle n’avait presque plus rien sur le corps. Un collier et une broche qui avait dégringolé dans ses cheveux et pendait dans un écrin de nœuds sombres. Elle n’était pas certaine du moment où elle avait perdu sa robe. Lui ne portait plus que sa chemise brune, grande ouverte. Elle tira sur la couverture moelleuse qu’il avait eu la présence d’esprit de faire apparaître avant de la plaquer au sol.

Le dessous du tissu était parsemé de poussière et de terre. Elle s'enveloppa dedans et s'en improvisa une tenue. La nuit, loin du bûcher, s'avérait fraîche et, après le feu qu'ils venaient de consumer, elle frissonnait. Il l'observa faire sans rien dire. Tous deux calmaient progressivement leur fou rire. Elle se pencha sur lui et l'embrassa avant de s'installer doucement sur son torse. Elle ne riait plus. Sous le reste de sa tendresse elle avait retrouvé tout son sérieux.

« Tu as grillé ma couverture, accusa-t-elle d'une voix basse et sèche dont la colère animait toujours les intonations. Tu l'avais calculé.

– J'avais besoin de le mettre en confiance. Avoue que c'est plutôt bien joué.

– Ta gueule. »

Cette fois, elle le gifla, d'un geste faible qui tenait plus de la petite tape que du coup. Il se remit à rire en silence, avec un air de gamin qui tira un sourire involontaire à la femme. Elle soupira, se redressa sur lui, ce qui eut pour effet de faire tomber son vêtement improvisé sur ses hanches. Il s'attarda à détailler ses seins alors qu'elle entreprenait de reconstituer le plan de son amant.

« Tu as cherché à le manipuler pour Maison Haute. Il fallait qu'il comprenne tout son intérêt à traiter avec l'Ordre. Donc tu l'as invité ce soir pour qu'il voie par lui-même qui nous sommes. Avec moi, il sait qu'il pourra soit revendre l'information à prix d'or, soit vendre son silence tout aussi cher. Tu lui as fait un cadeau, sur mon dos.

– Sur le dos de ta famille, pas sur le tien. Je préfère que tu rejoignes l'Ordre pour de vrai. Laisse le vampire griller ta couverture. »

Elle fronça le nez et resta à l'observer sans rien dire presque une minute, penchée sur lui, sur son sourire de gosse crâneur. Ça n'était pas la première fois qu'il essayait de la convaincre d'abandonner les intérêts familiaux. En revanche, c'était la première fois qu'il tentait de lui forcer la main. Si on apprenait qu'Esther Cromwell faisait partie de l'Ordre, elle n'aurait d'autre choix que de fuir. Phillip voulait sa loyauté totale, quitte à ce qu'elle trahisse les siens. Comme lui venait de le faire.

« Ça n'est pas une façon de traiter tes alliés, grogna la jeune femme. Qu'on paie le vampire pour son silence ou pas, tu es gagnant car il y trouve son compte. J'espère au moins que ça t'a permis de négocier correctement. Connard. »

Elle se leva, vive, glaciale et entreprit de récupérer ses affaires. Il s'assit en soupirant :

« Ne le prends pas comme ça, Adé... »

Elle ne lui répondit pas. En quelques secondes, elle s'était rhabillée. D'un sort, elle remit de l'ordre dans ses cheveux, puis prit le temps de lui rendre son regard.

« La famille Cromwell... Mon frère sans doute... te tiendra au courant de sa décision me concernant et concernant notre implication au sein de l'Ordre.

– Oh arrête », soupira-t-il en levant les yeux au ciel.

Il se redressa et croisa les bras sans la lâcher du regard.

« Vous êtes des pragmatiques. Vous considérez cette cause comme un investissement qui peut s'avérer très, très rentable. Ta famille s'est trop impliquée pour faire marche arrière, ça serait contre-productif. Tu crois que je ne le vois pas ? La seule chose que recherchent les Cromwells, c'est le profit. L'idéal, ils s'en branlent. Tu n'es pas comme eux. On le sait tous les deux. Arrête de faire semblant.

– Je te prierais de garder tes commentaires sur ma famille pour toi », articula-t-elle d'une voix blanche avant d'activer un transfert, sans lui laisser le temps de répondre.

*

Naola était penchée sur le grand livre de compte du Mordret's Pub. Il était près de neuf heures du matin et, comme elle le faisait environ une fois par mois, elle s'était libéré la demi-journée pour passer du temps auprès de son ancien patron. Installée dans les fauteuils du salon de lecture, un grimoire posé devant elle, elle égrenait les transactions et ajustait les chiffres laissés en plan depuis son dernier passage.

Le vieux vampire tenait à cette version papier de son livre de comptes. Des systèmes de cadre mnémotiques existaient pourtant pour cette tâche et étaient accessibles même aux êtres dénués de magie. Mais, pour peu qu'on en connaisse le sort de déchiffrement, on pouvait remonter à des centaines d'années d'activités en suivant ses pages jaunies. Le vieux vampire avait consigné là toutes les transactions importantes de sa longue existence et cela bien avant que le pub n'entre en activité.

La jeune femme se laissa aller contre le dossier de son siège, avec un long soupir. La tâche était fastidieuse. Elle releva la tête vers la large coupole, qui, huit mètres plus haut, ouvrait le toit du salon de lecture. Le jour, elle se teintait et plongeait la pièce dans une pénombre constante. La nuit, elle se découvrait pour baigner l'établissement de la lumière de la lune. Les vampires adoraient ça.

La sorcière n'était plus impressionnée depuis longtemps par l'imposante bibliothèque qui meublait cinq des six murs de cette pièce hexagonale. Pourtant, l'endroit valait le coup d'œil. Les étagères de livres montaient à l'assaut d'une voûte de verre ornée de vitraux. Une très large table trônait au fond de la salle alors que l'entrée donnait sur un petit salon d'une demi-douzaine de fauteuils crapauds en cuir. Les clients de l'établissement payaient un certain prix, tant pour accéder à cet espace de travail que pour consulter les ouvrages entreposés

ici.

Pour l'heure, la sorcière et le vampire profitaient seuls de l'ambiance studieuse du salon de lecture. Mordret, penché sur un parchemin qui recouvrait presque l'intégralité du plan de travail, ne prêtait aucune attention aux soupirs d'ennuis que poussait régulièrement la jeune femme.

Une note sur la pile de reçus qu'elle avait à étudier attira son intérêt et elle dut la lire plusieurs fois avant d'être convaincue de ce qu'il y avait écrit dessus.

« Vous traitez avec les Cromwells, Monsieur? » demanda-t-elle d'une voix qu'elle garda neutre, pour l'instant.

Le patron, comme souvent lorsqu'elle s'adressait à lui, l'ignora superbement. La jeune femme referma d'un coup sec le livre de compte et vint poser le bout de papier sous le nez de la créature. Le vampire grogna et décala sa main pour poursuivre sa lecture, comme si de rien n'était.

« Mordret! s'écria Naola, plus qu'agacée.

– Je ne vous demande pas de vous intéresser à l'identité de mes clients, juste de tenir à jour mes comptes, répliqua l'interpellé avec à peine un regard pour elle.

– Esther Cromwell, ou Adélaïde, a participé à mon enlèvement, m'a torturé et a laissé Niles essayer de...

– Herbet Cromwell, son père, m'a payé fort cher pour que l'implication de sa progéniture dans l'Ordre reste toute à ma discrétion. Une fort belle somme, vous en conviendrez », répondit le vampire en désignant le chiffre inscrit sur le papier incriminé.

Il était suivi de bien trop de zéros pour être décent. La jeune femme recula, les bras croisés, et les lèvres pincées.

« Vous savez depuis longtemps son identité. Pourquoi est-ce qu'il ne se réveille que maintenant? »

– Parce que jusqu'à maintenant il ignorait que je ne l'ignorais pas, répondit Mordret d'un ton plat, comme s'il énonçait l'évidence même. Cela rend la transaction plus profitable encore.

– Vous traitez encore avec l'ennemi, Monsieur! » s'insurgea la jeune femme, poings serrés.

Le vampire découvrit ses canines dans une expression menaçante et grogna plus qu'il ne répondit :

« Au risque de me répéter, il n'y a ni alliés ni ennemi dans ce métier, jeune fille, uniquement des clients. Vos récentes fréquentations n'y changeront rien.

– Mes récentes fréquentations? reprit la sorcière, sans comprendre, dans un premier temps. Vous parlez de l'Once? Vous pensez vraiment que je trouve déplacé de votre part de vendre vos services aux Cromwells parce que je fréquente l'Once?! Est-ce au-dessus de votre entendement que je suis mal à l'aise à l'idée que vous traitiez avec une femme qui m'a torturée?!

– Il n'est pas dans ma nature de faire preuve d'empathie. Si cette transaction vous déplaît, apportez-moi une somme supérieure et je l'annulerai! Disposez-vous de cette somme?

– Non! Bien sûr que non! Stupide vampire! » s'emporta Naola.

La réplique tira le patron de son indifférence et fit tressauter ses épaules d'un rire silencieux. En plus, il se foutait d'elle. Elle tourna les talons et prit la direction du couloir qui menait au bar, bien décidé à laisser son ancien patron terminer ses comptes tout seul. Elle s'arrêta net, sur le pas de la porte, saisie d'un doute :

« Comment est ce que Cromwell a eu vent du fait que vous saviez, pour Adélaïde? »

– L'Ordre s'est arrangé pour qu'il soit mis au courant, sourit le vampire de toutes ses canines, l'air particulièrement satisfait.

– Parce qu'en plus vous traitez de nouveau avec l'Ordre?! s'exclama la jeune femme

– Ils paient mieux que les fédéraux... Bien mieux, même... justifia Mordret avec un haussement d'épaules désinvolte.

– Vous n'avez aucune éthique, Monsieur!

– Je n'ai jamais prétendu en avoir... Enfin, mademoiselle, je reste un vampire... répondit la créature en simulant un ton candide qui ne convenait en rien à ses longues dents.

– Vous êtes insupportable!

– Dites à l'Once que...

– Oh non! Allez vous perdre au fond d'une tanière de dragonne en période de ponte! Je ne ferais pas la messagère entre l'Once et vous!

– Alors reprenez ce livre et terminez mes comptes, qu'au moins vous me soyez d'une quelconque utilité!

– Je vous em... » Mais la jeune femme se stoppa net dans son insulte, écarquilla les yeux et souffla, incrédule :

« Vous êtes jaloux que je sache qui se cache derrière l'Once et que vous l'ignoriez.

– Ça n'a rien à voir avec une quelconque jalousie, grogna la créature millénaire, avec une mauvaise foi digne d'un adolescent. En tant qu'informatrice, votre conscience professionnelle devrait vous obliger à me faire part de ce fait.

– Cette information n'est pas à vendre, Monsieur », répliqua la jeune femme.

Elle affichait un énorme sourire, trop heureuse de pouvoir se moquer de lui. Elle se calma et soupira alors que le vampire grondait, menaçant.

« N'insistez pas. »

Elle revint s'asseoir devant le livre de comptes, l'ouvrit et nota *Transaction éthiquement discutable - Silence*

Cromwell à côté de la somme extravagante versée au Mordret's Pub. Le vampire quant à lui, redevint aussi silencieux qu'impassible. Ils ne se dirent plus rien jusqu'à ce que la sorcière se lève et s'étire. Elle rangea ses affaires et ce n'est qu'au moment de partir qu'elle revint sur le sujet, beaucoup plus douce :

« Vous savez, Monsieur, ce que vous décidez de vendre, et à qui vous le vendez... Ça pourrait influencer le monde dans lequel nous vivrons demain... Essayez de vous poser cette question, avant de négocier des choses avec l'Ordre.

– Mademoiselle, s'il y a bien une chose que j'ai apprise au cours de ma longue existence c'est que, quels que soient leurs meneurs, les sorciers reviennent toujours à reproduire les mêmes erreurs. À quoi bon prendre la peine de me pencher sur vos valeurs morales ? Dans dix ans, elles auront changé ; dans cinquante ans, elles se seront inversées, et au siècle prochain le cycle recommencera... »

Chapitre 4

Viols

L'orage sec grondait depuis le milieu de la matinée. Le ciel se zébrait d'éclairs; le vent chaud s'engouffrait dans les couloirs du Centre de Commandement avec une vaillance agressive. L'air vibrait d'une tension fébrile qu'amplifiaient les coups de bélier d'un tonnerre qui se refusait à choisir entre s'essouffler ou devenir tempête.

Enfin, la pluie creva la voûte anthracite. L'eau tomba à grosses gouttes sur le pavé de la cour. Elle tambourina en rafales contre les carreaux de la haute fenêtre derrière laquelle Douglass Ross se tenait. Il observait la course précipitée des malchanceux qui s'étaient fait surprendre par l'ondée libératrice, un sourire involontaire au coin des lèvres. Il était homme à savoir savourer la mélopée assourdissante d'une averse, particulièrement lorsque lui-même était au sec.

« On rêve, Ross ? »

La question tira un frémissement à l'échine du soldat qui se redressa au garde-à-vous.

« Madame Elfric », salua-t-il.

La raideur de ses épaules se détendit imperceptiblement. Amalia Elfric, toute officière civile qu'elle fût, avait la confiance des P.M.F.. La sorcière ferma la porte derrière elle et s'installa à l'unique table de la salle de réunion.

« Si nous pouvions rapidement régler ça, j'ai vraiment d'autres choses à faire, proposa-t-elle avec un sourire charmant.

– Bien sûr. »

Amalia sortit un mnémotique et y appliqua un sortilège. Elle y prendrait ses notes sans avoir à agiter un crayon. Le P.M.F. s'installa en face d'elle et disposa un matériel analogue.

« Je vais être bref. La présence du détenu Pierre Tomislav à votre domicile était irrégulière et relève d'un dépassement de vos prérogatives. J'ai été chargé de prendre votre déposition. »

Le cadre d'Amalia émit une très courte lumière pour signifier qu'il transcrivait l'échange. La sorcière pinça les lèvres et hocha la tête en signe de dénégation.

« Même si le centre carcéral ne dépend pas de l'administration Zerflingen, j'ai obtenu une dérogation. Le jeune Tomislav a eu un rôle décisif dans le sauvetage d'un membre du ministère de la Recherche, lors de l'opération de Maison Haute.

– Votre domicile personnel ne saurait être considéré comme un lieu de détention adapté, objecta Ross sur un ton mesuré. D'autre part, d'après les registres, vous avez effectué le transfert du prisonnier *avant* de formuler votre demande de dérogation. »

Il poussa un soupir et fit un geste vers son support de note pour en suspendre l'usage.

« Je suis désolé, je ne comprends pas pourquoi ils vous emmerdent avec ça. Je vais simplement conclure à une erreur administrative. Maintenant y a-t-il des choses que je dois savoir sur le garçon, puisqu'il se retrouve sous ma responsabilité ?

– Il ne doit pas retomber entre les mains de son frère. »

Ross haussa un sourcil.

« Il va être placé en détention, ça n'est pas pour... »

– Vous le savez aussi bien que moi, le coupa Amalia, la prison n'est pas sous le contrôle de mon magistère. D'autres décisions peuvent être prises, Zerflingen peut être doublé. Je le répète : s'il n'est pas sous ma protection, il doit bénéficier d'une surveillance permanente. Nous ne pouvons pas nous permettre de le laisser aux mains de l'Ordre. »

La magistère tourna son mnémotique vers le soldat. Ross se pencha et déchiffra les quelques notes à sa disposition. Il en tira sans mal les conclusions qui s'imposaient : le futur détenu avait une façon inédite d'user de sa magie. Un sorcier était toujours, d'une façon ou d'une autre, relié par un flux continu aux sortilèges qu'il exécutait, pourtant ce jeune homme semblait dispensé de cette contrainte physique. Ross, sans être ni chercheur ni spécialiste, n'avait aucun mal à mesurer la précieuse singularité de cette capacité.

« Il fait cela naturellement, précisa Elfric. Il n'est pas puissant, il n'est pas conscient de son potentiel, mais je suis certaine qu'il peut devenir un élément central des recherches magiques dans les dix ans à venir.

– Ce garçon n'est pas complètement sorcier, n'est-ce pas ?

– Pas complètement, en effet. Pierre est un héliade. Autant dire qu'il n'a pas l'habitude qu'on lui refuse quoi que ce soit...

– Pardon mais... un héliade ? » interrogea Ross avec un froncement de sourcils.

Le terme ne lui disait absolument rien. Amalia sourit.

« Les héliades sont des nymphes mâles. Des créatures assimilées sorcières qui ont un pouvoir de séduction suffisant pour faire changer de bord n'importe quelle personne. Ils sont presque stériles et ne vivent pas vieux... Étrangement, les nymphes et héliades sont très souvent victimes de crimes passionnels...

– Je m'excuse, répondit Douglass Ross après quelques secondes d'un silence pensif, mais comment pouvez-vous être certaine que le gamin ne vous ait pas simplement charmée ? Ce pourrait aussi bien être une manœuvre de son frère pour placer un atout au sein même du centre de commandement...

– Je peux en être certaine parce que je ne suis pas n'importe qui. »

Le soldat eut un infime froncement de nez. Il se redressa, raide, et dévisagea sa supérieure indirecte pendant quelques instants.

« Veuillez m'excuser. C'était une remarque déplacée, répondit-il finalement, d'une voix égale.

– C'est votre métier de penser à cela, je ne peux pas vous reprocher d'avoir posé la question. »

Amalia Elfric récupéra son mnémotique et le fit disparaître d'un mouvement de poignet avant de changer de sujet :

« Du nouveau du côté de votre némésis ?

– J'ai rajouté un cas au dossier, récemment », répondit Ross avec un sourire gêné.

Sa némésis, son serial killer... C'était ainsi que ses collègues et camarades du bureau des enquêtes désignaient le cas sur lequel travaillait Ross.

Peu après la mort de Leuthar, la Fédération avait mis la main sur un certain nombre d'archives ayant appartenu à l'Ordre. La saisie, en plus de dévoiler des transactions entre l'organisation et nombre de sorciers influents au sein du gouvernement, avait mis à jour plusieurs affaires de meurtre.

Ross avait relié certaines d'entre elles. Elles présentaient des similitudes troublantes, au point qu'il avait conclu à la présence d'un serial killer. Un personnage qui s'était employé à éliminer, discrètement, bon nombre de Vestes Grises.

Le P.M.F. avait soutenu cette thèse et obtenu les fonds pour l'enquête deux semaines plus tôt. Amalia faisait partie du jury. Il ne fut pas surpris qu'elle s'enquière de l'avancée de l'affaire.

« Le meurtre date d'il y a trois ans et il a été classé, faute d'éléments pour alimenter l'enquête. Et de personnes pour regretter la victime. Le profil colle parfaitement.

– Je ne comprends pas comment un tel homme aurait pu nous filer entre les doigts toutes ces années. Vos avancées sur le sujet m'intéressent... »

La magistre se leva et passa la main au-dessus de son mnémotique pour en faire disparaître images et textes.

« Si vous parvenez, un jour, à prouver votre hypothèse, bien sûr », conclut-elle avec un sourire amical.

*

Pierre ne dormait pas. Enfermé depuis vingt-quatre heures, il n'avait pas encore réussi à fermer l'œil, angoissé. Assis sur son matelas, le dos sur une tête de lit en bois massif, il regardait une histoire légère sur mnémotique et ne parvenait pas à se concentrer.

Sa cellule s'avérait agréable et plutôt confortable. De larges fenêtres donnaient sur une belle vue de la ville, il disposait d'un vrai lit, d'un réduit pour les toilettes et d'un espace séparé pour la douche. Une véritable chambre d'hôtel... et cela ne lui convenait pas du tout. Ce traitement privilégié, il ne le devait qu'à une chose : s'il sortait de prison, personne ne voulait attirer la vengeance de Phillip.

Pourtant, si l'administration craignait l'Ordre, Pierre savait très bien que tous ses geôliers n'éprouvaient pas ces états d'âme. Amalia l'avait prévenu : il y avait de grandes chances pour qu'il soit tabassé. Un mauvais moment à passer qu'il redoutait.

Quelqu'un poussa la porte. Pierre sursauta. Le P.M.F., un gars d'une cinquantaine d'années, chauve, le visage carré, déposa un plateau-repas à même le sol et lui jeta un regard méprisant. Du bout du pied, il renversa la soupe puis sortit.

Le blond écarquilla les yeux. Renverser sa soupe ? Vraiment ? Quel acte engagé ! Il se releva rapidement, mais il n'y avait déjà plus grand-chose à manger au fond du récipient. Il l'avalait d'une traite. Impossible d'en récupérer plus, à moins de lécher le sol. Il ne se sentait pas désespéré à ce point. Il soupira. Avec un sortilège, il aurait pu remettre la soupe dans son bol, cependant, la pièce avait au moins une chose en commun avec les autres cellules du centre carcéral : elle privait son détenu de l'usage de la magie.

Pierre se dirigea vers le lit et retira l'une des deux taies d'oreiller, pour éponger le sol. Il entendit la porte s'ouvrir et se refermer dans son dos. Le blond, étonné de cette nouvelle visite, se retourna avec une certaine appréhension.

« Il est minuscule ! C'est vraiment le frère de Phillip ?

– Ouais. Son père était un serial-baiseur de l'Est et s'est tapé la mère de Phillip. C'est bien un héliade. »

Un homme, une femme. Pierre détailla leur uniforme. Tous deux étaient bien placés, sans doute parmi les responsables de la prison. Rien de bien surprenant au fait qu'ils connaissent sa nature pas tout à fait sorcière.

« Bonjour... souffla-t-il, mal à l'aise.

– Bonjour, Pierre. Tu sais pourquoi on est là ? demanda l'homme.

– Parce que mon frère est un criminel recherché, que vous avez perdu des amis et que vous voulez me faire payer ?

– Hum, pourquoi pas... »

La femme rit, doucement, et commença lentement à ôter chaque bouton de sa veste militaire.

« Libère ton charme. »

Le cœur de Pierre manqua un battement. Son regard alla du sorcier à sa collègue. Lui aussi se déshabillait. Tous deux prenaient soin de poser leurs uniformes de façon à ce qu'ils ne se plissent pas.

« Pardon ? »

Il avait très bien compris.

« Libère ton charme.

– Non. »

Pierre recula, affolé. Le sorcier, torse nu, parcourut la distance entre eux et le plaqua contre le mur. L'adolescent voulait crier, alerter quelqu'un, mais il savait déjà que personne ne l'entendrait. Le P.M.F. écrasa sa bouche, glissa sa langue contre la sienne. Le jeune sorcier la trouva molle.

Mords-le ! Mords-le ! Mais son corps ne réagissait pas. Il tremblait, incapable de se figurer le lien entre les mains du fédéral sur sa peau et sa propre situation. Son cerveau refusait tout en bloc. Les lèvres s'écartèrent, sourirent, puis articulèrent une formule. Le maléfice fusa hors de son concentrateur, contre le ventre de Pierre. Le jeune homme hurla de douleur.

« Libère ton charme. »

Les entrailles de l'héliade étaient parcourues d'un feu insoutenable. Il céda et libéra son charme. Tout son charme. Le gosse gringalet ressemblait maintenant à un Dieu grec.

« Magnifique », souffla le P.M.F. avec un soupir d'envie.

Pierre le sentait bander contre son ventre.

« Je commence, laisse-le-moi », exigea sa complice.

La femme était nue. Elle repoussa l'autre et murmura un sortilège. L'adolescent se retrouva immobilisé, les bras attachés à la tête de lit, le dos sur le matelas. Ses vêtements disparurent par magie.

« Merlin, qu'est-ce que t'es beau avec ton charme... grogna le gars en caressant son torse. Avoue que t'en avais envie, que t'attendais ça, hein ? »

Pierre, incapable de parler, secouait la tête de droite à gauche. La P.M.F., habile de ses mains, le branlait pour lui donner une érection. Elle y parvint, il se mit à pleurer.

« Un héliade, c'est comme une nymphe : ça dit non, mais ça veut baiser, assena l'homme. Tu vois que t'aimes ça !

– Laissez-moi, trembla Pierre. Laissez-moi...

– Si tu bandes, répliqua la femme, c'est plus vraiment un viol. »

Si. Si, cela en était un. Elle l'enjamba et s'assit sur lui, satisfaite. Pierre avait détourné la tête, décidé à ne pas regarder, à patienter, à oublier que son sexe allait et venait en elle, à ignorer que son complice se branlait. Attendre qu'ils aient fini de l'utiliser. En silence. À quoi bon crier ? De toute façon, il n'en avait pas la force. Son cerveau avait démissionné. Il n'était plus là.

« Fais pas cette tête, tu vas prendre ton pied, mon salaud... », soupira la Fédérée entre deux gémissements.

*

Pierre resta un long moment sous l'eau de la douche, secoué par des sanglots incontrôlables. S'il essayait de retenir ses pleurs, il s'étranglait avec cette boule de dégoût et de honte qui remontait dans sa gorge. Se laver, passer ses propres mains sur son corps, le faisait frissonner d'horreur. Pourtant il aurait voulu frotter, frotter, frotter encore pour faire disparaître chaque morceau de sa peau touché par la sorcière et son subalterne.

Pierre n'était pas leur première victime. Il les avait entendus comparer leurs sensations, leurs performances. La semaine dernière, ils avaient violé la fille de Daidrail, elle aussi enfermée dans les beaux quartiers de la prison. Mais c'était avec lui... sur lui... qu'ils avaient le plus pris leur pied. Ils en voulaient encore.

Les dents serrées, Pierre stoppa ses pleurs et posa son front contre le carrelage tiède. C'était simple. Il leur suffisait de viser les proches des membres de l'Ordre. Personne n'irait le leur reprocher. Ils l'avaient *mérité*.

Une plainte de rage et d'impuissance passa sa bouche close. Qui méritait vraiment ça ? Médic', le jeune homme était bien placé pour savoir qu'il n'avait pas à avoir honte, que son érection n'était due qu'à un automatisme. Son éjaculation, sans aucun plaisir, n'était pas un signe d'acceptation inconsciente.

Il n'y pouvait rien. Ça n'était pas sa faute. Ils l'avaient forcé à user de son charme. Il se répétait ces mots en boucle, mais rien n'y faisait. Il se sentait incapable de se regarder dans la glace. Il s'était laissé faire. Personne ne méritait ça. Personne ne devrait vivre avec ça. Personne ne devrait avoir honte de croiser son reflet.

Mais il avait joué leur jeu. Il avait accepté de leur montrer ses pouvoirs d'héliade. Il les avait excités, malgré

lui. Il craqua, à nouveau, et ses pleurs redoublèrent. Ses larmes se mêlaient à l'eau tiède de la douche. Ce n'était pas sa faute, bordel!

Amalia l'avait prévenu qu'il devrait s'attendre à être molesté par les gardes, mais elle ne pouvait pas avoir envisagé ça. Est-ce que les Magistères étaient au courant de ce qu'il se passait dans les prisons?

Dans l'Ordre, il avait entendu des rumeurs là-dessus. Mais il avait toujours imaginé qu'il ne s'agissait que de propagande diffusée par son frère.

Les Vestes Grises ne valaient pas beaucoup mieux. Avec Phillip, Pierre avait eu l'occasion de constater leur brutalité. Il avait soigné des gars et des femmes torturés, violés... Mais, même si certains se délectaient d'accomplir ce genre de travail, jamais son frère n'aurait toléré que ces actes soient pratiqués sans raison.

Les P.M.F. n'attendaient rien de lui. Ils n'avaient pas cherché à le questionner, il avait déjà dit tout ce qu'il savait, il avait coopéré... Non, le couple avait abusé de lui par simple jeu, par plaisir. Gratuitement. Le jeune homme s'adossa au mur en étouffant un cri de rage.

Est-ce qu'Amalia avait connaissance de ça, quand elle l'avait rendu aux autorités? Est-ce qu'elle savait qu'il allait être violé?

L'eau s'arrêta. Il avait consommé toutes les réserves à sa disposition pour la journée. Appuyé contre le mur, Pierre se calma, peu à peu. Il posa sa main sur le charme intégré de la cabine. Un long souffle chaud effaça toute trace d'humidité à la surface de son corps. Ses larmes disparurent.

Lentement, il sortit de la douche et releva la tête vers le miroir, sans oser se regarder dans les yeux. Il avait mal à la mâchoire. Ils l'avaient frappé. Son œil droit était gonflé. Il observa son cou. La sorcière l'avait mordu. Fort. On voyait la forme de ses dents.

Pierre s'assit sur le petit tabouret où étaient posés des vêtements propres, mais il se releva avec précaution. Le gars avait fait ça n'importe comment. Il lui avait vraiment fait mal...

La prochaine fois, le P.M.F. lui arracherait des cris de douleur en rouvrant les fissures. Il n'aurait même plus le silence comme moyen de résistance. Le jeune homme tressaillit à cette perspective. Il s'appuya contre le lavabo et cracha la bile qui lui avait violemment envahi la bouche.

Il devait s'évader. Il aurait l'Ordre et la Fédération aux trousses, mais c'était mieux que de rester ici.

*

Quand la porte de la chambre s'ouvrit, Pierre était adossé au mur, juste à côté de l'entrée. Le soldat chargé du repas s'arrêta, soupçonneux. Peut-être avait-il peur de représailles, après avoir renversé la soupe la fois précédente?

« Va au centre de la pièce, ordonna-t-il.

– Non. »

La séduction, pour l'héliade, était un jeu d'enfant. Il lui suffisait d'y penser. Sa magie enveloppa sa proie, se diffusa autour du géolier et l'enferma dans un cocon chaud et sensuel. L'homme se détendit et oublia toute rancœur à son égard. Un sourire naquit sur son visage glabre. Un humain sous l'effet de l'alcool n'aurait pas eu une allure différente. Pierre esquissa un geste pour le rejoindre, mais le soldat porta la main à son concentrateur, sans conviction.

Plus fort. Pour se sortir de là, l'homme ne devait plus penser à rien d'autre que lui. Pierre ouvrit les vannes à fond et le charma, au-delà du raisonnable.

Avec de l'entraînement, n'importe qui pouvait prendre conscience de son jeu. Mais le sorcier, comme bon nombre des fédérés, n'avait jamais vu d'héliade et n'avait jamais pris au sérieux les légendes sur les nymphes et leurs pendants masculins. Sans doute n'avait-il jamais cru à ces histoires d'homme prêt à abandonner possessions, emploi et relations pour les bras d'une belle femme rencontrée au détour d'un sentier.

« Comment tu t'appelles? » demanda Pierre.

Sa voix sonnait avec une irrésistible sensualité. Le visage du soldat se tendit, il avala sa salive. L'héliade inclina la tête sur le côté et lui adressa un magnifique sourire. Ses cheveux dégringolaient sur son front dans un mouvement gracieux. L'homme rougit et souffla son prénom, soudain timide devant l'éphèbe de 18 ans. Pierre lui prit le plateau des mains. Le contact avec ses doigts, doux comme une caresse, fit tressaillir le P.M.F.. Son expression s'empourpra encore plus. Le jeune prisonnier déposa le repas à même le sol, puis se redressa. Chacun de ses mouvements, même les plus simples, frôlait la perfection tant ils étaient délicats et précis. L'héliade passa sa main sur le visage hésitant du sorcier.

« Bonjour, Jorg. »

Il l'embrassa et ferma la porte. Et il abusa de lui.

L'homme en face de lui, drogué à ses pouvoirs, n'avait rien de consentant. Pierre passa ses doigts sous son uniforme, et saisit son sexe au creux de sa paume. Jorg gémit au premier aller-retour. L'héliade se mordit l'intérieur de la lèvre pour contenir son dégoût. Il violait ce soldat.

Il profita consciencieusement de lui, avec ses mains, et le termina de sa bouche, avec une seule idée en tête : rendre le P.M.F. accro à ses caresses et au plaisir qu'il ressentait avec lui.

C'était la première fois qu'il utilisait ses pouvoirs à un tel niveau. Jorg réagissait à chacun de ses mouvements, incapable de trouver assez de lucidité pour protester. Sa jouissance fut rapide, incontrôlée et violente. Pierre,

indépendamment de l'aversion qu'il éprouvait pour lui-même et malgré les larmes qu'il ne parvenait pas à retenir, ne pouvait s'empêcher d'être fasciné par l'étendue inattendue de ses pouvoirs.

Jorg, la main dans les cheveux du jeune blond, hocha mécaniquement la tête quand Pierre demanda qu'il ouvre la porte de sa cellule, heureux de rendre service. Sous les suggestions de l'adolescent, il l'entraîna jusqu'à la salle de transfert et le laissa partir. L'héliade se volatilisa, le charme qu'il émettait aussi, et le P.M.F., honteux, remonta sa braguette. Il alla signer sur le registre qu'il avait bien vu Pierre dans sa chambre et qu'il lui avait donné la soupe. Et qu'il avait refermé la porte avant de prendre sa pause.

Hors de question d'avouer que c'était lui qui avait laissé fuir Pierre.

*

Pierre, hors d'haleine, s'adossa contre un mur suintant d'une humidité puante. Il avait couru aussi vite qu'il le pouvait pour rejoindre les égouts et se faire oublier. En dépit des blessures infligées par ses violeurs, il n'avait jamais été si rapide sur ses deux jambes. La peur chassait la douleur.

Il ne croisa personne dans les canalisations. Pourtant, tomber sur une patrouille de P.M.F. ne l'aurait pas étonné. Depuis la chute de Leuthar, Phillip et les siens multipliaient les planques douteuses. Si les sous-sols de la capitale n'étaient pas surveillés, ils auraient eu tout intérêt à y trouver refuge. Peut-être que les Vestes Grises étaient trop nombreuses pour se risquer ici ? Le jeune héliade tremblait à l'idée d'entendre des pas résonner autour de lui.

Il reprit sa respiration et se remit en marche. Il quitterait Stuttgart par la porte sud.

Au bout d'une dizaine de minutes à crapahuter dans les canalisations trop étriquées pour sa longue silhouette, il déboucha sur une salle plus haute de plafond. Ce devait être l'embranchement entre plusieurs réseaux de tuyauterie car plusieurs rigoles se jetaient dans une mare nauséabonde. Le jeune homme se hissa avec soulagement sur l'un des trottoirs qui entourait l'endroit. Ses chaussures émirent un bruit de succussion comique lorsqu'il les extirpa de la fange. En comparaison avec la vase indéfinie dans laquelle il pataugeait, le rebord sur lequel il s'assit pouvait passer pour sec.

Personne ne l'avait suivi. Aucune trace de P.M.F. à ses trousses. Par contre, il n'était plus certain de la direction qu'il avait prise.

« T'es perdu ? » demanda une voix féminine, dans son dos.

Pierre sursauta. Il manqua de tomber mais se rattrapa *in extremis* avant de se retourner.

Il n'accorda aucune attention aux cheveux courts et roux de la femme ni aux rides qui marquaient son front et la commissure de ses lèvres. Il se contenta de fixer les longues dents de l'intruse, bien trop proches de lui.

Le sourire de la vampire s'élargit au point que Pierre put distinguer ses canines effilées dans leur intégralité. De la gencive rose pâle à la pointe acérée. La créature ronronna, ravie :

« Tu sens sacrément bon... Je pense que je vais te garder en réserve... »

Elle se pencha vers lui et ajouta, à mi-voix :

« Là, c'est le moment où tu te mets à courir pour sauver ta vie, et où je m'amuse à te prendre en chasse... »

Et c'est exactement ce que Pierre fit, même s'il n'entendit rien de cette suggestion. L'instinct de survie prit le dessus, il tourna les talons et s'élança à toutes jambes dans le conduit le plus proche. Il glissa dans la fange, se rattrapa à une canalisation et, dans la précipitation de sa fuite, heurta la longue silhouette sombre qui se dressa devant lui. L'héliade s'étala en arrière, repoussé par un jeune homme brun à la dentition aussi parfaite qu'acérée. Le sorcier comprit soudain pourquoi l'Ordre n'avait pas établi ses quartiers ici : c'était un nid à vampire.

« Laissez-moi tranquille ! » ordonna-t-il en relâchant son charme.

Il pria Merlin que les créatures de la nuit y soient aussi sensibles que les sorciers. Il avait encore une chance de s'en sortir en leur imposant sa volonté.

L'effet fut immédiat et peu conforme aux attentes du jeune homme. Le grand brun se jeta sur son cou mais il fut éjecté par sa congénère. La vampire plaqua Pierre contre le sol et le mordit avec un grondement fou. Elle n'eut pas l'occasion de goûter qu'une malheureuse gorgée avant d'être violemment écartée par une troisième créature. Une femme, à nouveau, avec un visage livide, encadré par de longs cheveux noirs.

Pierre se dégagea des trois formes indistinctes qui se battaient pour lui alors qu'une vingtaine de silhouettes affluaient dans la salle. Tous cherchaient à l'atteindre, tous jouaient des coudes et des crocs pour être le premier à le goûter. Il en résultait une mêlée assourdissante de cris et de grondements bestiaux.

La vue embrouillée, les sens au bord de chavirer, Pierre lutta juste assez pour apercevoir une silhouette de plus, dissimulée sous une grande cape noire, s'interposer entre la masse et lui. Il ferma les yeux. Le nouveau venu se pencha sur lui. Des canines. Encore des canines. C'était la fin. Le sorcier perdit connaissance.

Chapitre 5

Sous couverture

Dans son bureau, Amalia utilisait son mémorigami pour envoyer divers ordres au sein de son Magistère. Elle venait d'apprendre la fugue de Pierre. *Porte ouverte, fuite incompréhensible*. La missive l'avait fait blanchir.

Partagée entre la colère et l'inquiétude, elle n'en finissait pas de jurer après le jeune blond. Le magistère ne disposait d'aucune piste et elle n'avait qu'une crainte : que Phillip ait corrompu l'un des gardes et ait déjà récupéré son frère. Si la vie de Pierre ne s'avérait pas inestimable, Amalia n'avait pas envie que l'Ordre puisse lui tirer la moindre indication la concernant.

Au bout d'une longue demi-heure, un pliage de hérisson apparut au milieu de son bureau. Quelqu'un, aux Renseignements, avait vu passer une information sur le gamin. Le mémorigami régurgita une petite boulette de papier. La note se développa d'elle-même lorsqu'Amalia tendit la main pour la saisir. La Magistre pâlit.

« Merlin ! Est-ce possible d'être aussi bête ? » jura-t-elle alors que le mémo se consumait dans sa paume.

Les canalisations. Le Vampire de Stuttgart attend Phillip, l'Once ou un représentant fédéral.

Pierre avait choisi de fuir par le lieu le plus dangereux de la ville, le territoire des longues-dents : le Nid. Et cet imbécile avait réussi à tomber sur le seul vampire susceptible de tirer parti de sa valeur plutôt que de son sang. Alix grogna et se massa l'arête du nez. Ce gamin avait une chance insolente.

Elle quitta son bureau en fermant la porte derrière elle avec violence. Dans le couloir, deux fédéraux se turent sur son passage. Mieux valait ne pas se risquer à contrarier un peu plus la Magistre lorsqu'elle était en colère. Amalia rejoignit l'aire de transfert la plus proche et rentra chez elle.

Elle monta l'escalier et son bureau se déverrouilla de lui-même pour la laisser entrer. Elle ouvrit l'un des tiroirs du magnifique meuble en formica d'époque sur lequel elle travaillait ici et marqua un temps d'arrêt. Elle hésitait entre deux enveloppes scellées. La sorcière soupira de dépit et en attrapa une.

Ses notes à propos de l'avancée des recherches au CERN concernant la réhabilitation d'un réseau de communication mondial. L'informateur de Stuttgart était aveugle sur les affaires humaines et, avec le gala à venir, il ne pourrait refuser.

Amalia saisit un petit médaillon suspendu à son cou, invisible, mais toujours présent. Son seul moyen d'interaction direct avec ses élèves.

Mattéo. Enferme-toi quelque part, j'emprunte ton apparence.

*

Naola, penchée sur son bureau, observait avec attention la simulation qui se déroulait sous ses yeux. Un mnémotique de la taille du plan de travail effectuait des projections en trois dimensions des marais avoisinants. L'école y organisait une course d'entraînement le lendemain et la jeune directrice passait en revue les différents obstacles mis sur le chemin de ses élèves. La représentation se figea alors que la sorcière redressait la tête pour voir Mattéo entrer dans la pièce sans frapper.

Naola resta interdite une demi-seconde avant d'offrir un magnifique sourire au jeune homme. Pantalon noir, chemise beige, manteau long gris foncé, col relevé pour se protéger du vent... comme à son habitude, il affichait une allure impeccable et toujours aussi décalée dans le désordre organisé du bureau de direction.

Lorsqu'il étudiait encore dans cette école, il n'était pas rare qu'il lui rende ainsi visite, à l'improviste, pour des raisons plus ou moins convenables. L'habitude s'était perdue avec son entrée au ministère de la Recherche.

« Pour une surprise... »

Mattéo referma la porte derrière lui et y appliqua un sortilège de confinement. Personne ne les entendrait depuis le couloir.

« Carrément, tu nous isolés ? » commenta Naola en croisant les bras.

Un sourire en coin tirait son expression entre l'ironique et le tendre. Elle se rapprocha de son compagnon et leva la tête pour l'embrasser, mais Mattéo la tint à distance d'une main ferme sur son épaule. Il sortit une enveloppe de sa poche qu'il posa sur le bureau, d'un geste vif.

« Ne te fatigue pas, je ne suis pas ton homme. Je devais faire vite. »

Sans la moindre considération pour l'air déconcerté, voire outré, de Naola, l'Once s'écarta et marcha de long

en large.

« Ton vampire a mis la main sur le petit frère de Phillip, expliqua-t-elle, sèchement. Je ne peux pas y aller. Il veut m'appâter chez lui. Appâter l'Once. Va chercher le gamin et ramène-le chez-vous. Je dois absolument le récupérer.

– Heu... » souffla Naola en ouvrant des yeux ronds.

Trop prise de court pour s'indigner ou protester, elle bredouilla :

« Mais j'ai... la course à préparer pour demain...

– Ramène-le chez-toi, je m'occupe du reste. Merci. »

L'Once se transféra sans attendre de réponse et Naola se retrouva seule dans le bureau. En quelques gestes, elle rangea sa simulation et se saisit de l'enveloppe... blanche, sans aucune inscription.

« Bah voyons... » grogna-t-elle.

Il lui fallut quelques secondes de plus pour percuter la raison de l'urgence et la nature de ce qu'elle tenait entre ses mains. La vie du frère de Phillip, récupéré juste sous son nez à Maison Haute, était suspendue aux informations contenues dans ce pli. Au bout de ses doigts. Naola sursauta. Pas une minute à perdre. Elle laissa tout en plan et se transféra au Mordret's Pub, à l'étage.

D'un regard circulaire, la jeune femme jaugea la petite chambre dans laquelle elle était apparue. Elle avait vécu là, des années durant. Le lit, la penderie, le miroir drapé, les quelques représentations de joueurs de Course à Quatre célèbres épinglés au-dessus de la table de chevet... même dans l'urgence de la situation elle ne pouvait arriver ici sans éprouver la sensation de rentrer chez elle.

Mordret ouvrit la porte au moment où elle posait la main sur la poignée. Par un système très avancé d'enchantements, de charmes et d'invocations, le vampire savait absolument tout de ce qui se passait dans son établissement. Il entendait tout, il écoutait tout. Naola n'avait qu'un accès limité à ce vaste système de surveillance.

« Vous ne pouvez pas rester ici. J'attends un client qu'il vous serait nocif de croiser.

– Alors vous aviez parié sur Phillip... Je suis votre cliente, Monsieur. »

Cette réponse tira une esquisse de perplexité sur le visage immobile de la créature, puis il comprit et se mit à gronder. Naola, sans s'en soucier, lui tendit l'enveloppe vierge.

« Je repars avec le gamin. Et voici votre paiement. Faisons ça vite si vous ne voulez pas que je croise le chef de l'Ordre...

– Comme si j'allais accepter l'échange. Une lettre cachetée dont je n'ai aucun moyen de connaître la valeur !

– Si vous l'ouvrez, vous acceptez le marché, rétorqua Naola avec aplomb.

– Partez d'ici !

– Des infos qui émanent directement de l'Once, Monsieur... Enfin, vous faites comme vous voulez... » répondit la jeune femme en rangeant la lettre dans sa poche.

Le vampire découvrit sa dentition et lui saisit le bras. Elle releva la tête vers lui, soutint son regard. Impossible de se dégager d'une poigne pareille, mais elle avait l'habitude des sautes d'humeur de son ancien patron. Elle haussa les épaules.

« Lâchez-moi.

– Les avez-vous lus ? demanda Mordret

– Oui, mentit la sorcière dans la moindre hésitation.

– Et elles valent le coup ?

– Oui. »

La créature toisa la jeune femme un moment, comme si ce simple regard avait pu déceler la véracité de ses propos. Naola resta parfaitement indifférente. Elle espérait de tout cœur qu'Alix ne se soit pas montrée avare. Elle risquait de perdre sa confiance ; pire, de provoquer sa colère. Personne, ou presque, ne survivait aux colères de Mordret.

Le vampire la lâcha, agacé. Elle lui tendit l'enveloppe avec un petit sourire. Il se détourna et lui fit signe de le suivre.

Moins de cinq minutes plus tard, Naola déposait le gamin blond dans l'un des fauteuils du manoir. En quelques gestes, elle avait sécurisé la pièce et monté les défenses du domaine à leur maximum. Mattéo, Xâvier et Alix en seraient immédiatement informés.

Elle prit quelques instants pour observer leur... captif inconscient. Mordret avait assuré les soins minimums pour que sa marchandise reste en vie, ce qui laissait l'adolescent dans un état tout à fait déplorable. Le vampire s'était contenté de découvrir ses canines d'un sourire ironique lorsque Naola le lui avait fait remarquer.

La jeune femme posa deux doigts contre la gourmette de communication, dissimulée par un charme d'invisibilité à son poignet.

« J'ai récupéré ton colis, mais il est mal en point, formula-t-elle à haute voix. J'ai dû bluffer pour que Mordret me le laisse. Ton paiement avait intérêt à valoir le coup. »

– Ça valait le coup, il sera content. Du moins, autant qu'un vampire puisse l'être. »

Naola sursauta et se retourna. Mattéo était adossé à l'un des côtés de la cheminée.

« Ce crétin... Comment a-t-il pu penser survivre aux souterrains ? C'est une petite fortune que j'ai laissée

pour lui...

– Comment est-ce qu'il s'est retrouvé là-bas ? » demanda la jeune femme en croisant les bras.

Mâchoire crispée à l'extrême, les poings serrés, Alix émettait une colère sourde, violente et agressive. Mattéo était froid, Amalia, explosive. Naola détourna le regard, les traits de son compagnon avec cette expression si éloignée de ce qu'elle lui connaissait la mettaient mal à l'aise.

« Perm a joué des coudes pour doubler mon Magistère, ils ont ouvert une enquête. Il paraît que mon domicile n'est pas un lieu de détention adapté. Il devait passer quelques jours en prison, le temps que je régularise sa situation, et la mienne. Il s'est enfui, on ne sait pas comment. Quel con... »

L'Once s'approcha de Pierre et détailla ses blessures. Il ne paraissait pas en bon état, mais il y survivrait. Penchée sur le gamin, elle releva sa tête et appliqua une compresse sur son cou. Des morsures caractéristiques.

« Mordret s'est servi ? Comment a-t-il fait pour le trouver si vite ?

– Mordret ne se nourrit pas comme ça », répondit Naola avec un brin d'agressivité.

Elle se passa la main sur le visage, étrangement mal à l'aise.

« Il... Phillip arrivait, alors il m'a presque mise à la porte... il n'était pas non plus... ravi de... »

La jeune femme se tut et ferma les yeux. Un souvenir emplît sa tête. Tourab, lors de l'attaque de maison haute, avait assisté à une scène qu'elle n'aurait jamais cru possible.

« Bouse de pandricorne, ce mec a embrassé Mattéo ! s'exclama-t-elle en écarquillant les yeux. Écarte-toi de lui !

– Ho, Pierre n'a rien fait... C'est Mattéo qui l'a embrassé », corrigea Alix en reculant.

La réaction de la jeune femme offrait au moins l'avantage d'amuser la fédérale.

« Pardon ? »

Au ton de cette question, il était proprement impossible de lui faire avaler une énormité pareille. Elle grimaça et ajouta, très sèchement :

« Il n'y a pas moyen que tu prennes une autre apparence que celle de mon copain ?

– Je pourrai, avoua Alix, mais je vais retourner travailler, je ne vais pas sacrifier un sérum pour une ou deux minutes. Pierre ne doit pas me voir ici dans mon véritable corps. Même inconscient, je ne veux courir aucun risque. »

Amalia se redressa et jeta un coup d'œil autour d'elles. Critique, elle annonça :

« Il faudrait, pour bien faire, lui interdire quelques zones et en parler avec les garçons. Enfermons le dans une chambre, Mattéo l'accueillera ce soir, une fois ces détails réglés. Je ne peux vraiment pas m'absenter trop longtemps. Honkey ? »

Le webster se manifesta dans un coin de la pièce. Pas dupé par le changement d'apparence d'Alix, il signifia en s'inclinant :

« L'un des appartements, au deuxième étage, à l'opposé des vôtres, est préparé pour le jeune Tomislav, Maître Alix.

– Merci, Honkey. Je te laisse l'emmener. Naola, merci. À ce soir. »

À nouveau, elle abandonna Naola sur place, sans attendre de réponse.

*

Pierre grogna et sa propre voix brisa l'équilibre fragile de son sommeil. Il se réveillait, péniblement. La tête lui tournait. Son cou le lançait.

Où était-il ? Un rai de lumière passait à travers les volets entre-ouverts de la pièce. Il se laissa retomber contre l'oreiller et referma les yeux. Le soleil chauffait ses jambes. Agréable.

Une chose était certaine : il ne se trouvait pas chez un vampire. Ces créatures ne supportaient pas le jour. Il le savait. Il l'avait lu.

On l'avait sauvé. Qui ? Un sorcier, suffisamment puissant pour faire face à une horde de longues dents. Un P.M.F. ? Un gars de l'Ordre ? Pierre gémit en sourdine, consterné. Il n'avait pas beaucoup profité de sa liberté.

Où était-il ? Il se redressa avec précaution et étudia sa chambre. Il distinguait, par delà les volets à moitié fermés de la grande fenêtre, un parc s'étendant jusqu'à un bois. La prison n'offrait pas de si belles vues. Au loin, la campagne, rien d'autre. Il avait quitté la ville. Comment ? Était-il captif ou hôte ?

Sans conviction, il tenta une demande de transfert. Le sortilège lui revint en écho. Bloqué. Et la magie ? Son concentrateur était resté en prison, mais il connaissait quelques enchantements à utiliser sans. Il essaya de se coiffer d'un geste de la main avec un charme fixatif. Un nuage de poussière s'éleva de ses cheveux et tomba sur ses épaules, ses mèches blondes se lissèrent et prirent place pour former un mouvement digne des plus grands jungsbands. Bien. On ne l'avait pas privé de sa magie.

Le lit, très confortable, était souillé d'une fange malodorante. Le jeune homme grimaça en constatant que lui-même se trouvait dans un état de saleté bien plus déplorable. Il avait rapporté les égouts avec lui.

Sur sa droite, une porte entrouverte laissait deviner un sol carrelé. Pierre espéra férocement qu'il s'agisse d'une salle de bain. Il se leva avec beaucoup de précautions et effectua quelques pas incertains.

La petite pièce comprenait un lavabo, des toilettes et, comble du bonheur, une douche vers laquelle il se dirigea. Il s'immobilisa en apercevant son reflet dans un miroir. Il grogna de dépit puis observa son cou, en

prenant garde à ne pas croiser son regard.

Quelqu'un avait posé une compresse de magie sur la blessure. L'enchantement suspendait les deux profondes entailles dans le temps et empêchait la peau de cicatriser. Un traitement d'appoint bienvenu. Maintenant, à lui de prendre le relais.

Sur l'évier, il trouva tous les sérums, toutes les pommades dont il pouvait avoir besoin. Quelqu'un avait sciemment déposé tout cela ici pour qu'il se soigne. La plaie était moche, pas nette. Sans la compresse, il en aurait gardé une belle cicatrice.

Pierre se figea et baissa les yeux. Ses mains tremblaient. Non, il aurait surtout pu en mourir. Le bruit sec d'un objet posé sur une table le fit sursauter et il sortit de la salle de bain en vitesse. Sur le bureau trônaient un plateau et une assiette fumante. Son ventre se tordit dans un gargouillement sonore.

Une bonne odeur de pot-au-feu emplissait la pièce. Pierre salivait. Il verrait plus tard pour les questions. Manger.

Il s'attabla devant le repas, mais se tendit d'un coup, figé par la douleur. Toujours impossible de s'asseoir. Tant pis, il mangerait debout, adossé au mur.

Le plateau, posé sur la superbe marqueterie aux couleurs vives du plan de travail, était protégé par un sortilège temporel. Ses hôtes aimaient visiblement user de magies peu conventionnelles. Les couverts d'argent, polis par les ans, pesaient lourd et s'avéraient parfaitement adaptés à la prise en main.

Penché sur son assiette, Pierre s'attaqua à la viande. Le couteau, sans dent, tranchait le steak, sans résistance. Pas de nerf, pas de cartilage. D'où est-ce que cela venait ? Il n'avait jamais goûté de chair si tendre. Il termina rapidement d'émincer la pièce de bœuf avant de se caler contre un mur.

Fébrile, le jeune homme, qui ne savait plus s'il devait se penser hôte ou prisonnier, se régala des pommes de terre et les légumes. Fondants. Poireau, carotte, céleri... Il savourait même les petits oignons qui ne s'étaient pas dissous dans la sauce. Depuis quand n'avait-il pas mangé pareil repas ?

Chez son grand-père, sans doute, dix ans plus tôt. Sa mère n'avait jamais cuisiné aussi bien... et son séjour auprès d'Amalia avait été terrible d'un point de vue gustatif. La sorcière avait tout fait pour se montrer agréable, mais malgré toutes ses qualités, elle s'avérait être une cuisinière exécrationnelle et parvenait à faire des plats simplement immangeables.

Qu'est-ce qu'il aimait ça, manger ! Il n'en avait jamais vraiment eu conscience. Il l'avait oublié. Sous les ordres de son frère, tout le monde bouffait vite, sur le pouce.

Son assiette se vida lentement. Il la fit durer et, lorsqu'il la termina, il soupira et murmura un « merci » à son hôte invisible. Qui donnait pareil repas à un prisonnier ?

Où était-il ? L'esprit éclaircit par le festin, Pierre reprit ses réflexions. La pièce était spacieuse, agencée sobrement, mais avec un soin certain. Un pan de tapisserie, d'apparence très ancienne, ornait le mur, derrière la tête de lit. Par le passé, ses élégants motifs floraux avaient dû recouvrir l'intégralité de l'espace. Aujourd'hui elle était presque entièrement peinte dans des teintes gris clair, très lumineuses, qui, discrètement, mettaient en valeur une architecture et des boiseries probablement pré cataclysmiques. Une chambre qui portait le poids de l'héritage des grandes familles.

Pierre fronça le nez, refroidi par sa conclusion. Les grandes familles étaient plus réputées pour traiter avec l'Ordre que pour se montrer gracieuse ou altruistes.

Il poussa un long soupir, déposa son assiette vide sur le bureau et regagna le lit. Il s'y laissa tomber, sur le ventre, et enfouit sa tête entre ses bras croisés. Prisonnier ou invité ? Dans tous les cas, il prit la ferme décision de brider son charme. Être un héliade lui avait causé bien assez de problèmes.

*

Naola releva le nez du grand mnémotique disposé sur son bureau. Elle se passa la main sur le visage, fatiguée. Après avoir laissé Pierre aux soins de Honkey, elle était retournée à l'école. La simulation de vol n'allait pas se dérouler toute seule.

Elle jeta un coup d'œil par la fenêtre. Le soleil agonisait sur la campagne environnante.

La jeune femme soupira, hésita, puis se décida. Au diable la simulation. Elle allait la tester elle-même, la course qu'elle prévoyait pour ses élèves. Cela lui sortirait le jeune prisonnier de l'esprit.

Guêtres de cuir et protège-bras refermés par des boucles métalliques, elle opta pour l'uniforme léger. Ce qu'elle voulait, c'était de la vitesse. Et vitesse, elle se donna.

Les marécages autour de l'école formaient une longue langue d'eau et de hautes herbes, presque plate. À l'exception de quelques arbustes rachitiques et d'une série de roches arrivées là on ne sait comment, rien ne faisait obstacle au vol. Par acquit de conscience, la jeune directrice parcourut le tracé du lendemain, valida sa faisabilité et, sans plus de cérémonie, s'éloigna du domaine.

Elle fila au raz d'un bras d'eau, pourchassant les reflets du crépuscule moribond. Le souffle lourd de cette fin de journée trop chaude charriait des odeurs de vase et de roseau. La sorcière poussa le moteur de sa machine. Le vent, sous l'effet de l'accélération, se fit plus frais contre son visage. Le monde s'estompa, camaïeu d'eaux, d'herbes, de ciel rouge et d'horizon noir.

Là, l'anesthésie commençait. Collée à la carlingue de son hexoplan, ivre du bourdonnement de la machinerie

poussée à sa pleine puissance, la jeune femme oubliait. Dans un cri de joie exalté, elle perdit tout sens pour ne devenir qu'un souffle, un trait.

Elle vrilla vers le ciel à l'instant précis où le disque solaire disparaissait de sa perspective. Lancée à toute allure vers le lointain, elle pourchassa le couchant pour étirer le jour jusqu'à ses derniers soubresauts. La folle chasse s'acheva dans une saccade de loopings, cueillie par la nuit.

Naola haletait autant qu'elle riait lorsqu'enfin, ses sens rassasiés, elle s'immobilisa dans le ciel. Elle rendit son sourire à la lune juste levée et, plus raisonnablement, engagea sagement son vol sur le chemin du retour.

La sorcière perça le duvet des nuages et vit se dessiner les toits du manoir et la tache sombre du lac. Elle décrocha de sa trajectoire dans une ultime vrille, stabilisa sa machine, et se laissa choir sur le côté, les yeux fermés, le sourire aux lèvres. Une chute libre, sur les dix derniers mètres, qu'elle amortit d'un sortilège. Elle se réceptionna doucement, à quelques mètres du perron de la grande demeure.

Les joues roses et les yeux brillants d'excitation, elle se rendit directement au salon. Honkey lui ouvrit la porte et récupéra l'hexoplan. Il le nettoierait et le rangerait pour le tenir à disposition de la jeune femme. Naola s'affala dans l'un des fauteuils. Elle but de longues gorgées du verre d'eau que le webster avait déposé à son intention.

Sa respiration se calma progressivement, elle détendit ses jambes et laissa la fatigue l'alanguir. Les yeux mi-clos, elle se perdit dans la contemplation du feu. L'âtre, en cette saison, n'émettait aucune chaleur et se limitait à un simple, mais rassurant, élément décoratif. La jeune femme poussa un long soupir. Se saouler de vitesse n'avait pas suffi à dissiper son malaise.

Deux voix résonnèrent dans le couloir, de plus en plus distinctement. Mattéo et Xâvier arrivaient, Honkey les avait sans doute tirés de la bibliothèque en annonçant son retour.

« Moi, ce qui m'emmerde le plus, mec, c'est l'entraînement. Notre Maître ne viendra pas nous entraîner avec Pierre au manoir.

– Mec, ne rêve pas : elle trouvera un moyen, assura Mattéo en poussant la porte du salon. Naola! »

La sorcière releva le nez et sourit en réponse. Quel que soit son état de fatigue, ses préoccupations ou sa morosité, entendre Mattéo interpellé Xâvier avec profusion de «mec» lui tirait toujours un petit rire entre attendri et moqueur.

Elle se redressa, s'étira dans un bâillement, puis se leva pour embrasser son homme. Il avait retrouvé son sérieux habituel et passa ses bras autour d'elle.

« Tu as volé, constata-t-il avec envie.

– Depuis l'école, oui », répondit la jeune femme.

Xâvier s'assit dans un fauteuil et salua Naola de la main, avant de reprendre :

« Bien sûr qu'elle trouvera un moyen, on doit s'entraîner. Surtout toi.

– Dit celui qui a fini au sol au dernier entraînement... » souffla son ami sans se donner la peine de tourner les yeux vers lui.

Les entendre se disputer à propos de leurs capacités respectives était si habituel que Naola n'y prêtait plus la moindre attention. Elle fronça le nez, se hissa pour la seconde fois jusqu'au visage de Mattéo et déposa un court baiser sur ses lèvres, avant de s'écartier et de reprendre sa place. Enfin, seulement, elle salua le blond d'un signe de tête.

« Alix est passée ?

– Oui. On a sécurisé le manoir. Pierre pourra se balader librement, mais il n'a pas accès au couloir qui mène aux quartiers d'Alix, ni à la bibliothèque. Il ne peut pas sortir du domaine mais il peut aller dans le parc. »

Le borgne haussa les épaules. Rien de très compliqué dans tout ça, leur demeure était équipée pour permettre une parfaite sécurisation des lieux. Mattéo précisa :

« Je dois encore passer le voir et lui faire visiter le manoir.

– Parfait, je reste ici, je ne voudrais pas gâcher vos retrouvailles » répondit Naola avec une ironie bien marquée.

Mattéo haussa un sourcil d'incompréhension, puis écarquilla les yeux, les détourna et souffla :

« Je suppose qu'elle ne pouvait pas simplement se taire... Je n'avais pas le choix, Nao, justifia-t-il. À ma place, toi aussi tu ne lui aurais pas résisté...

– Tu l'as embrassé! s'exclama Naola.

– Il l'a quoi? Qui? Pierre? Mattéo, t'es bi?

– Quoi? Non! Quand bien même, non! Pierre n'est même pas majeur! se récria l'intéressé. Je l'ai embrassé parce que ça le rendait bien plus coopératif pour me poser une attelle!

– Elle était bien dure ton at...

– Ho ta gueule Xâv, coupa-t-il. Je voudrais bien te voir résister au charme d'un héliade ou d'une nymphe!

– D'un héliade? répéta Naola. Pierre est un héliade?

– Oui! répondit le sorcier, excédé. Comme si j'allais embrasser un gamin! Comme si j'allais embrasser quelqu'un d'autre que toi, Nao!

– Il fallait, au moins, que sa vie soit en danger pour qu'il ose sortir de sa relation exclusive, Nao, ironisa Xâvier. Rassure-toi, Matti serait bien incapable de bander pour quelqu'un d'autre que toi.

– Je ne suis pas certain que je l'aurais tourné comme ça, mais l'idée est là, grogna Mattéo en prenant enfin place dans son fauteuil, les bras croisés. Alix est chiant de t'en avoir parlé...

– M'en a pas parlé, précisa Naola avec un regard mauvais. Tourab vous a vu et j'm'en suis souvenue. »

Elle se laissa glisser au fond du siège et se passa les deux mains sur le front avec un son de gorge entre le soupir et le grognement.

« Donc on héberge un héliade, Veste Grise, évadé de prison, et demi-frère du leader de l'Ordre, souffla-t-elle. Enfin ! Héberge... »

La jeune femme se redressa, subitement beaucoup plus sérieuse.

« Je n'aime pas ça. C'est quoi ce mioche ? Un prisonnier ? Un otage ?

– Je crois que la bonne question est : s'il ne reste pas ici, où ira-t-il ? tempéra Mattéo après un silence.

– Ne va pas me faire croire qu'Alix a cédé une info en or au vampire juste pour le bien-être de ce gamin, répliqua la jeune femme en pinçant les lèvres.

– Il a vécu chez elle trop de temps. Elle ne peut pas se permettre qu'il retourne auprès de son frère et lui parle trop d'elle. Et crois-moi, il parlera. »

Il passa la main sur son bras, en rappel à ce qu'il avait lui-même subi là-bas. Naola détourna le regard.

« Et c'est un argument percutant pour Mattéo, commenta Xâvier d'une voix rapide et forte. Un point chez Muspell qui, après sa magnifique figure pour éviter l'assaut de sa compagne, tente une incursion dans la zone de défense adverse. Naola serre les dents et s'apprête à remonter à l'attaque et...

– Ta gueule Xâv. »

Mattéo sourit et reprit.

« Considère que c'est un invité, Naola. Le manoir est grand, il y trouvera sa place.

– Et si Alix décidait pour une raison ou une autre de se servir de lui comme d'un moyen de pression ? insista la jeune femme à mi-voix.

– Le simple fait que l'Once ait acheté Pierre à Mordret est un moyen de pression. Avant, les informations étaient détenues par la Fédération et Phillip n'a plus peur du gouvernement. Maintenant, c'est l'un des Enchanteurs qui a abattu Leuthar qui a accès à tout ce que sait Pierre. Ils doivent déjà se mordre les doigts. Alix n'a pas besoin de se servir de Pierre outre mesure.

– Mais si elle te l'ordonnait, tu le lui livreras, conclut la jeune femme d'une voix sèche. Je n'aime pas ça. »

Pincement de lèvre, inspiration courte, absence de réponse immédiate... Mattéo n'avait pas apprécié la réflexion. Xâvier écarquilla les yeux et demanda à voix basse :

« Mais pourquoi est-ce qu'elle lui demanderait ça ? »

Son ami lui fit signe de ne pas en rajouter et ravala sa colère avant de répondre :

« J'aimerais que tu arrêtes de croire que je n'ai pas de volonté propre... souffla-t-il, froid. Non, je ne le lui livrerai pas. J'ai promis à Pierre de le prendre sous ma protection s'il m'aidait à m'en sortir.

– Bien. C'est tout ce que je voulais savoir. »

Le jeune homme lui jeta un regard noir, conscient qu'elle avait cherché cette réaction. Naola lui répondit par un sourire faux et se leva.

« Allons l'accueillir correctement alors, conclut-elle en se dirigeant vers la sortie. Ça serait dommage qu'il finisse par se sentir prisonnier dans sa chambre. »

Chapitre 6

Le Gala de la fraternité

« Respire », ordonna Adélaïde, penchée au-dessus de son patient.

Elle l'auscultait consciencieusement, les deux mains posées à plat sur son ventre, de part et d'autre d'une impressionnante cicatrice encore rouge vif. Son concentrateur médical diffusait un charme antidouleur alors qu'un deuxième sortilège explorait et analysait l'état de l'estomac du jeune homme qu'elle auscultait.

« Plus facile à dire qu'à faire, grogna-t-il entre ses dents serrées.

– Allons, ça n'est pas si terrible, répondit la médecin avec un sourire tout à fait charmant. J'ai presque terminé. »

Le sorcier était arrivé deux mois plus tôt, un trou carbonisé à la place du ventre. Esther Cromwell, spécialisée dans les brûlures d'origine magique, avait été appelée en urgence. Elle l'avait pour ainsi dire sauvé. Il était rentré chez lui au bout de deux semaines, mais une telle lésion, même en bonne voie de guérison, nécessitait un suivi très régulier. Il n'était pas exclu que l'estomac récemment repoussé se mette à se digérer lui-même.

La médic' se redressa et se frotta les mains, geste qui activa l'enchantement dont était équipée la pièce, et stérilisa sa peau.

« Bon, c'est très bien, ça suit son cours. Tu peux te rhabiller et rentrer chez toi. Prochain rendez-vous dans une semaine. »

D'ordinaire, elle ne tutoyait pas ses patients, mais elle avait très vite sympathisé avec ce beau blond. Ils s'étaient déjà vus, en dehors de la Centrale, et elle comptait bien garder un contact pour le moins rapproché avec lui. Intention qu'il semblait partager.

« Tu as le temps pour prendre un verre ? » questionna-t-il, comme s'il avait suivi le cours de ses pensées.

Adélaïde lui sourit, amusée. L'homme s'arrangeait pour demander ses rendez-vous en fin de journée. Il était son dernier patient et il le savait très bien.

« Pas ce soir, non, objecta-t-elle avec un petit mouvement de dénégation. J'ai déjà quelque chose de prévu.

– Et il est meilleur que moi, ce quelque chose ? » demanda le blond, en feignant un air peiné.

La sorcière partit d'un rire clair et haussa les épaules, sans répondre. Elle l'observa repasser son t-shirt, puis lui tendit une poignée de main toute professionnelle qu'il serra, hilare.

« À la semaine prochaine, Docteur Cromwell

– À la semaine prochaine, Xâvier », répondit-elle alors qu'il quittait le cabinet de consultation.

Adélaïde prit quelques minutes pour ranger ses affaires, puis observa la pièce, distraitement. Une table garnie d'un rembourrage moelleux côtoyait un bureau très simple. Il n'y avait aucun instrument médical visible. Les praticiens disposaient d'un dictionnaire de signes très complexe pour faire apparaître et disparaître leurs ustensiles, stérilisés à la volée, à mesure de leurs besoins.

La jeune aristocrate ne disposait pas d'un cabinet attitré à la Centrale. Pour ses collègues, elle exerçait la médecine comme un loisir, pour tromper l'oisiveté de sa vie de nantie. Elle n'était que réserviste et, avec ses activités secrètes au sein de l'Ordre, elle n'aurait pu assumer plus de responsabilités. Pourtant, elle appréciait le fait de soigner dans le but de guérir.

Elle poussa un soupir tendu en se débarrassant de la blouse. Le vêtement disparut avant d'avoir eu le temps de toucher le sol.

Elle n'avait pas menti. Ce soir, elle avait quelque chose de prévu. Ce soir, c'était enfin le soir du gala.

Adélaïde salua quelques collègues, puis se transféra chez elle. Lorsqu'elle ne fréquentait pas la maison familiale ou les planques de Phillip, elle vivait dans un bel appartement, proche du centre de Stuttgart. Un nid coquet, meublé dans un style sobre et épuré. Un endroit où elle se sentait bien.

Elle se retrouva très vite devant la glace d'un grand dressing, à tenter d'enfiler une robe complexe, en lin blanc, strié d'entrelacs noirs. C'était un vêtement humain, acheté pour l'occasion. La soirée, officiellement, devait célébrer le succès des opérations de reconstruction menées dans la congrégation d'Égée. L'Ordre avait détruit les Phytoligocomplexes, la Fédération avait fourni un bâtisseur-enchanteur pour les ériger de nouveau. On disait partout que les structures étaient de purs bijoux, que les savoir-faire humains et sorciers avaient su s'allier à la perfection pour offrir au monde un édifice aussi élégant que fonctionnel. Tout un symbole.

Adélaïde se sourit par delà le miroir. Du symbole, ce soir, ils allaient leur en donner.

Elle retroussa son nez dans une grimace dépitée. Elle avait beau chercher, elle ne comprenait pas comment sa robe s'enfilait. Dénué de toute magie, le vêtement ne voulait pas se tenir correctement. Elle dut se résoudre à l'évidence : il fallait être deux pour l'ajuster.

Avec un soupir las, elle se transféra dans l'une des salles de bain de la maison Cromwell.

« Giles ! » appela-t-elle en déposant soigneusement sa tenue sur une chaise.

Le majordome entra, sans paraître le moins du monde gêné de la trouver dénudée. La jeune femme désigna le vêtement récalcitrant d'un geste de la main.

« Aide-moi. Je ne comprends pas comment elle se porte.

– Bien Mademoiselle », répondit le domestique, imperturbable.

En quelques instants, Adélaïde était habillée. Elle observait son vieux confident s'affairer autour d'elle, à travers le miroir.

« Vous êtes nerveuse », constata-t-il.

Il n'avait pas besoin de grand-chose pour le sentir. Un geste plus vif qu'un autre, ses mains frottées ensemble avec un peu trop d'insistance... il la connaissait bien. Trop bien pour qu'elle puisse lui dissimuler le moindre de ses états d'âme. Elle hocha la tête, puis entreprit d'arranger ses cheveux, à l'aide de petits charmes-tresses qu'elle maîtrisait fort bien.

« À l'heure qu'il est, la première diversion a dû avoir lieu, articula-t-elle, concentrée sur sa tâche. Les P.M.F. croient avoir repoussé un attentat de l'Ordre visant à empêcher la tenue du gala... »

Giles nouait le dernier laçage du corset formant le haut de la robe. Il sourit. Les corsets lui allaient très bien et, avec la coiffure qu'elle se composait, elle commençait à être présentable. Adélaïde, que parler détendait, poursuivit :

« La soirée va se passer à merveille. Il faut qu'elle se passe à merveille. Plus la chute sera grande, plus le choc marquera les consciences.

– Vous y apparaissez en tant qu'Esther Cromwell. Vous ne craignez rien, quoi qu'il en soit », commenta Giles.

La jeune femme suspendit ses gestes une seconde avant de répondre, un peu sèchement :

« Bien sûr que je ne crains rien.

– Vous avez peur pour lui », conclut le majordome, sévère.

Il laissa retomber ses bras de chaque côté de son corps. Elle était habillée. La tenue, même humaine, s'avérait du plus bel effet. Elle soulignait ses courbes, mettait en valeur la finesse de ses jambes, l'angle harmonieux de ses épaules... Il lui sourit, pour adoucir son propos et chasser la tension qu'avait créée sa remarque sur le visage de la jeune femme.

« Phillip va prendre beaucoup de risques. Alors oui, je m'inquiète », articula-t-elle, sur la défensive.

Le domestique garda un silence prudent. Adélaïde croisa les bras, mal à l'aise. À gestes vifs, elle poursuivit l'élaboration de sa coiffure. Giles, désœuvré, l'observa un instant, puis s'inclina et sortit.

« Ça va bien se passer, Giles. Il n'y a aucune raison que cela se passe mal, lâcha la jeune femme, juste avant qu'il ne referme la porte.

– Je n'en doute pas, Mademoiselle. »

*

Le festin organisé ce soir célébrait en grande pompe l'achèvement du projet et le rapprochement des deux communautés. Le cloître de Luther, édifice de réforme par excellence, serait aujourd'hui le théâtre d'une nouvelle union.

Une scène, accolée aux vestiges de l'ancien bâtiment pré-cataclysmique, dissimulait un porche, surplombé d'un péristyle de vieilles pierres. De grandes tablées étaient disposées en épis le long d'un gigantesque buffet déjà garni de corbeilles de fruits, salades, plats de viandes et poissons. Un sortilège temporel, dont l'autorisation pour un événement officiel constituait une exception sans précédent, suspendait les victuailles dans l'état, en attendant l'heure de passer à table.

Serge soupira en prenant place à côté de l'estrade. En tant que chef des armées, il était chargé de la sécurité de la réception. Il s'était dispensé de ronds de jambe pour monter la garde et espérait passer la soirée à guetter en vain. Une situation qui lui convenait très bien. Il détestait les mondanités.

Un essaim de websters bourdonnait autour des dernières tables à dresser. Les préparatifs avaient pris du retard, car, moins d'une heure plus tôt, l'Armée Fédérale avait fait évacuer la zone. Une dizaine de Vestes Grises s'étaient infiltrées parmi le personnel. L'affrontement entre les forces de l'ordre et les dissidents avait transformé l'espace de réception en champ de bataille. Les trois mages décoristes, appelés en urgence après l'incident, s'étaient démenés pour remettre tout en place.

La moitié des rebelles s'étaient enfuis, mais Serge s'estimait tout de même satisfait. L'Ordre avait proféré de nombreuses menaces vis-à-vis de cette réception qui, au sein même de la Fédération, ne faisait pas l'unanimité. Les sorciers rechignaient à voir des dirigeants humains siéger aux galas gouvernementaux. Les troupes de confiance du chef des armées avaient travaillé d'arrache-pied à déjouer cette tentative d'attentat.

En vieux pessimiste, le haut gradé préférait se méfier. L'ennemi pouvait préparer d'autres plans pour s'en prendre à leurs hôtes. Des soldats en tenue de combat parcouraient la file d'attente des invités qui devaient montrer patte blanche pour entrer dans l'espace sécurisé pour la soirée.

Il esquaissa un sourire quand, au bruit des talons derrière lui, il devina l'arrivée d'Amalia, dans l'ombre du vieux porche.

« Rien de nouveau à signaler ? demanda-t-elle dans son dos, sans s'exposer au regard des invités.

– Non, répondit-il en se tournant vers elle, ri... Par Merlin ! Tu as sorti le grand jeu ce soir ! »

La longue robe de lin de la sorcière, simple, teintée d'un vert clair, tranchait avec l'uniforme et les décorations du P.M.F.. Le vêtement, d'apparence sobre, s'offrait la fantaisie d'un large décolleté dorsal. Amalia avait rehaussé sa tenue d'un discret pendentif bleu, mais elle avait, comme toujours, pris soin de parfaire sa coiffure de charmes divers.

« Rien d'inhabituel, Serge, tu le saurais si tu venais plus souvent aux galas. »

Tout ce qui touchait aux humains était, de près ou de loin, sous la responsabilité d'Amalia. La femme siégeait ce soir aux côtés des trois Yasards, du Bâtitseur et de divers représentants prestigieux de la Fédération. Sur la scène. Une place bien légitime, car la fédérale orchestrait depuis des années les opérations de collaboration entre les deux communautés. Une place qui rassurait Serge quant à la sécurité de leurs hôtes.

« Ce doit être ça, oui, répondit-il par principe avant d'enchaîner : La Yasard Jestak Kahina s'excuse, elle ne pourra pas être présente ce soir. Elle s'est fait remplacer par un de ses collègues, le Yasard Cleto Talan. Tout est en règle pour lui, mais, pour l'instant, c'est confidentiel. »

Amalia fronça les sourcils. Toute confidentielle que soit l'information, la Magistre était surprise qu'elle ne lui soit pas parvenue plus tôt.

« Les trois humains sont avec le Bâtitseur et arrivent ensemble à 20 h 30 par transfert officiel, poursuit le sorcier.

– Directement sur l'estrade ?

– Comme prévu, oui. Ça n'a pas été simple à déployer. Il faudra que les invités soient tous installés à 20 h 15.

– Bien. »

La scène, en plus de mettre à l'honneur leurs hôtes de marque, avait été bardée de sortilèges de protection.

Progressivement, les Websters s'éclipsèrent, relayés par des employés sorciers. Pour des raisons évidentes de bienséance, il était hors de question de laisser les serviteurs semi-mécaniques arpenter les lieux, particulièrement en présence d'humains.

Serge gagna l'arrière de l'estrade et Amalia porta son attention sur la réception. Le ballet incessant de majordomes, précis et chronométré, se déroulait sans encombre. À l'entrée, les P.M.F. accueillaient les invités avec des consignes de sécurité et des mises en garde. Les enchanteurs suivaient docilement les serveurs. Chacun prenait place en fonction d'un plan de table soigneusement étudié pour limiter les discussions intempestives. Ce soir, l'attention devait se porter sur la scène. Ce soir, le Gala servait d'atout politique à Zerflingen.

Vigilante, Amalia surveillait l'assemblée de sorciers.

Son regard passa sur Naola sans s'arrêter. Officiellement, elles ne se fréquentaient pas, mais la Magistre savait très bien que, la veille au soir encore, le nom de la jeune femme ne figurait pas sur la liste des invités. Naola agissait comme l'oreille du Vampire de Stuttgart. Tout ce qu'entendrait la directrice serait autant d'informations dont son magistère ne pourrait pas contrôler la diffusion. Agaçant.

Quelque chose attira son regard. Un serveur. Son serveur. Elle sourit en croisant ses yeux malicieux et lui fit signe de lui apporter un verre.

« Madame ? demanda le sorcier.

– Du champagne, s'il te plaît...

– Tu n'aimes pas celui-là.

– Je sais, j'ai vu les factures de la soirée. »

L'homme était vêtu de noir et de blanc. Sa chemise contrastait avec sa peau caramel. Personne ne semblait remarquer sa présence. Et, de fait, personne ne le pouvait. L'aura qu'il dégageait l'effaçait des consciences avant même qu'il puisse être perçu. Il fallait être un puissant sorcier ou un confrère pour parvenir à fixer son attention sur lui. Amalia était puissante et avait été Consœur.

Impossible de ne pas remarquer son ancien collègue.

« Comment tu as fait pour t'infiltrer ici Usem... Ce ne sont pas les affaires de la Confrérie.

– Tu sais bien que tout nous concerne plus ou moins.

– Pourquoi es-tu là ? tenta la sorcière.

– Qui est derrière le dossier sur la législation des points de transfert en Asie ? » rétorqua le Confrère.

Amalia rit. Un échange d'informations ?

« Rêve...

– C'est triste que Jestak ne soit pas là, ce soir...

– Je te dirai bien que c'est censé être confidentiel, mais je sais bien que tu me nargues. Donne-moi mon verre et retourne à tes magouilles... »

Usem rit à son tour, lui tendit une coupe, puis se fondit à nouveau dans la foule. Elle le suivit du regard un instant et reporta son attention sur l'assemblée. La quasi-totalité des invités était attablée. Vingt heures quinze approchait.

*

Tout va bien se passer, il n'y a aucune raison que ça se passe mal, se répéta Naola en traversant l'allée qui menait à la réception, un sourire de circonstance aux lèvres. L'invitation était tombée le matin même. Erzeck Branzig, le vice-président des industries Hexenbesen la conviait au *Gala de la fraternité*, comme s'étaient amusés à l'appeler les journaux de la Capitale. Il voulait s'entretenir avec elle autour d'un projet d'hexoplan utilisable par les êtres dénués de magie.

La jeune femme n'était pas dupe, cette missive surprise devait bien plus aux manipulations discrètes de Mordret pour disposer de ses oreilles au sein de la réception, qu'à l'attention de Mr Branzig pour elle. Néanmoins, l'industriel était réputé amateur de Course à Quatre et Naola ne doutait pas une seconde de trouver ses sujets de discussion intéressants. Elle espérait, de surcroît, glisser l'idée d'un partenariat entre son école et l'entreprise qu'il représentait.

« Erzeck Branzig », salua un homme qui apparut soudain dans son champ de vision, la main tendue.

Naola, surprise, s'arrêta net et observa la paume qu'il lui offrait, suffisamment longtemps pour qu'il se sente obligé d'ajouter :

« Nous avons rendez-vous ensemble, ce soir... Nous dînons ensemble... nous et une centaine d'autres personnes, plaisanta-t-il avec un sourire enjôleur aux dents blanches et bien alignées.

– Oh. Oui, oui, pardon, répondit immédiatement la jeune femme avec une franche poignée de main. Oui, nous avons rendez-vous. J'avais peur de ne pas vous repérer avec cette foule. Je cherchais un serveur pour me guider jusqu'à ma place.

– Et bien ce soir, Mademoiselle, je serais ce serviteur ! » renchérit-il en lui proposant son bras.

Naola retint un froncement de sourcils et se contenta de sourire poliment à la plaisanterie. Depuis le matin, elle n'avait pu réunir que peu d'information sur son cavalier improvisé, mais elle pensait trouver un soixantenaire accompagné de son épouse... À la place, elle se retrouvait avec un jeune homme d'une trentaine d'années, rutilant de charme et, comme elle ne tarda pas à le découvrir, un peu trop entreprenant.

Il l'entraîna jusqu'à leurs chaises, l'un en face de l'autre, au bout de la table la plus éloignée de l'estrade et, par conséquent, du buffet. Cela n'avait pas la moindre importance, car il suffisait d'un geste aux convives pour qu'un serveur rapporte tout ce qu'ils désiraient sur la table centrale.

Branzig, ou plutôt Erzeck, comme il tint à ce qu'elle l'appelle, passa dix minutes, en début de repas, à détailler le projet de machine volante à destination des humains porté par son entreprise. Très rapidement, il enchaîna sur des sujets et des domaines bien plus personnels. La jeune femme comprit alors que le monsieur Branzig qu'elle escomptait rencontrer ce soir était en fait le paternel de l'énergumène qui s'évertuait à lui tenir la jambe, au sens figuré, quand il aurait manifestement apprécié le faire au sens propre.

Le repas fut pénible. Naola ne pouvait même pas compter sur ses voisins directs pour se soustraire à l'attention de son hôte. En bout-de-table, elle n'avait personne à sa gauche et la vieille sorcière en habits fédéraux, installée à sa droite, avait répondu à son bonsoir par un regard courroucé et un flot de paroles marmonnées à propos de sa tenue ; du temps que mettait le serveur à lui apporter à manger ; de l'argent dépensé par le gouvernement à organiser une fête pareille en l'honneur d'humains. Naola, surprise qu'on puisse faire passer autant d'idées négatives en si peu de secondes, n'avait pas insisté.

Elle commençait néanmoins à revenir sur cette décision, se demandant qui de la vieille folle ou du bellâtre serait le plus aisé à supporter. Depuis une dizaine de minutes, Branzig lui vantait ses performances en hexoplan... Naola dirigeait une école de vol. Elle savait, d'un seul coup d'œil, évaluer le physique d'un joueur de Course à Quatre, d'un coureur de steeple-chase, d'un athlète méca-aile. Erzeck Branzig n'était rien de tout ça. Un pilote du dimanche, probablement incapable de réaliser moins de la moitié des exploits dont il se vantait. La jeune femme retint un soupir. Le repas, au moins, était savoureux.

Elle accueillit l'annonce de l'ouverture du bal comme une délivrance. Elle se défila et échappa, le temps d'une danse, à l'insistance d'Erzeck., mais elle le retrouva devant elle, souriant de son sourire à tomber, dès les premières mesures du morceau suivant. Un peu contrainte, elle se laissa guider en tentant de mettre entre eux toute la distance possible. Lui qui la tirait, elle qui le repoussait, ils n'offraient pas un spectacle des plus fluides. La jeune femme bouillait intérieurement. Il lui semblait pourtant avoir refusé ses propositions avec fermeté. Une main un peu trop insistante sur sa hanche la décida. À la fin de cette danse-là, elle l'envoyait paître proprement. Tant pis pour le partenariat avec l'école. Elle n'arrivait de toute façon pas à en placer une, alors aborder le sujet...

Elle n'eut pas le temps de le repousser. À peine le quatuor musimages eut-il cessé de jouer sa sarabande que les feux d'artifice, apothéose de ce délicieux *gala de la fraternité*, se déclenchèrent dans un fatras de lumières sonores. Les motifs que dessinaient les charmes et les poudres explosives se mouvaient au-dessus d'eux. Des fleurs turquoises grandissaient jusqu'à former une voûte scintillante, décors d'une féerie déchaînée. Des animaux ressemblant à des lapins avec des ailes de cygnes s'envolaient à l'assaut d'arbres aux feuillages

d'émeraudes.

Autour de Naola, on applaudissait, on riait. Le spectacle s'accélérait. Aux oies dorées succéda une cavalcade de chèvres dont la barbiche, tel un pinceau d'encre, barbouillait la nuit de tâches rouge carmin. Plusieurs personnes, concentrateurs vers le ciel, produisaient de petites étincelles de lumières. Une tradition lointaine, écho des temps antiques où les enchanteurs s'adonnaient à la chasse au dragon. Le feu appelait le feu, les dragonniers d'antan allumaient de grands brasiers pour piéger les mythiques créatures. Les sorciers d'aujourd'hui usaient de leur magie en gerbes incandescentes pour appeler le clou du spectacle : le dragon d'artifices.

Progressivement, la frénésie burlesque s'essouffla : les éclats s'estompèrent un à un pour redonner sa place au manteau d'étoile et de noir que tissait cette douce nuit. Naola, le nez en l'air, le bras levé vers les astres, déversait comme toute la foule sa cascade d'étincelles. La tension, fébrile, montait du même souffle, dans la même respiration, le même murmure, comme une incantation :

« Le dragon », appelaient-ils tous.

Tous, sauf Erzeck qui trouva de bon ton de passer sa main sur la hanche de la jeune femme et se l'y caler avec l'air de vouloir l'enlacer. Naola le repoussa d'un violent coup d'épaule et se retourna vers lui, rouge de colère.

« Stop, Erzeck, je ne veux pas... »

Un rugissement assourdissant noya la fin de sa rebuffade. Le dragon d'artifice pourfendit l'ombre de la nuit et, d'une explosion, fit jour sur l'assemblée déchaînée en cris de joie. Naola n'y prêtait pas attention, elle s'époumonait contre un Erzeck qui refusait de lui lâcher le bras et lui répondait avec tout autant de véhémence.

Ni l'un ni l'autre ne se rendirent compte de l'assemblée qui, d'un coup, glissa d'euphorique à terrifiée quand le dragon, arrivé au zénith de sa course, piqua droit sur la réception. Ils n'entendirent pas les cris de panique lorsque la bête artificielle incendia les tables et le buffet. Ils ne comprirent pas le soudain mouvement de foule qui les projeta l'un contre l'autre et qui valut, par ailleurs, une gifle bien sentie au bellâtre.

Naola en revanche, eut tout le temps d'une interminable seconde pour voir la déflagration fuser sur elle, comprendre qu'elle se situait pile au milieu de langue de feu et avoir la certitude très nette que, quel que soit le mouvement qu'elle amorçait – demander un transfert, activer un charme d'urgence, se jeter au sol – elle n'aurait pas le temps de l'achever.

L'incendie allait la tuer.

Il fut sur elle et l'engloutit en un instant.

*

Le regard émerveillé des humains tira à l'horreur quand le dragon fondit sur la foule. Amalia, debout à côté de Yasard Cleto, le retint alors qu'il s'apprêtait à fuir. D'un geste vif, elle activa le sort de protection : une barrière infranchissable, dans un sens comme dans l'autre, et qui ne pouvait être levée que par Serge lui-même.

Stressée, la sorcière regardait les P.M.F. et mages de feux se démener pour éteindre les flammes et maîtriser le dragon d'artifice. Est-ce que l'Ordre était derrière ça ? Est-ce qu'il y avait beaucoup de blessés ? De là où elle était, il lui était impossible d'évaluer la situation. Être enfermée, à l'abri, cela ne lui convenait absolument pas...

Cleto hurla. Amalia se retourna pour voir le corps brûlé du Yasard heurter le sol. Phillip se tenait derrière lui, entre la Magistre et les autres invités d'honneur, au centre de l'estrade. Comment avait-il fait pour s'infiltrer jusqu'ici ? Était-il devenu si puissant pour oser venir narguer les fédéraux au cœur de leurs défenses ? Il ne s'était pas passé plus de trois mois depuis leur dernière rencontre... Non. Depuis la rencontre entre l'Once et le sorcier. Il fallait qu'elle prenne garde.

Amalia, concentrateur chargé, visa le leader de l'Ordre et tira. Le sortilège explosa au travers de l'intrus, sans paraître lui causer le moindre trouble. Il souriait. Il avait rangé son arme et calé ses mains au fond de ses poches. Comme Leuthar avant lui, il portait un jean et un sweat, en dessous d'une veste grise.

« Allons, il ne faut pas le prendre comme ça, madame Elfric... » souffla-t-il à mi-voix, alors qu'il essuyait une seconde, puis une troisième attaque, sans subir le moindre dommage.

Chacun de ces sortilèges aurait dû être mortel.

La sorcière parvint néanmoins à dresser un maléfica de confinement qui protégeait les Yasards survivants. Un charme que Phillip ne franchirait pas tant qu'elle serait en vie.

Elle lui jeta un regard noir et, lentement, prit une posture défensive. Si elle ne pouvait l'atteindre, alors elle tiendrait la position aussi longtemps qu'il le faudrait. L'homme, sans prévenir, se porta à son niveau et vint directement au contact. Un coup de poing qu'elle contra sans difficulté.

L'adversaire s'adapta instantanément et l'attaque suivante fut plus rapide, et plus forte encore. Amalia serra les dents. Elle devait se maîtriser, calculer chacune de ses actions, chaque sort, chaque impact, pour ne pas laisser transparaître sa puissance réelle et ne pas éveiller de soupçons. Encaisser sans répondre... Elle bouillait intérieurement.

Phillip enchaîna un coup de genou vers son ventre et un crochet du droit, comme s'il tenait à vaincre l'une des fédérales les plus puissantes de l'armée sans paraître user de magie. Son poing fermé heurta la joue de la sorcière. Dans le prolongement de son coup, il lui balaya les jambes, l'étala par terre et, d'un sortilège, l'envoya

s'écraser devant le reste des invités d'honneurs.

« Tenez-vous tranquille, où j'exécute vos précieux humains. Quel que soit le soin que vous mettez à les protéger », ordonna-t-il avec un sourire tout à fait charmant.

La sorcière se releva et se contenta d'une expression incendiaire pour toute réponse. Elle doutait qu'il puisse réaliser ses menaces. Elle n'était pas si faible et, même sous l'identité d'Amalia, elle pourrait se permettre de lui tenir tête, mais elle devait en priorité assurer la protection des Yasards. Pour sa couverture, comme pour eux, mieux valait faire profil bas.

Le mage remit ses mains dans ses poches, puis se détourna, sans prêter attention aux humains et aux invités qui se tassaient au fond de la scène. La belle défense inviolable et infranchissable s'était transformée en prison.

Il s'avança vers l'assemblée, qui, à l'extérieur du bouclier, s'agitait frénétiquement. Serge et trois autres sorciers étaient en train de faire tomber le charme, une dizaine de soldats se tenait prête à intervenir, alors que le gros des troupes, pris de court par le dragon d'artifice, combattait encore ses ravages incandescents. Phillip leva les deux mains et parla d'une voix claire qui, étrangement, porta par-dessus le tumulte :

« Que d'énergie et d'argent dépensé en niaiseries futiles ce soir ! J'espère que vous apprécierez la façon dont nous pimenterons vos ronds de jambe soporifiques, Général », commença-t-il en s'adressant directement au chef des armées, dont la main disparaissait sous un chapelet de sortilèges lumineux.

Serge s'escrimait à accélérer le processus d'annulation des charmes protecteurs en criant des ordres pressés à ses subalternes. Il se tut subitement et porta son attention sur le leader de l'Ordre qui poursuivait :

« Je viens vous délivrer un message. Rassurez-vous, il sera simple. Rendez-nous Lievinsk. Rendez-nous la gestion des territoires slavesqs. Je vous laisse neuf mois pour réfléchir à cette question, mais, entre nous, vous n'avez pas le choix. Plus vous attendrez, plus fort nous frapperons... Ce soir... »

Il s'esclaffa d'un rire froid, jubilatoire, les deux paumes tournées vers le haut. Un sourire tranchant barraït son visage.

« Ce soir, messieurs-dames de l'armée fédérale, ce n'est que le début. Et pour vous, humains, compléta-t-il en pivotant vers les Yasards, ce soir marque le début de votre fin. Il est plus que temps que nous, sorciers, nous occupions enfin du problème que vous représentez. »

Il leva vivement le bras, son concentrateur pulsa et anéantit ce qui restait de la défense de la scène. Les sortilèges s'entrechoquèrent en gerbes d'étincelles et en explosions. Lorsque le calme revint, Phillip avait simplement disparu.

La destruction du charme de protection remonta toute la chaîne de maléfices jusqu'à celui de désarmement qui illuminait la main de Serge et le brûla. Le Chef des Armées serra les poings alors que sa magie luttait contre la vague avec difficulté. Il grinça des dents. Il ne s'en tirerait pas sans cicatrices.

Le silence provoqué par le discours de Phillip se brisa sur les bruits des explosions et des cris de la foule. Il y avait plus urgent. Il fallait reprendre la situation en main. Les convives fuyaient la réception et l'armée bloquait les sorties. Hors de question de laisser quiconque profiter du tumulte pour s'enfuir.

Amalia, livide, encore en garde, ravala sa colère pour apporter son soutien aux Yasards. Un des émissaires se tenait à genoux à côté du corps de leur collègue, la deuxième, une femme grande et sèche, parlait dans un petit dispositif de communication, un rectangle noir, placé entre sa bouche et son oreille. La Magistre s'approcha d'eux, les deux mains en évidence, et les isola de la foule, du bruit, et de toute autre agression. Son rôle, à présent, consistait à les amener à l'écart, à l'abri, et à limiter la casse.

Chapitre 7

Des regrets ?

« Respire », ordonna Adélaïde, penchée sur la jeune femme qui suffoquait dans l'herbe roussie.

Elle avait inhalé une grande quantité de cendres soulevées par le souffle brûlant et toussait à s'en déchirer les bronches, le visage noir de suie et strié de larmes.

« Respire », insista la Médic' en s'agenouillant.

Elle posa une main dans son dos, l'autre sur sa poitrine. D'un sortilège d'assistance, elle aida sa patiente improvisée à désobstruer ses poumons encrassés. La fille se détendit une seconde, sursauta et se dégagea, reculant à même le sol pour s'éloigner d'elle.

« Adélaïde », articula Naola, incrédule.

L'aristocrate lui adressa un sourire crispé. Dans le tumulte chaotique de la scène, personne n'avait dû l'entendre prononcer ce nom.

« Prends ton temps pour te relever. La Centrale est prévenue. Quelqu'un va venir s'occuper de toi », expliqua la médecin, d'une voix très professionnelle, avant de tourner rapidement les talons et de battre en retraite.

Qu'est-ce qui avait bien pu lui passer par la tête ? Elle n'avait rien contrôlé lorsqu'elle avait vu la déflagration déferler sur la fille. Ni son mouvement pour la plaquer au sol ni le sortilège qui les avait toutes les deux protégées de la fournaise. *Qu'est-ce qui m'a pris ?* pesta-t-elle contre elle-même, déboussolée. Elle avait repéré Naola dès son arrivée au Gala et avait remercié Merlin que Muspell ne soit pas avec elle. Par la suite, elle s'était contentée d'éviter la jeune femme, de l'ignorer... mais, de toute évidence, Adélaïde avait gardé un œil sur elle.

Son regard tomba sur ce qui ressemblait à un corps, au sol, un peu plus loin. Elle serra les dents et rejoignit le gisant en quelques enjambées.

Tout ne s'était pas passé exactement comme prévu. Le dragon d'artifice n'aurait pas dû causer autant de dégâts. Il ne devait servir que de diversion pour enfermer les émissaires humains avec Phillip. Ils avaient perdu le contrôle du sortilège, au point que le *gala de la fraternité* ressemblait à présent à un champ de bataille.

Accroupie auprès du corps calciné, Adélaïde, pourtant endurcie, manqua de vomir. L'odeur à peine supportable la prit à la gorge dans un hoquet de dégoût. Pour ce malheureux, il n'y avait plus rien à faire.

Autour d'elle, les secours s'organisaient. Arrivés en urgence de la Centrale, les médecins et les infirmiers couraient auprès de ceux qui pouvaient encore être sauvés. D'un geste, la femme interpella l'un de ses collègues, échangea quelques mots avec lui, puis matérialisa une veste blanche qu'elle passa sans se soucier de la cendre gluante qui maculait sa belle robe.

L'urgence de la situation chassa ses questions.

*

L'agitation frénétique des blouses blanches et des sorts de guérison retomba lentement. Les P.M.F. avaient fait dresser des tentes pour dispenser les soins et rassembler les blessés. Adélaïde aida, sans relâche, à gérer les cas de brûlure les plus graves. Elle s'affairait avec les autres médecins, donnait des ordres aux infirmiers, rassurait les patients... et s'appliquait à ignorer le regard de Naola, invariablement posé sur elle.

La jeune femme avait été rapidement prise en charge par un de ses confrères. Méchamment brûlée à la main jusqu'au milieu de l'avant-bras, on l'avait soignée, puis installée sur une couchette d'appoint. Personne ne pressait les patients de partir, ils pouvaient rester tout le temps nécessaire pour récupérer un peu avant de rentrer chez eux. Naola, en état de choc, ne semblait pas décidée à vider les lieux.

Finalement, la frénésie se calma, on évacua les cas les plus graves vers la Centrale. La plupart des invités étaient partis et les médecins s'apprétaient à les imiter.

« Tu devrais rentrer chez toi », dit Adélaïde, un peu trop sèchement, en venant se planter devant Naola.

Elle était épuisée, mal à l'aise et lasse de supporter la présence de cette fille qui ne lui évoquait qu'échecs, menaces et incompréhension. Elle aurait dû la laisser brûler.

« Tu m'as sauvé la vie, répondit Naola.

– Ouais... » souffla l'aristocrate, prise au dépourvu.

Elle ne trouva rien d'autre à dire et un long silence se lova entre elles. Elles ne se regardaient pas directement.

Cette simple remarque avait relancé les réflexions d'Adélaïde. Son geste, aussi stupide soit-il, la rassurait. Elle n'était pas capable de voir quelqu'un mourir sans raison sous ses yeux. Pas encore.

« Je l'ai pas fait exprès... » précisa-t-elle finalement.

Cela sonna tellement creux que Naola pouffa, puis se mit à rire. Il y avait de quoi. Tout ceci était ridicule. Adélaïde, sans comprendre comment, se joignit à son hilarité nerveuse et incontrôlable.

Au bout de longues minutes et lorsqu'elles furent un peu calmées, Naola se leva enfin du lit de camp qui disparut aussitôt, comme une invitation à déguerpir. Elle dévisagea un instant la Veste Grise, puis proposa :

« Je peux t'offrir un verre ? »

Adélaïde se passait la main sur le visage pour masser son front et chasser le léger mal de tête qu'elle y sentait naître. Elle se figea et dévisagea la jeune femme. Ce pouvait être un piège. Elle pouvait très bien l'amener directement à Muspell. Ou à l'Once, si elle était bien en contact avec le chat, comme l'Ordre le supposait toujours.

La mentaliste, sans gêne, glissa sa conscience jusqu'à celle de son interlocutrice et la sonda. La fille était trop désorientée pour avoir prémédité quoi que ce soit. Adélaïde aurait pu profiter de sa faiblesse pour lui tirer des informations. Elle aurait dû. Ça aurait justifié qu'elle la sauve. Quelle idée stupide... pourtant, la médecin s'entendit articuler, comme dans un rêve :

« Pourquoi pas. Mais il est presque trois heures du matin... »

– Au Mordret's Pub, aux Halles Basses. On y sera tranquilles... »

À quoi pensait-elle ? Adélaïde avala rapidement sa salive, mais ne répondit pas. L'autre interpréta son silence comme un assentiment et lui adressa un pâle sourire.

« Ok... On se retrouve là-bas. »

Sans attendre, Adélaïde se transféra, non pas à l'établissement indiqué, mais chez elle. Elle tituba et tomba dans son canapé. La respiration tremblante tant son cœur battait contre ses veines. *Prendre un verre*. Et puis quoi encore ? Discuter du bon vieux temps ? *Tu te souviens la fois où je t'ai laissée te faire violer ?* La jeune femme ravala les relents d'une bile amère. Apparemment, il n'était pas jamais trop tard pour regretter. Elle ferma les yeux.

Depuis la mort de Leuthar, Adélaïde ne se sentait plus sereine lorsqu'elle se déplaçait à Stuttgart. Les tentatives pour éliminer Mattéo Muspell s'étaient toutes soldées par des échecs. Après la défaite de Maison Haute, Phillip ne voulait plus en entendre parler. La jeune femme était livrée à elle-même, seule face à une peur qu'elle aurait préférée moins rationnelle : voir Muspell surgir et l'exécuter. Elle avait lu les comptes rendus de ses meurtres présumés, elle savait à quoi s'attendre... et cette fille, qui se tenait pile entre le tueur et sa proie, lui proposait de prendre un verre.

« Tss », grogna Adélaïde en se relevant.

Elle ne pouvait pas passer à côté de l'occasion. Naola Dadga était la seule arme dont elle disposait pour repousser son chasseur. Elle devait la garder sous son emprise. D'un geste, elle se débarrassa de sa robe en lin pour une tenue plus propre. Elle se transféra devant le Mordret's Pub.

« J'ai cru que tu ne viendrais pas, fit remarquer Naola, qui l'attendait devant la porte.

– Je me suis juste changée. »

Sans un mot, la sorcière entra et l'invita, d'un geste, à la suivre. La lumière éclaira progressivement dans le bar vide. Naola passa derrière le comptoir et sortit deux verres ainsi qu'une bouteille d'Armorik dont elle se servit.

« Qu'est ce que tu veux boire ? »

– La même chose. »

Naola lui tendit sa boisson, posa la flasque sur le zinc, à disposition, puis vint s'installer à côté d'elle, sur un des tabourets, le tout sans avoir une seule fois regardé franchement son interlocutrice.

Elles restèrent un moment en silence, absorbées par leur verre. Ce fut finalement Adélaïde qui se décida à parler.

« Je n'ai pas réfléchi, en te protégeant, tout à l'heure.

– Je sais... répondit Naola après un court silence. Ça n'enlève rien à ce que tu as fait. Ce soir, ou avant.

– Si j'avais réfléchi, je t'aurais laissée cramer. Un pion de moins pour l'Once.

– Alors pourquoi tu l'as fait ? articula la jeune femme.

– J'en sais rien...

– Des regrets ?

– Peut-être. Je ne sais pas. Qu'est-ce que ça changerait, franchement ? »

Naola prit une longue gorgée d'alcool, puis haussa les épaules et grogna :

« Rien. T'as raison. C'était une connerie de te proposer un verre.

– Quand je marche dans la rue, j'ai peur que ton copain sorte de nulle part et me tue », souffla Adélaïde, de but en blanc.

Elle sentit son interlocutrice se tendre.

« Tu m'en vois vraiment désolée », répondit-elle, la voix chargée d'ironie.

La mentaliste n'avait pas besoin d'user de ses talents pour percevoir les dégâts causés par cette simple

phrase sur l'état émotionnel de Naola. La fille avait blanchi. Ses phalanges, refermées sur le verre d'Armorik, se décoloraient légèrement de trop être serrées. Elle lui adressa un regard sombre, puis articula :

« Tu devrais partir d'ici.

– Pourquoi? Tu vas l'appeler, qu'il me règle mon compte maintenant, comme ça, ça nous fera tous gagner du temps.

– Je ne suis pas comme ça! » se récria Naola.

Adélaïde n'en avait pas terminé, elle poursuivit, amère :

« Pas comme nous? Pas prête à tuer?

– Non! »

Naola sauta au sol et marcha quelques pas, les poings serrés.

« Je sais ce que tu es en train de faire. Ça ne fonctionnera pas. Tu ne m'auras pas.

– Donc, le moment venu, tu le laisseras faire, conclut Adélaïde avec un sourire en coin, impitoyable.

– Ce n'est pas comme si tu étais innocente!

– Parce que Muspell l'est, innocent, lui? Il a plus de sang sur les mains que je n'en ai dans mon corps!

– Ne dis pas ça! »

Adélaïde ne s'arrêta pas pour autant, la voix sourde d'une rage qu'elle se découvrit en l'exprimant :

« La vérité, c'est que s'il n'avait pas cherché absolument à se venger à ta place, jamais plus je ne me serais préoccupée de vous deux. Il ne serait pas allé en prison, on l'aurait simplement oublié et il n'aurait jamais servi d'appât! Est-ce que tu as une idée du nombre de sorciers qu'il a tué? Même pas par vengeance, juste pour assouvir sa haine.

– Tais-toi!

– Qu'est-ce que tu ferais, honnêtement, si tu te savais la prochaine sur la liste d'un meurtrier? Tu attendrais gentiment les bras croisés que...

– Tais-toi! »

Naola sortit son concentrateur, braqué sur Adélaïde. Elle tremblait de colère.

« Tais-toi, répéta-t-elle, un peu moins fort. Tu n'as pas idée de ce qu'il a vécu! Tu ne peux pas comprendre ses motivations! Tu n'as pas le droit de le juger! »

La sorcière s'était figée et fixait l'arme pointée sur elle. Une subtile impulsion mentaliste la prévint du danger. La fille débordait. Elle était allée trop loin et elle réalisa avec horreur qu'aucun transfert n'était possible dans l'établissement. Pire, son intrusion, si infime soit-elle, venait de décider la jeune femme qui la tenait en joue. Elle ne savait que trop bien reconnaître les bribes de pensées qui mènent au meurtre.

Finalement, Muspell n'aurait peut-être pas raison d'elle.

*

Naola serra les dents et sentit une vague de rage la submerger. Adélaïde se tenait là, en face d'elle. La femme qui l'avait enlevée et torturée, la femme qui s'était jouée d'elle, cruellement, la femme qui avait envoyé Mattéo en prison. C'était à cause d'elle s'il avait, à son tour, été enlevé, torturé. Il avait failli y rester.

Il suffisait de presque rien pour mettre une fin définitive à ses agissements... Elle arma son concentrateur d'un sortilège qu'elle regretterait dès l'instant où elle le tirerait. Cela lui était égal. Elle ne le faisait pas par justice. Elle le faisait pour se laver de tout ce que cette Veste Grise leur avait fait subir. Elle se vengeait.

Mordret, soudain, se glissa dans son dos, presque imperceptible. Il appuya très doucement sur son bras, détournant son concentrateur avant qu'il ne devienne fatal. Elle tenta de se dégager d'un mouvement d'épaule, mais il était vain de lutter contre la force d'un vampire.

« Laissez-moi! » siffla-t-elle d'une voix blanche.

Sans en tenir compte, Mordret la désarma, avec une grande douceur. Elle baissa les yeux au sol.

« Il est plus que temps que vous preniez congé, Mademoiselle Cromwell. »

Naola entendit les pas d'Adélaïde résonner sur le parquet, la porte s'ouvrir, puis se refermer. Il se passa quelques secondes avant que le vampire ne la fasse se retourner. Il l'attira contre lui et passa ses bras autour de ses épaules. Il lui offrit ce qui devait s'apparenter une accolade de réconfort, mais en bien plus froide et raide.

« Je ne pouvais pas vous laisser prendre cette décision » commenta-t-il sur un ton tout à fait monocorde.

Il s'écarta d'elle et se recomposa une attitude neutre.

« Appelez monsieur Muspell, je vous prie. La nouvelle de l'incident ne s'est pas encore propagée, mais il se peut qu'il soit inquiet de ne vous voir rentrer. »

Naola hocha la tête et répondit un vague « Oui Monsieur ». Elle essuya les quelques larmes qui avaient débordé de ses yeux d'un revers de la manche, tira une chaise pour s'y asseoir et, finalement, fit pivoter sa bague.

*

Dans la bibliothèque du manoir, Mattéo veillait en attendant le retour de sa compagne. Il venait d'acquérir un livre et il prenait plaisir à parcourir les pages du grimoire presque millénaire. Quand la bague invisible qu'il

portait pour communiquer avec Naola s'illumina et lui laissa une légère brûlure, il sursauta. D'un geste vif, il consulta le bijou. Naola l'avait tournée vers la droite ; elle l'appelait à l'aide.

Le sorcier ne prit pas la peine de passer une cape et se transféra en face du Mordret's Pub, ses deux concentrateurs armés, prêts à faire feu. Face à l'austère devanture, il hésita une seconde, puis franchit la porte. Naola, assise, blessée ; le vampire à son côté, trop proche, mais pas menaçant. Mattéo le mit en joue :

« Écartez-vous! »

Naola se releva précipitamment et s'interposa entre eux, les mains en avant.

« Je... je n'ai rien, je vais bien, bégaya-t-elle.

– Et ce bandage sur ton bras ce n'est rien, peut-être? »

Il baissa néanmoins son arme. Si Mordret avait voulu faire du mal à Naola, il ne l'aurait pas soignée par la suite. Il ne l'aurait pas laissée appeler à l'aide.

« Qu'est-ce que tu fais ici? Je te pensais au Gala? Qu'est-ce qu'il t'est arrivé?

– Autant de questions fort pertinentes que vous seriez bien plus à même d'élucider sereinement chez vous », répondit Mordret, sans conviction.

Il poussa la sorcière vers son compagnon, d'une légère pression sur son épaule, et compléta :

« Je tenais à m'assurer qu'elle rentre chez elle sans étape inconsidérée supplémentaire. »

Quelques minutes plus tard, le couple apparut dans le salon du manoir. Naola resta blottie contre son compagnon. Elle tremblait par intermittence, mais ne pleurait pas. Elle aurait aimé fermer les yeux, dormir, là, immédiatement. Elle poussa un long soupir.

« Il faut qu'on parle, souffla-t-elle, la tête encore posée contre son torse.

– Oui. Pourquoi n'étais-tu pas au gala?

– J'y étais, mais... Il y a eu... L'Ordre... »

Elle fronça les sourcils. *Par où commencer?* Elle décrivit l'attentat, à mots hachés dont les silences devinrent plus lourds quand elle relata la façon dont Adélaïde l'avait sauvée. Elle expliqua, laborieusement, l'invitation à prendre un verre, le pub, puis l'intervention de Mordret. La tête basse, elle fuyait le regard de Mattéo lorsqu'elle se tut, enfin.

Le jeune homme, resté immobile, était tendu et raide malgré tout le contrôle dont il faisait preuve pour ne pas réagir. Au terme d'un silence accablant, il écarta Naola de lui et prit très délicatement sa main blessée entre les siennes. Le bandage était parfait et les sorts classiques, mais efficaces. Demain, Pierre pourrait sans doute jeter un coup d'œil, pour contrôler la guérison, mais il n'y aurait probablement rien de plus à faire.

« Tu peux me montrer tout ça? demanda-t-il d'une voix dure et sans la regarder.

– Oui »

Elle s'assit dans l'un des fauteuils, ferma les yeux et abaissa ses défenses.

« Vas-y. »

Le sorcier frôla l'esprit de Naola avec une délicatesse à l'opposée de la rage qui l'animait. Il passa les barrières mentales de sa compagne, lentement, et se laissa entraîner dans son souvenir. Il ferma les yeux un instant, le temps d'intégrer les images, les émotions et les informations qu'elle conservait de la scène. C'était incomplet. Le traumatisme de l'accident et l'intervention de la Veste Grise avaient pris le pas sur l'attention qu'elle aurait dû avoir pour en garder un souvenir intact, mais le principal y était. Naola avait parfaitement vu le malaise d'Adélaïde, elle la pensait sincère. Pas lui.

« Elle se joue de toi, souffla-t-il avec colère dans une voix sourde, agressive.

– Ça... ça n'est pas la question, répondit la jeune femme prise au dépourvu par son ton. Elle avait l'air aussi paumée que moi.

– Elle joue la comédie!

– Me sauver la vie, c'était jouer la comédie? » répliqua-t-elle sèchement.

Mattéo s'écarta brutalement, les poings serrés. Naola sursauta et pinça les lèvres. Elle lui lança un regard sombre, avala sa salive puis se leva pour prendre, elle aussi, de la distance. Elle croisa les bras.

« Ça ne change rien! C'est sa faute si elle en est là! renchérit le sorcier.

– Ça n'est pas la question, répéta-t-elle, violemment. Peu importe qu'elle ait été sincère ou pas, peu importe ce qu'elle a fait, c'est ce qu'elle a dit sur toi... Merlin, j'ai failli la tuer, Mattéo! »

L'homme serra les dents. Il lui tournait le dos et tentait de se maîtriser.

« Mordret t'as arrêtée. Oui. Il faudra le remercier, articula-t-il d'une voix blanche.

– Tu as prévu de la tuer, je t'ai demandé de ne pas le faire, mais je suis pas conne, c'est dans tes plans, poursuivit-elle, sans prêter attention à sa remarque. Et si tu te trompais sur son compte? Elle t'a donné l'impression de mériter de mourir? Sa peur, ça ne ressemblait pas à une comédie!

– Elle savait parfaitement qu'en te parlant, en te faisant douter, elle avait une chance de m'atteindre! s'exclama-t-il en pivotant vers Naola. Si je l'avais tuée plus tôt, Phillip serait sans doute mort et on n'aurait même pas cette discussion! Merde! Est-ce que tu sais ce que ça veut dire? Si j'accepte qu'elle n'ait pas à mourir? Si j'ai fait une erreur sur son compte?

– Pourquoi est-ce que tu continues à les chasser alors que Leuthar est mort?! s'écria Naola, les bras tellement serrés autour d'elle qu'elle en tremblait.

– Seulement ceux qui s'en sont pris à toi ou à moi ! Seulement ceux dont je veux me venger ! Adélaïde, Gamp, Phillip. »

Il baissa la voix au nom de ce dernier. Il le savait hors d'atteinte et cela le rendait malade. Il pinça les lèvres, hésita, puis demanda :

« Est-ce que tu peux me mettre ton souvenir sur mnémotique ?

– Qu'est ce que ça veut dire, si tu as fait une erreur sur son compte ?

– Si je me suis trompé sur une personne, ce que je ne pense pas être le cas... Mais si je me suis trompé une fois... Pourquoi pas plusieurs ? Est-ce que tu peux me mettre ton souvenir sur mnémotique ? répéta l'homme, inébranlable. J'ai besoin d'étudier la scène.

– Je... Oui », répondit Naola, dans un murmure.

Le brusque changement de ton de son compagnon avait soufflé sa colère et la laissait sans force. Elle frissonna et gagna son fauteuil. Un cadre vierge apparut sur la table basse, elle le saisit, puis activa les enchantements de sauvegarde. Elle ferma les yeux et, encore une fois, se força à revivre les événements de la soirée. Quand elle eut terminé, elle tendit le support à Mattéo, sans le regarder. Il attrapa l'artefact, le fit disparaître. Il proposa sa main à sa compagne, puis la releva et l'attira contre lui, ni tendre ni agressif. Elle le sentit poser ses lèvres sur ses cheveux.

« Je verrai ça demain. Allons dormir », conclut-il tout bas.

Chapitre 8

Entrevues

Naola dormait, abandonnée entre des draps que Mattéo repoussa avec mille précautions. À la pénombre d'un faible sortilège lumineux, il observa le visage de sa compagne. Même dans le sommeil, ses traits restaient graves, tendus, ses poings crispés sur la couverture.

Elle s'était écroulée, épuisée, quelques minutes à peine après avoir gagné leur lit. Mattéo, lui, n'avait su trouver le repos, les yeux grand ouverts sur l'obscurité de leur chambre. Si par mégarde... si il avait commis ne serait-ce qu'une seule erreur de jugement ? L'idée d'avoir abattu une cible ne correspondant pas à ses critères lui tordait le ventre.

Il se releva vivement, s'habilla à la hâte et quitta la pièce. Il *devait* savoir.

Une tasse de thé fumante l'attendait sur son bureau. Le jeune homme se figea sur le pas de la porte et, dans un geste nerveux, se frotta l'avant-bras. De l'autre côté de la salle, par delà l'imposant plan de travail, le portrait d'Adélaïde, épinglé au mur comme toutes ses cibles, sembla lui lancer un regard narquois. En confrontant Naola, l'aristocrate avait gagné son pari : Mattéo doutait.

Il ravala son amertume et, fébrilement, se mit à l'ouvrage, sortant d'un tiroir sans fond des piles entières de classeurs, vidant littéralement sa bibliothèque de mnémotiques. Si erreurs de jugement il avait commises, ses dossiers méticuleusement archivés en contiendraient une trace.

La nuit s'éternisa et mourut dans un silence pesant, ponctué du bruit d'innombrables pages tournées. L'aube lécha les hautes fenêtres du bureau de sa timide lumière, le jour naquit et s'épanouit jusqu'à son zénith, dans la parfaite indifférence de sorcier plongé dans ses chasses passées.

Mattéo ne s'épargna aucun détail, ne s'autorisa aucune excuse, impitoyable avec lui-même. Toutes ses proies, toutes ses victimes *devaient*, de leur vivant, s'être montrées cruelles, avoir pris plaisir au meurtre, à la torture. Il étudia chaque profil, bien que, dans la grande majorité des cas, en connût les détails par cœur.

En milieu d'après-midi, il s'écarta de son bureau et se leva. Sa tasse de thé froid et trop infusé à la main, il laissa son regard se perdre sur les contours du parc écrasé par le soleil estival. Il posa son front contre la vitre tiède, ferma les yeux et soupira. À l'évidence, son travail était impeccable. Il n'avait commis qu'un seul impair – et encore, il ne concernait que son *modus operandi* – le cas Westlack, la bavure qui avait permis son arrestation et justifié son procès.

La Fédération se portait bien mieux sans les ordures dont il l'avait débarrassée.

Irréprochable, se convainquit-il avec soulagement. Il n'avait commis aucune erreur, même si le cas d'Adélaïde, ou plutôt d'Esther Cromwell, s'avérait discutable. Il s'était jusqu'alors interdit d'employer le nom officiel de l'aristocrate.

Esther avait rejoint l'Ordre à dix-neuf ans. Cette décision revenait vraisemblablement à sa famille. Les Cromwell, comme toutes les grandes familles sorcières, avaient intérêt à placer leurs pions stratégiquement. À l'époque, envoyer leur progéniture à Leuthar avait dû assurer une certaine tranquillité à leur empire financier.

Leur fille était-elle réellement cruelle ? Au Gala, quand Mattéo avait dansé avec elle, il avait conclu à une simple maniaque de la manipulation, dangereuse, prenant plaisir à voir ses cibles trembler devant elle. Une femme froide, capable de briser n'importe qui pour obtenir ce qu'elle voulait, un petit sourire de satisfaction sadique aux coins des lèvres. Avait-il rêvé cette Adélaïde ?

Il jeta un regard par-dessus son épaule à la photographie de la jeune femme et se retourna vers son bureau. Le cadre mnémotique extrait des souvenirs de Naola trônait au milieu du plan de travail. Il l'avait visionné plus que de raison, suffisamment pour ressentir comme sienne la haine que sa compagne avait éprouvée envers la mentaliste. Il avait partagé sa décision d'abattre Adélaïde. Pourtant, les raisons qui motivaient sa chasse et celles qui avaient failli pousser Naola au meurtre n'avaient rien en commun.

Lui tuait froidement et calculait ses opérations avec méthode. Ses mises à mort se déroulaient sans effusion, sans débordement. Propres.

Mattéo passa la main dans ses cheveux et lâcha un bref soupir, agacé. À qui essayait-il de mentir ? Il pouvait plier n'importe qui à sa volonté, par les armes ou par l'esprit. Lui aussi avait déjà esquissé ce petit sourire

contenté en devinant la peur chez une proie. Lui aussi se sentait vivre plus fort lorsque tout espoir la quittait. Lui aussi se satisfaisait de la mort des autres. Il serra les dents.

Esther et lui, sur certains points, se ressemblaient, bien plus qu'il n'aurait voulu l'admettre. Elle méritait la mort, autant que n'importe quelle autre personne de ses listes. Pourtant, il avait pris sa décision. Il ne la tuerait pas. Ni elle ni aucune de ses cibles encore en vie. Il pivota sur lui-même et affronta son mur.

À cause de lui, Xâvier avait failli y rester, au début de l'été, et Naola venait de passer à deux doigts de devenir une meurtrière. Il fallait que cela cesse.

Cette idée n'était pas nouvelle, il y songeait depuis la mort de Leuthar. L'hospitalisation de Xâvier avait ravivé ses interrogations, les événements de la veille entérinaient sa décision. Un sortilège décrocha les trois photos encore épinglées en face de lui et les déposa entre ses doigts.

*

Mattéo remontait les couloirs de l'hôpital Central de Stuttgart en direction du service des grands brûlés. Arrivé à l'étage, il avisa une salle occupée par deux patients endormis et traités, d'après la feuille de suivi à l'entrée de la chambre, par le docteur Cromwell.

Le sorcier se plaqua un air affolé sur le visage et parcourut le couloir en grandes enjambées et interpella un jeune infirmier.

« S'il vous plaît, bégaya-t-il. Mon frère a mal! La docteur Cromwell a dit de l'appeler s'il continuait à sentir le feu brûler en lui au bout d'une heure. Ça n'a pas cessé! S'il vous plaît, il...

– Docteur Cromwell? l'interrompt l'aide-soignant. Dans quelle salle se trouve votre frère?

– La GB302. Faites vite, s'il vous plaît.

– Je vais la chercher. Avec le nombre de brûlés que l'on a, elle n'a plus le temps de consulter son mémorigami.

– Merci! Merci monsieur!

– Retournez auprès de votre frère. »

L'infirmier s'éloigna au pas de course alors que Mattéo rejoignait la salle, un petit sourire aux lèvres. *Enfantin*. Il s'installa dans un recoin et attendit la sorcière.

Adélaïde arriva dans les secondes qui suivirent, les yeux posés sur le mnémotique censé lui récapituler l'état de son patient, les sourcils froncés. Elle ne doutait pas des dires de l'infirmier, mais les sorts de monitoring qu'elle alimentait dans la chambre ne lui avaient indiqué aucune activité. Pour elle, les blessés dormaient et, effectivement, ils semblaient paisibles, assoupis sur leurs lits. La jeune femme jura tout bas, puis fit demi-tour pour rejoindre la salle de repos dont on l'avait tirée.

Elle n'avait pas fermé l'oeil depuis la veille. La Centrale l'avait appelée d'urgence, à peine rentrée du pub. Le nombre de brûlés à soigner suite à l'attentat dépassait de loin les capacités du service d'urgence. Les cas les plus graves nécessitaient des interventions spécialisées que seuls trois médecins, dont elle-même, étaient en mesure de pratiquer à la Capitale.

Elle se figea. Mattéo s'était glissé entre la porte et elle. Il relâcha un sortilège qui ferma la salle et les isola du monde. Aucune fuite possible et, si quelqu'un venait à les entendre, il ne comprendrait qu'une très étrange litanie de phrases en latin.

« Docteur », fit le sorcier d'une voix aussi neutre que son attitude.

Adélaïde recula précipitamment jusqu'à sentir le pied d'un lit contre ses jambes. Dans le même mouvement, elle avait levé son concentrateur, lancé une violente pique mentale et demandé un transfert, sans succès. Elle focalisa un instant toute son attention vers l'attaque qu'elle menait, sans grand espoir de la voir aboutir. Elle était épuisée par une nuit de veille déjà trop riche en émotion et une interminable journée de soins.

Mattéo essaya son assaut sans montrer le moindre signe de faiblesse. La femme respirait de façon légèrement saccadée, de peur et de fatigue, lorsqu'elle cessa son mentalisme. Elle ferma les yeux et serra les dents. À la Centrale, elle s'était toujours crue en sécurité.

« Je ne vais pas t'attaquer. Je viens juste te parler. »

L'homme s'écarta de la porte qu'elle ne pouvait de toute façon pas atteindre et réduisit sensiblement la distance entre eux deux. Il gardait ses concentrateurs invisibles. Face à la mentaliste, il n'avait besoin que des murailles qu'il dressait entre leurs deux esprits.

« Qu'est ce que tu veux? Qu'est-ce que tu fais ici?

– Tu as sauvé Naola. Je souhaitais te remercier. Elle m'a montré votre échange, au pub. »

Mattéo la fixait, attentif à chacune de ses réactions. Il pouvait encore changer d'avis.

« Tu es venue là-bas avec la ferme intention de la provoquer, mais tu n'imaginais pas qu'elle irait si loin. J'ai horreur que tu la manipules ainsi. »

Sa voix, froide, s'interrompt brutalement. Il esquaissa un très léger pincement de lèvre, suivi d'un long silence.

« J'ai fait une erreur en te classant dans la même case que Gamp. »

Adélaïde l'observait avec tout autant d'intensité derrière son concentrateur toujours levé, protection qu'elle savait parfaitement illusoire. Elle luttait pour maîtriser la terreur qui lui labourait le ventre et effaçait toute couleur de son visage. Pour elle, le chasseur prenait son temps et elle ne voulait pas lui donner trop grande

satisfaction. Il était peu probable qu'il la tue sur place... Elle avala sa salive.

« Tes remerciements tu peux te les garder, siffla-t-elle d'une voix sourde. Gamp est un fou et je ne suis pas folle. Pas de cette folie-là.

– Tu n'es pas folle, non. »

Il esquissa un geste discret et son sac-univers, une besace de cuir usée par le temps, apparut à son épaule. Il y trouva un dossier et une pile de mnémotiques miniaturisés qu'il déposa sur la table de bout de lit d'un des patients.

« Toutes les informations que j'ai sur toi. Tu n'auras plus à te soucier de moi. Tu as ma parole.

– Te fous pas de moi, gronda la jeune femme entre ses dents. J'ai sauvé ta femme alors tu m'épargnes? Te fous pas de moi!

– Tu l'as secourue, certes, mais c'est ta réaction qui m'a importée. Je n'avais pas escompté que ma menace me pourrisse autant l'existence à travers ta peur. Tu ne fais pas ça par plaisir. Tu défends ta vie et tes convictions. Je fais la même chose. Je regrette seulement de ne pas t'avoir éliminée avant la mort de Leuthar. Sans toi, l'Ordre tombait définitivement. Maintenant, ça n'aurait plus de sens. »

Il enfonça les mains dans ses poches, l'air désinvolte, sans la quitter des yeux. Adélaïde lui rendit son regard puis, très lentement, elle baissa son arme. Impossible de le sonder pour savoir s'il se jouait d'elle ou s'il pensait sincèrement la laisser en vie. Elle glissa un coup d'œil vers les documents qu'il avait posés à son intention, puis fronça les sourcils.

« T'as l'air d'être bien sûr de toi et tu m'accordes beaucoup plus d'importance que je n'en avais...

– Sans Phillip, l'Ordre ne se serait jamais réorganisé, c'est un fait. Je sais que c'est toi qui l'as fait disparaître après la tentative d'assassinat. Il est revenu en forme, alors qu'on le disait mort. »

Il haussa simplement les épaules et, d'un signe de tête, désigna le dossier. Tout était là. Adélaïde gagna la table et attrapa le premier papier qui lui vint. Elle le parcourut en diagonale, puis le reposa brutalement, saisie de vertiges. La sorcière s'appuya contre le meuble, reprit sa respiration et, tant bien que mal, se recomposa une expression plus neutre.

« C'est... C'est tout ce que t'avais à me dire? Je peux retourner à mes patients? »

Il laissa une ou deux secondes s'écouler avant de répondre :

« Je voulais m'excuser de t'avoir fait si peur. Sans mon intervention, tu aurais pu quitter l'Ordre et détacher ta famille de l'organisation. »

Adélaïde se fit violence pour ne pas hausser les deux sourcils et conserver un air impassible. La remarque la prit au dépourvu, car jamais elle n'avait envisagé la chose de la sorte. Elle avait agi... et agissait toujours... pour Phillip plus que pour sa famille. Le formuler aussi clairement l'ébranla. Elle détourna le regard. La conclusion de son chasseur restait logique. Elle avait peur de lui, elle demeurait près de ceux qui pouvaient la protéger et avait cherché à contre-attaquer. Quelque part, elle se sentit rassurée que cet homme puisse encore se tromper sur son compte alors qu'il semblait tout savoir d'elle.

« J'aurais pu, oui, je suppose. Ça t'aurait aussi probablement évité... quelques mauvais moments.

– Sans doute. Maintenant que tu n'as plus cette menace qui plane autour de toi, je te conseille de te désolidariser de l'Ordre. Phillip ne sera pas éternel, il finira par tomber, comme Leuthar. »

Sa voix était assurée, pleine des convictions qui l'animaient. Elle esquissa un pâle sourire et pesa ses mots.

« Je... C'est trop tard, à présent. Phillip aujourd'hui représenterait une menace plus effrayante encore que toi, si je me retirais du jeu. »

L'homme la dévisagea un long moment, jusqu'à ce qu'elle détourne le regard. Il reformula :

« Donc si Phillip tombe, tu es libre. »

Adélaïde fronça le nez. Était-elle prisonnière? Elle repoussa la question. L'important, pour l'instant c'était que l'homme en face d'elle le croie. Qu'il ne revienne pas sur sa décision.

« Oui, on peut voir ça comme ça... » souffla-t-elle, à mi-voix.

Mattéo haussa un sourcil, mais s'abstint de tout commentaire.

« Je te laisse, lâcha-t-il brutalement. Tu as des patients. »

D'un geste, il leva ses protections, puis disparut. Adélaïde sentit ses jambes se dérober sous elle. Elle tituba, s'accrocha à la table, puis se glissa au sol, les yeux fermés. Elle tremblait comme une feuille. Dès qu'elle en fut capable, elle se transféra à la maison Cromwell. Elle se fit remplacer à la Centrale pour le reste de la journée. Pas question de pratiquer la médecine dans cet état.

*

Mattéo arriva sur une aire de transfert de son lieu de travail. Une modeste maison de ville avec une gigantesque bibliothèque. Le ministère de la Recherche n'était composé que d'une quinzaine de personnes. Le jeune homme partageait son bureau avec Armelle, une vieille femme à la peau aussi noire que son regard. Elle étudiait la magénétique, une branche interdite de la magie qui permettait aux sorciers de manipuler les gènes de leurs futurs enfants.

« Tu es en retard, dit-elle de sa voix tremblante.

– J'avais à faire ailleurs et je repars. »

Il posa en effet ses affaires et revêtit sa veste de Fédéré. Il la boutonna jusqu'en haut et enfila la cape qui complétait sa tenue. Son grade de chercheur bien en évidence contraria Armelle.

« Offrir un pareil rang à un gamin parce qu'il fait joujou avec de la vieille magie... On aura tout vu... »

– Pareil rang? souffla Mattéo, froid. Tu n'as pas d'ambition. Ce n'est qu'un début. Demain, c'est moi qui te donnerai des ordres, Armelle. »

Il sortit aussi sec, son sac-univers sur l'épaule et apparent. Mattéo aimait la façon dont le vieil artefact complétait sa tenue. La vénérable besace lui conférait une certaine prestance, une classe avec laquelle il se plaisait à déambuler au ministère. Le personnage arrogant, distant, froid et manipulateur qu'il se forgeait au travail lui convenait parfaitement.

Il commença par monter à l'étage pour retrouver Albert Lehmann, son supérieur et Ministre de la Recherche. Il ne lui fallut pas moins d'une demi-heure pour convaincre l'homme. Ils sortirent à deux du bureau et empruntèrent un couloir qui ne pouvait pas exister dans les limites physiques de la maison. Bien que géographiquement éloignés, les administrations étaient rattachées entre elles et on pouvait passer d'un bâtiment à l'autre sans en avoir conscience. Albert l'emmena droit au magistère dont il dépendait, celui de Zerflingen.

Le magistère du Président Zerflingen en imposait. Ses différents Magistres, sous les ordres de leur Magistre régent, avaient réussi à rallier un nombre impressionnant de ministres et de sympathisants.

Les deux hommes se présentèrent à un guichet où une queue d'une petite dizaine de personnes les devançait. Doléances, rendez-vous, propositions... Tous ceux qui circulaient par là devaient porter un badge avant d'aller plus loin, excepté quelques mages influents. Albert pesta tout le temps de l'attente. Sans Mattéo, il n'aurait pas eu à passer par le guichet. Le jeune homme souriait discrètement, en lui assurant que cela n'arriverait plus. Il comptait bien repartir du magistère avec une belle promotion.

« Motif de votre présence ? »

– Communication d'informations en rapport avec l'Ordre, formula Mattéo d'une voix égale.

– Et vous voulez voir ?

– Madame Amalia Elfric »

Le jeune sorcier du guichet suspendit son geste et sourit, amusé.

« On ne rencontre pas Madame Elfric si facilement. Je suis désolé, mais... »

– Je suis avec Monsieur le Ministre de la Recherche. Albert se porte garant des informations que j'apporte et de l'intérêt que Madame Elfric pourra avoir à me parler directement.

– Monsieur Lehmann est autorisé à entrer au Magistère, mais pas à faire entrer...

– Quoi ? »

Albert tourna brutalement le mnémotique qui servait de support au réceptionniste. Mattéo lâcha un petit rire amusé en constatant qu'il avait perdu ce droit plusieurs mois plus tôt en amenant Naola sans passer par le guichet. Ce genre de démarche administrative était en dehors de toute réalité.

Le ministre entama une longue discussion avec le responsable de l'accueil, puis avec son supérieur. Au final, ses accréditations lui furent toutes restituées. Les deux hommes entrèrent alors dans le Magistère.

Mattéo compta précisément le nombre de couloirs qu'ils suivirent pour rejoindre le service d'Amalia Elfric. Trente-sept. Beaucoup de sorciers devaient se perdre ici... La porte du bureau était ouverte et la voix puissante de la Magistre résonnait dans le hall. Albert et le jeune homme se figèrent. Le prénommé Xing passait visiblement un très mauvais moment.

« Si c'est clair... Dégage. Dégage vite et sans ouvrir ta bouche d'incapable ! »

Un géant, aussi barbu que chevelu, sortit de la pièce au pas de course.

« Albert ! À toi ! »

La visite du ministre avait dû lui être transmise par mémorigami. Lehmann toussota, poussa Mattéo devant lui, et les fit entrer dans le bureau. La sorcière haussa un sourcil.

« Nous sommes en pleine crise depuis hier soir, les humains menacent d'entrer en conflit ouvert, l'Ordre fête sa victoire, la presse se répand en superlatifs dithyrambiques pour décrire la situation... et tu viens me faire perdre mon temps avec ton gosse prodige ? J'ai autre chose à foutre que de gérer ton phénomène de foire, Albert. »

– Monsieur Muspell a des informations pour vous, à propos de l'Ordre, répondit l'homme avec un raclement de gorge, mal à l'aise. J'ai pensé que, au vu de l'intérêt qu'il représentait pour vous au procès, vous apprécierez les recueillir par vous-même.

– Ça a un rapport avec l'attentat d'hier soir ? »

Lehmann jeta un regard en biais vers le Mattéo. Une goutte de transpiration perla au coin de la tempe du ministre. Il déglutit avec difficultés et répondit :

« Pas directement, non. »

Un très long silence suivit cette déclaration. Mattéo évitait tout regard direct avec son Maître, incertain de sa réaction. Ils ne se connaissaient pas et, hormis lors du procès et de son enlèvement, ils n'avaient jamais été officiellement en contact. Il espérait l'intriguer suffisamment pour qu'elle ne l'envoie pas en prison plusieurs jours pour manipulation de son supérieur... même s'il avait trouvé en Lehmann un piètre mentaliste.

« Gardez la tête droite et épargnez-moi ce regard fuyant quand vous vous présentez devant moi, Monsieur Muspell. Venez en aux faits, je n'ai pas de temps à perdre. »

Mattéo releva les yeux et soutint sa position sans ciller.

« Mes informations ne concernent pas Phillip, mais quelqu'un qui l'a connu et qui le fuit. »

L'affrontement de regard dura quelques instants, le temps pour la sorcière de parier sur le bon sens de son élève plutôt que sur son inconscience. Elle reporta son attention sur un Lehmann mal à l'aise qui se mordait doucement la lèvre. Il regrettait très certainement d'avoir amené le jeune homme... même si, à l'évidence, Mattéo ne lui avait pas vraiment laissé le choix.

« Bien.

– Bien ? répéta Albert, surpris.

– Tu peux partir, Albert. Je le ferai raccompagner. Merci. »

La légendaire colère de la magistresse s'envola, remplacée par une profonde lassitude.

« Ho. Bien. Heureux d'avoir pu rendre service », marmonna le ministre, reculant vers la sortie.

Il leur adressa un bref signe de tête, puis s'éloigna d'un pas rapide.

« Fermez la porte, Monsieur Muspell.

– Oui, Madame... »

Le bureau clos, Alix plissa les yeux. Si elle avait eu l'occasion de dormir cette nuit, elle lui aurait sans doute souri. Ses élèves tentaient régulièrement d'obtenir ce qu'ils souhaitaient au culot, une attitude que leur Maître encourageait tant qu'ils restaient raisonnables et créatifs. Dans le cas contraire, la punition qui les attendait tenait de l'humiliation publique. Intriguée, elle l'invita à s'asseoir.

« J'espère que tu as une excellente raison pour avoir forcé ce rapprochement... »

Le jeune homme sortit de son sac une pile de mnémotiques surplombée d'un épais dossier. Il posa le tout sur la fine marqueterie du bureau, puis s'installa en face de son Maître avec un haussement de sourcils insupportable. L'imposant fauteuil couleur crème à l'assise constellée de boutons s'avéra aussi confortable qu'il en avait l'air. Le cabinet de travail de la Magistresse, comme tout le bâtiment, foisonnait de détails architecturaux chargés. Des buffets en bois laqués aux coquettes consoles décorées d'arabesques en passant par le stuc ornemental des plafonds... tout le magistère inspirait un respect à la fois suranné et classieux. Mattéo se sentait à son aise dans cette débauche de luxe qu'il espérait un jour côtoyer. Après tout, il n'allait pas moisir au fin fond d'un petit ministère...

« Je suis venu livrer au Magistère mes informations à propos de William Gamp. Je sais comment l'arrêter, où le trouver. Je veux une promotion en échange. »

Alix récupéra les documents dans un froncement de sourcils. Elle les parcourut rapidement, puis leva un des feuillets et l'agita en l'air.

« Ce sont tes recherches personnelles. Ta chasse. »

Mattéo hocha la tête et lui donna les explications qu'elle attendait :

« Naola était au gala, elle a été blessée par le dragon d'artifices. Esther Cromwell lui a sauvé la vie. Elles se sont retrouvées ensemble au Mordret's Pub, la discussion s'est envenimée. Me traiter d'assassin, entendre que mon procès et mon enlèvement n'étaient que des tentatives pour se défendre de moi... Naola a manqué de tuer Esther. Je me suis remis en question et, après y avoir passé toute la nuit, je suis arrivé à une conclusion simple : il est temps d'arrêter les frais. Je ne veux plus que vous ayez à souffrir de ça, Xâvier, toi ou Naola. Je reviens de la Centrale où j'ai fourni à Esther toutes les informations que j'ai sur elle et je... »

– Tu as été voir Esther Cromwell à la Centrale... répéta Alix en passant la main sur son front. Rappelle-moi de t'enseigner la prudence... »

Mattéo prit la remarque pour une boutade et poussa l'un des mnémotiques vers elle.

« Les discussions avec Esther, la mienne à la Centrale, et celle de Naola, hier soir, sont ici. J'arrête.

– Tu arrêtes quoi, exactement ?

– J'arrête ma chasse. J'arrête de rechercher ceux qui s'en sont pris à Naola. Adélaïde, Gamp, Phillip... Même si ce dernier est, je dois l'admettre, largement hors de ma portée.

– Et comment... Il m'a mise à terre en public. J'enrage de n'avoir pu me défendre... »

Une colère encore chaude, vibrante, accompagnait cet aveu et Mattéo, surpris, ne sut comment réagir.

« Tu ignores complètement ce qu'il s'est passé, n'est-ce pas ?

– Naola était blessée, justifia-t-il.

– Tu n'as pas lu la presse, tu ne t'es pas renseigné sur l'accident... et tu as foncé tête baissée à l'hôpital ? Est-ce que tu te rends compte à quel point c'est stupide ? »

L'intéressé pinça les lèvres. Oui, bien sûr que, vue ainsi, sa réaction était sans doute disproportionnée.

« Passons. Nous aurons tout le loisir d'en parler lors de vos prochains entraînements. »

Enfin, elle lui adressa un vrai sourire. À nouveau, toute trace de colère disparut de son visage et Amalia offrit à son élève un regard amical.

« Je suis très fière de ton choix, j'attends ça depuis des années. Bravo, Mattéo. »

Le jeune homme rougit légèrement. Il lui sourit en réponse avant d'ajouter :

« Je suis désolé de t'avoir fait attendre.

– Tu auras ta promotion, pour services rendus à la Fédération. Cela dit, je te conseille de ne plus utiliser le mentalisme sur tes supérieurs... »

Mattéo esquissa un très fin sourire en coin, expression crâne qui n'échappa pas à son Maître. La pique mentale qu'elle lui infligea comme sanction chassa immédiatement toute trace de fierté sur le visage de l'élève.

« J'éviterai de recommencer, articula-t-il, tendu.

– Bien. »

Croyant l'entretien terminé, Mattéo se leva et inclina légèrement la tête, en guise de salut.

« Merci de m'avoir reçu.

– Pas si vite, jeune homme... » souffla Alix.

D'un soubresaut à l'arrière des genoux du sorcier, le charmant, mais fort lourd, fauteuil beige le repoussa de tout son poids au fond de l'assise.

« Pourquoi la promotion si ce sont tes états d'âme qui t'ont poussé à me livrer Gamp ? »

Mattéo se redressa et se passa la main dans les cheveux. Il hésita, puis expliqua, légèrement gêné :

« La promotion, c'est pour me rapprocher officiellement de toi, que l'on puisse considérer que l'on se connaît. J'ai besoin des deux, arrêter mes recherches et faire parti de ton entourage, si je veux épouser Naola et pouvoir t'inviter au mariage.

– Épouser Naola ? »

Amalia dévisagea son élève, surprise. Ses traits s'adoucirent dans un éclat de rire mélodieux.

« Tu m'auras amené deux bonnes nouvelles aujourd'hui, Mattéo. Merci. »

Chapitre 9

Failles

Enfermée dans la salle d'entraînement de ses élèves, Amalia laissait libre cours à une rage tenace à peine éclipsée par les histoires de cœur de Mattéo. Elle veillait depuis plus de trente heures et la fatigue peinait à essouffler sa colère.

Avec l'ultimatum de l'Ordre, le gouvernement tardait à reprendre le contrôle de la situation. La magistre avait passé la nuit précédente au quartier général de la Police Magique Fédérale et une partie de la journée avec la délégation du Yasard assassiné.

D'un geste, la sorcière invoqua un sortilège-leurre. Un pantin sans visage se dressa au milieu de la grande pièce. Ses traits neutres ondulèrent un instant jusqu'à ce qu'ils adoptent l'apparence de Phillip.

Alix serra les dents. Se faire frapper, en public, par ce sorcier, et ne pas réagir...

Elle explosa. De cris de rage en déferlement de magie brute, l'homme de paille encaissa sa hargne, ses sortilèges et ses coups plus d'une heure avant de céder. Le leurre se désagrégea et aspira avec lui plus de la moitié des ressources de la sorcière. Amalia s'effondra, essoufflée, et cogna sa tête contre le sol en étouffant un cri de fureur.

Elle ne se rappelait pas avoir ressenti une telle impuissance, pas dans ce type de situation. Pas en se sachant capable de répondre à l'attaque, de rester debout.

L'Once devait à tout prix conserver sa couverture intacte. Se cacher, encore. En l'état actuel, elle n'aurait pu défaire Phillip... Pas avec la technique qu'il utilisait. Pas s'il était en mesure d'éviter les dégâts, puis de disparaître sans se transférer.

La sorcière se redressa et s'assit, la tête rejetée en arrière, la respiration saccadée, la gorge encore nouée par une rage amère. Peu importait le sort qu'il usait, elle trouverait comment il s'y prenait.

Son corps protesta lorsqu'elle se mit debout. Elle avait abusé de ses forces et accusait la fatigue de ses dernières épreuves. Elle aurait eu besoin de s'achever avec quelqu'un. Dan et elle se battaient quand elle tombait dans cet état, jusqu'à ce qu'il s'écroule, épuisé. Mais Dan n'était plus et cette simple pensée ajouta une froide tristesse au débordement violent de ses sentiments.

À défaut d'un compagnon ou d'un ami, Alix aurait apprécié la présence d'un Confrère. D'Usem. Usem qui n'était jamais là quand elle en avait besoin, d'ailleurs.

Elle serra les poings et se tourna les talons. La salle se rangea et un balai, artifice désuet et inutile, s'activa pour ramasser les morceaux de bois du mannequin explosé.

Alix rentra enfin chez elle. Elle s'affala dans son canapé avec un soupir las et fit voler jusqu'à elle une tasse de café. Le mug gris foncé et marqué d'impressions décolorées par le temps traversa la cuisine et le salon pour se poser sur la table basse avec une délicatesse toute en élégance.

La magistre bâilla. Zerflingen voulait un rapport détaillé des événements dès la première heure le lendemain. Même si elle était heureuse pour lui, Mattéo l'avait bien retardée : il lui faudrait tenir encore quelques heures avant de dormir.

« Tss... »

Un mnémotique sur les genoux, son carnet de notes à porté de main, elle repoussa son amertume et se replongea dans la soirée. Les dossiers qu'elle présentait à son président devaient être irréprochables.

Phillip en personne au gala de la Fraternité... Amalia contrôlait la toile du magistère, un réseau d'informateurs et d'indics tentaculaires... comment avait-elle pu passer à côté de ça ? Si au moins elle avait perçu présence du sorcier... aucun Yasard ne serait mort ce soir-là.

Heureusement, pensa-t-elle, Jestak s'était décommandée. Toute cynique que paraisse la réflexion, Alix se sentait plus proche de cette représentante humaine que des autres Yasards.

C'est triste que Jestak ne soit pas là.

La phrase antiprophétique lui revint en tête. Où l'avait-elle entendue ? La remarque remonta plusieurs fois le fil de ses pensées alors que la magistre reconstituait les événements.

Usem.

Il l'avait surprise. Elle n'aurait pas parié sur sa présence, mais elle appréciait toujours de le croiser. Bien sûr,

elle n'avait pas eu l'occasion de terminer la soirée avec lui, ni même de lui proposer d'aller boire un verre. Il avait dû s'éclipser à la première explosion.

Elle fronça les sourcils. Non, il n'était pas parti à la première explosion. Elle ne l'avait pas revu de toute la soirée. Habituellement, quand il s'infiltrait dans ce genre d'événement, elle l'entr'apercevait de loin, elle l'observait évoluer parmi les convives. Elle le tenait à l'œil. Il avait disparu bien avant l'attentat... Il savait ce qu'il allait se passer! Et s'il le savait...

« Ho le con... » souffla la sorcière.

L'absence de Jestak n'avait rien de triste, elle était providentielle. Ce qu'Alix avait interprété comme de la fanfaronnade prenait, à la lumière des événements, des intonations d'avertissement. Comment est-ce qu'elle avait pu mettre autant de temps à comprendre le message? Qu'était-il arrivé à la mère de Faï?

« Merde! »

Alix s'extirpa précipitamment de son canapé, bousculant au passage la table basse. La tasse versa une bonne partie de son thé sur la marqueterie, à l'indifférence totale de sa propriétaire qui se dirigeait déjà vers la porte d'entrée. Le rapport pour Zerflingen attendrait.

« Merde! » répéta la sorcière en passant une lourde cape noire.

Sans perdre un instant, elle changea d'apparence et revêtit les traits de l'adolescente avec laquelle elle rendait visite à Faï. La seconde suivante, elle se transférait en autonome, directement dans la chambre de la petite, sous un sortilège de camouflage.

Comme Alix le redoutait, elle découvrit une chambre vide. Les draps de la gamine étaient faits, le lit froid, ses quelques jouets ordonnés minutieusement. Un adulte s'en était occupé. Jestak, très certainement.

Du bout de sa main gantée, Alix lança un sortilège. Le petit frère se trouvait dans la pièce à côté, réveillé par son arrivée, comme d'habitude. La mère, en bas, semblait seule. Pas de signe de Faï. Pas de maléfices destinés à épier la maison non plus, hormis le sien. Elle tourna la tête vers l'entrée. Kyrrien s'était levé et se dirigeait vers la chambre de sa sœur.

L'enfant entrebâilla la porte, sur la pointe des pieds. Il passa son petit nez endormi dans la pièce et questionna, d'une voix fluette, pleine de toute la peur que lui inspirait la sorcière :

« Chamalia? »

Le sang d'Alix se glaça. *Amalia*. Comment avait-il pu relier le chat avec elle?

« Qui c'est, ça, Chamalia? Je suis le Chat, tout court. Où est Faï?

– C'est toi, Chamalia », souffla le môme.

Il entra, referma la porte derrière lui et plissa les yeux pour distinguer la silhouette de la jeune fille dans le noir de la pièce.

« Les sorciers méchants l'ont emmenée avec eux, ils lui ont fait mal, et à maman. Et maman pleure tous les soirs maintenant... Et Faï me manque... »

Il renifla, passa la manche de son pyjama sur son nez et conclut :

« Il faut que tu nous aides. »

Alix esquissa un mouvement pour s'agenouiller, lui offrir ses bras, mais l'enfant tressaillit et se tassa contre la porte. Terrifié, il luttait pour ne pas s'enfuir. L'Once n'insista pas. Elle se redressa très lentement, ses mains bien en évidence.

« Je vais vous aider, articula-t-elle d'une voix douce. Il ne faut pas que tu m'appelles comme ça, Kyrrien. Je suis le Chat, juste le Chat... Tu ne dois utiliser aucun autre nom pour parler de moi, tu comprends? »

L'enfant ne répondit pas, les yeux dirigés vers le sol à l'opposée de l'endroit où Alix se tenait. La lumière lointaine des phytoligocomplexes rampait jusqu'à la fenêtre et donnait aux ombres de la pièce une teinte jaunâtre. Le silence s'étira jusqu'à ce que le gamin le tut d'un reniflement suivi d'un sanglot étouffé. Son visage éclairé par un reflet ocre luisait de larmes.

« Quand est-ce que c'est arrivé? demanda enfin Amalia à mi-voix.

– Il y a longtemps, chevrotait Kyrrien, incapable, à son jeune âge, de faire preuve de plus de précision. Tu n'es pas un chat, tu es une sorcière. Comme eux.

– Je ne suis pas comme eux.

– Non, murmura-t-il. Faï dit que tu es gentille, toi. »

Il avala sa salive et se détourna, cédant finalement à sa peur. Il ouvrit la porte et courut dans le couloir, vers l'escalier qui le mènerait à sa mère.

*

Alix observait le filet de vapeur s'échapper de la bouilloire qui sifflait sur le poêle de la cuisine. Jestak s'était absentée une vingtaine de minutes, le temps de coucher et rassurer son fils, puis elle avait rejoint la sorcière et, sans un mot, s'était mise en devoir de lui préparer une infusion.

Le récipient en métal racla la fonte lorsqu'elle le retira du feu, puis tinta contre les deux bocks en grès dans lesquels l'humaine versa l'eau chaude. Jestak évitait de regarder en direction de son hôte, les yeux fixés sur la faïence ébréchée du plan de travail.

« Vous fréquentez ma maison sans que je le sache? demanda-t-elle.

– Je viens voir Faï de temps en temps.

– Kyrrien me l'a expliqué, oui », répondit la femme, froidement.

Quand les tisanes furent prêtes, elle les posa sur la table. Les tasses heurtèrent le bois ; l'humaine se tira une chaise et prit enfin place en face d'Amalia. Elle souffla sur sa boisson, puis avala une longue gorgée, sans doute brûlante. Alix entendit distinctement le bruit de sa déglutition. Dans ce silence oppressant, même les plus anodins des sons résonnaient en écho sinistre.

La sorcière glissa un regard vers le semi-automatique posé entre elles deux. Jestak s'en était servie pour la menacer lorsqu'elle était descendue à la suite de Kyrrien. Son apparence d'adolescente et son calme avaient aidé à désamorcer la mère. La Yasarde avait accepté de lâcher son arme et de discuter.

« Mon fils a de très bonnes raisons d'avoir peur de vous », murmura Jestak comme si elle s'adressait au contenu de sa tasse.

Elle releva le menton vers son interlocutrice et lui accorda un bref regard, avant de détourner les yeux et de les arrimer de nouveau à au carrelage mural.

« Vous lui avez dit que vous alliez nous aider.

– Que s'est-il passé ? » demanda Alix avec beaucoup de douceur.

Jestak reporta son attention sur elle, puis la quitta immédiatement pour scruter la fenêtre. Ses mains se resserrèrent autour de sa tasse pour dissimuler un tremblement.

« Quoi qu'ils vous aient dit, ils ne peuvent pas savoir que je suis ici, rassura la sorcière à voix basse. Je suis très douée pour me cacher... s'il y a une personne avec des pouvoirs magiques à qui vous pouvez parler, c'est moi. »

L'humaine passa la main sur son visage tendu et but une nouvelle gorgée pour se donner de la contenance.

« Ça fait dix jours, ce soir... commença-t-elle à voix basse. Ils étaient deux, un homme et une femme. Ils sont arrivés en pleine nuit... Ils m'ont tiré du lit et ils m'ont posé des questions sur la rencontre d'hier soir. Ils voulaient savoir comment ça se passerait, comment les Yasard s'y rendraient, ce qui était en négociation avec la Fédération... »

Alix gardait le regard fixé sur elle. Elle hocha la tête. Que l'Ordre ait cherché des informations aussi bien du côté des humains que celui des sorciers lui semblait maintenant évident. Jestak jeta un nouveau coup d'œil par la fenêtre. De ce côté de la maison, elle ne donnait sur rien d'autre que le noir profond de la nuit. Le temps était couvert, aucun astre ne diluait sa lumière dans le ciel nocturne et les halos des phytoligo-complexes poudraient les lourds nuages de taches jaunâtres.

« Au début, ils se sont montrés courtois, reprit Jestak, mais ils sont très vite passés aux menaces quand j'ai fait mine de les mettre dehors. Puis aux coups, car je ne coopérais pas. »

L'humaine réprima un frisson et reposa sa tasse sur la table. Sa main tremblait, de petits sursauts nerveux qu'elle tenta de calmer sans grand succès.

« Puis aux... sortilèges... parce que je résistais. »

Elle referma le poing pour se retenir d'amorcer un mouvement vers son ventre et ses côtes, mais son geste n'échappa pas à l'Once. Sous ses vêtements, elle cachait sans doute encore des bandages et des bleus. Pour les avoir déjà appliquées, Alix connaissait ces méthodes. Jestak devait rester en état d'assumer ses fonctions de Yasard, les Vestes Grises avaient épargné son visage et l'avait soignée *a minima* avant de repartir avec Faï.

L'humaine serra les dents, le regard résolument tourné vers la vitre noire.

« Mes cris ont fini par réveiller les enfants, articula-t-elle. Kyrrien s'est caché. Il est très doué pour ça... Mais Faï... Faï est descendue. »

Elle se tut brutalement, livide. Elle se passa la main sur la bouche, proche de craquer. La sorcière devina sous son silence l'insoutenable torture qu'ils avaient imposée à son enfant, ses cris et ses supplications.

« J'ai cédé, conclut la mère d'une voix enrouée. Ils ont bien compris qu'avec elle, ils me feraient faire n'importe quoi. Alors ils sont repartis avec. Et j'ai fait n'importe quoi pour eux.

– Je comprends », déclara Alix, avec un grave hochement de tête.

Jestak la dévisagea un long moment sans répondre.

« Ils allaient la tuer si je ne... »

Sa phrase se perdit dans un tremblement de voix, détourna la tête, les dents si serrées qu'elles en grincèrent.

« Je comprends, répéta la sorcière avec douceur. Vous n'avez pas à vous justifier. »

Jestak prit une respiration saccadée et se bâillonna, paume contre sa bouche déformée par la rage et la tristesse. Alix, par pudeur, porta son regard vers la fenêtre et fit mine de ne voir ni entendre les sanglots qu'elle étouffa.

« Elle est toujours en vie, poursuivit l'Once lorsque l'humaine sembla s'être resaisie. C'est tout ce qui compte. Je ne peux pas attaquer l'Ordre de front, mais je connais une partie de leurs planques. Je la retrouverai. Ça va prendre du temps, mais je vous promets de vous rendre votre fille. »

*

Alix apparut dans le parc du manoir, lasse. Elle passa les doigts sur l'arête de son nez et se dirigea vers l'escalier d'entrée.

Elle avait effacé la mémoire de Kyrrien et Jestak, contre le grès de cette dernière. Sa venue, son nom, son visage... il leur fallait oublier tout ça. Un simple sortilège d'égarement avait fait l'affaire : elle était à présent la seule à pouvoir restaurer ces souvenirs.

L'Once ne pouvait pas prendre de risque. La sorcière poussa un « Tss » rageur en enjambant les quelques marches du perron et s'arrêta juste devant la porte d'entrée. Des risques, elle en faisait déjà courir bien plus que de raison à ces gens, autant ne pas laisser la possibilité à l'Ordre d'empirer les choses.

Plus de dix représentants humains avaient œuvré au rapprochement entre la Fédération et la Congrégation d'Égée. L'implication de Jestak dans la reconstruction des phytoligo-complexes, son rôle de Yasarde et le support qu'elle avait apporté aux bâtisseurs ne pouvaient, à eux seuls, justifier l'intérêt de l'Ordre pour sa famille.

La porte principale s'ouvrit pour la laisser entrer, et la salua d'un discret mais joyeux grincement.

La sorcière se figurait parfaitement la photographie prise juste après l'incident du printemps dernier, elle connaissait par cœur le classeur où elle avait rangé la coupure de presse. L'enfant blottie dans le pelage de l'Once, les bras croisés autour de son cou, la main tendue de la Magistre Amalia Elfric, vers le Chat, vers la petite... Un gros titre sur fond de drame sorcier et humain qui avait secoué l'opinion publique. Tout un symbole... Voilà ce qui avait attiré l'attention de Phillip.

Amalia traversa le hall d'entrée. Sa cape se dégrafa d'elle-même, vola jusqu'à la penderie du vestibule et s'y rangea sagement. La sorcière capta son reflet dans la vitre du vestiaire et s'arrêta pour vérifier l'état de son apparence. La gamine aux traits fins et aux longs cheveux noirs qui la dévisageait par delà le miroir ressemblait à une adolescente des plus quelconques. L'effet du sérum de changeforme opérerait encore quelques heures avant de se dissiper, mais même cette apparence juvénile commençait à accuser le coup de sa fatigue. Elle se sentait lasse.

L'Once faisait face à une situation complexe, mais non critique. L'Ordre visait Jestak, Faï n'était qu'un dommage collatéral dont ils ignoraient la valeur réelle. Ils ne pouvaient pas avoir repéré leurs conversations nocturnes. Ils ne pouvaient imaginer l'information que détenait l'enfant... car si Kyrrien avait trouvé un lien entre Amalia et le Chat, alors sa sœur devait elle aussi connaître son identité. *Complexe, mais non critique. Il n'y a aucune raison qu'ils l'interrogent à mon sujet.*

« Honkey? »

Pas besoin de préciser ses questions, le webster la connaissait bien.

« Votre chambre est prête. Xâvier et Pierre sont dans le salon, Mattéo et Naola ne sont pas disponibles.

– Merci, Honkey. »

Si elle retournait chez elle, elle n'irait pas se coucher, elle enquêterait jusqu'à tomber de fatigue. Il était temps d'interroger Pierre.

La sorcière poussa jusqu'au salon du manoir et s'arrêta sur le pas de la porte pour jeter y un coup d'œil. Discrète, le Maître se glissa à l'intérieur de la pièce et s'adossa dans l'ombre. Les deux garçons jouaient aux dames, installés de part et d'autre de la table basse. T-shirt et jean, expression décontractée, voix assurée, chaude... Le borgne affichait un air confiant, d'apparence très fraternelle...

Combien de temps son élève mettrait-il à la repérer? Alix sourit. Elle le connaissait bien et les œillades qu'il glissait au jeune héliade, ses éclats de rire francs, son attitude générale ne laissaient aucun doute : Xavier s'essayait à un bel exercice de drague.

Il donnait à Pierre exactement ce qu'il recherchait : un gars sûr de lui qui lui accordait de l'attention, plaisantait et, en apparence, n'attendait rien de lui en retour. Le Maître hésitait à intervenir. L'écart d'âge entre son élève et ce gosse à peine majeur ne lui plaisait pas, quoiqu'elle reconnût volontiers les progrès de Xâvier en matière de séduction.

Au bout de quelques minutes, il la repéra et lui adressa un signe de la main. Pierre fronça les sourcils en voyant une parfaite inconnue s'asseoir avec tant d'assurance dans ce qu'il essayait de considérer comme son nouveau salon. Amalia savoura son air perplexe quelques secondes avant que Xâvier ne brise le silence :

« Pierre, voici l'Once, sous couverture, bien entendu »

L'héliade resta bouche bée et Alix le salua d'un signe de tête avant de préciser :

« Bonjour, Pierre. Tu peux m'appeler Alix.

– Un prénom mixte, commenta l'intéressé. Intelligent.

– Merci. J'ai quelques questions pour toi.

– À propos de mon frère?

– À propos de ses planques. »

Pierre pinça doucement les lèvres. La sorcière lui sourit en retour, puis estima l'heure du thé passée. La tisane servie pas Jestak s'était révélée infect et elle comptait bien chasser son goût d'algues amères avec un alcool fort. D'un geste, elle ordonna à Honkey de lui servir à boire.

« Je l'ai déjà trahi, à maison haute, j'ai déjà livré des informations au gouvernement. Je... je ne sais pas si je veux trahir l'Ordre à nouveau. Tout l'Ordre, je veux dire. Il y a mon frère et il y a les autres. Vous n'êtes pas connu-e pour faire dans la dentelle...

– Ce n'est pas la question. Xâvier?

– Oui? »

La sorcière lui décocha un regard agacé. Elle ne venait pas dans un cadre amical. Le borgne se releva, bomba le torse, passa les mains dans son dos et se reprit :

« Oui, Maître ?

– Laisse-nous. »

Le jeune homme hochait la tête sans chercher à protester. Il s'arrêta sur le pas de la porte et se permit tout de même de préciser :

« Pierre est notre invité. Je te fais confiance. »

Il ferma derrière lui sans que le Chat ait pris la peine de lui répondre. Honkey arriva avec une bonne bouteille de whisky breton.

« Tu veux boire quelque chose ?

– N... non merci. »

Alix attendit que le webster la serve et s'écarte, attrapa son verre, fit tourner le liquide ambré avant d'en prendre une gorgée. Pouvait-elle se permettre de jouer la carte de la franchise avec ce gamin ? Pierre se révélerait-il fiable ? Pouvait-elle lui faire confiance sur le long terme ? *Un garçon sympathique, mais un peu paumé... qui a déjà trahi son camp une fois et qui s'est enfui d'une prison fédérale.*

L'Once fit apparaître une petite flasque et la posa sur la table. Une seule personne de plus au courant de son identité dans la même journée, c'était plus que suffisant. Très calme, d'une voix parfaitement maîtrisée, elle précisa :

« L'Ordre prépare des attentats. Un par mois. Ils vont y aller crescendo, ça sera de pire en pire, il y aura de plus en plus de blessés et de morts. J'ai besoin de savoir où ils sont susceptibles d'être. Pour agir et protéger ceux à qui les Magistères sont incapables de promettre la sécurité. Hier, l'Ordre s'est servi du Gala de la fraternité pour briser les prémices d'une alliance entre la Fédération et Congrégation d'Égée. Étais-tu au courant ?

– Non »

Les fins doigts de l'apparence adolescente qui dissimulait le Chat tapotèrent la fiole, puis la firent glisser vers l'héliade. Pierre fixa son regard dessus. Elle l'observa avec attention deviner un sérum de vérité, comprendre ce qu'elle exigeait de lui et déglutir. Il hésitait. Alix rit lorsqu'il tenta d'user de son charme sur elle.

« Allons, Pierre. Tu n'espérais tout de même pas que les capacités d'un héliade agissent sur moi. Sur l'Once. »

Dépité, le jeune se résigna, tendit le bras, déboucha la flasque et la vida.

« Pas de questions privées, souffla-t-il froidement.

– Étais-tu au courant ?

– Non. J'aurais prévenu Naola, sinon. Elle a été blessée, pendant le Gala.

– Peux-tu m'énoncer toutes les dernières planques où tu as été ? »

Pierre ferma les yeux, se mordit la lèvre, puis, à voix basse, prêta allégeance à l'Once en trahissant de nouveau l'Ordre.

Chapitre 10

Un partout

Faï se réveilla dans un cri de terreur. Elle roula hors du matelas sur lequel elle dormait. Elle sentait les bribes noires et squelettiques de son cauchemar s'accrocher à ses chevilles, la retenir par les poignets. Paniquée, en larmes, elle rampa vite, loin. Fuir, sans réfléchir, les sorts et sorcières qui tuaient sa mère et qui, d'un coup, s'en prenaient à elle.

La chaîne la ramena à la réalité : elle se tendit brusquement à deux mètres de sa couche. L'enfant, brisée dans son élan, s'effondra face contre terre. Ils lui avaient refermé un collier autour du cou, avec à peine autant de considération qu'à un chien, et, ce soir-là, l'avaient attachée à un mur. Elle se mit à sangloter, à geindre dans les aiguës.

« Merlin... mais elle va se la fermer cette petite conne... » grogna une voix endormie, toute proche.

Faï tressaillit et fournit un effort surhumain pour ne plus renifler. Elle avait trop peur qu'ils la maltraitent de nouveau, avec leur magie.

Elle se recroquevilla contre le mur et enfouit sa tête entre ses genoux. Les cinq sorcières et sorcières se partageaient le dortoir. Au fil du temps, l'enfant avait conclu qu'ils devaient former une sorte de groupe d'intervention. Une cellule, comme ils le disaient. Une cellule de l'Ordre. Elle n'avait pas vraiment compris ce que cela signifiait.

Ils voyageaient beaucoup et ne restaient jamais plus de trois jours au même endroit. Elle avait cessé de compter les nuits passées loin de chez elle à vingt. Ils la trimbalèrent partout avec eux, comme ces paquets qu'ils déplaçaient d'un lieu à l'autre.

Fortification, ruines, grotte, crypte, simple camp de tentes dressées... Le dortoir qui les accueillait ce soir était sans conteste l'endroit le plus confortable dans lequel ils avaient échoué.

Demain, ils le quitteraient, sans doute en se transférant vers une nouvelle planque. Faï haïssait les transferts. Au mieux, ils lui coupaient les jambes.

La première fois, c'était la femme, Etzel, qui s'était approchée, l'avait attirée contre elle et les avait déplacés d'une façon que l'enfant n'arrivait pas à comprendre. La sensation, désagréable à ne pouvoir être décrite, l'avait fait vomir jusqu'à la bile. C'était parce qu'elle était humaine, avaient-ils supposé.

La magie, que la fillette trouvait si envoûtante et si belle lors des soirées passées à discuter avec l'Once, s'avérait n'être qu'une source de malheur et de souffrance.

« Quelqu'un la fasse taire ou je vous jure que je m'en occupe ! » gronda la voix grave de l'un des sorcières.

Faï sursauta. Elle s'était remise à pleurer sans s'en rendre compte.

« J'ai peur, osa-t-elle sangloter à mi-voix, en réponse. Et j'ai froid. »

La petite couverture derrière laquelle elle s'abritait ne suffisait pas à la protéger du froid ambiant. Pourtant, c'était encore l'été.

« Ok, elle l'aura cherché », claqua l'homme avec mauvaise humeur.

Une lumière blanche sortit de sa main et éclaira la salle, faisant trembler les ombres des lits superposés. Le bois grinça alors qu'il descendait du sien.

« Laisse. Je m'en occupe », souffla un autre.

Grimm, devina Faï. En un mois, elle avait appris à identifier leurs voix. Elle se colla contre son mur alors qu'une silhouette sombre se dirigeait vers elle.

« Je vais me taire ! Je vais me taire ! gémit-elle en pleurant de plus belle.

– Amène-la à côté... ordonna la voix somnolente de la femme. Arrêtez d'abuser les gars et dormez. J'ai besoin que vous soyez dispo demain. »

Grimm s'accroupit au niveau de l'enfant et la détacha. Il la releva en douceur, puis l'entraîna avec lui, à côté. La pièce pouvait s'apparenter à une cuisine. L'homme abandonna Faï près de la porte. Il ménagea un peu de lumière du bout de ses doigts, puis, penché sur un petit poêle en fonte, alluma un feu. La fillette reniflait toujours, les bras croisés et le regard fixé au sol.

« Viens t'asseoir là », ordonna le sorcier à mi-voix.

Il fit apparaître une chaise, à côté de l'insert. L'enfant s'exécuta. Sa peau se hérissa d'un frisson de plaisir

à sentir la douce chaleur réchauffer son petit corps. Grimm lui passa une couverture en laine sur les épaules. Elle se calmait, progressivement.

« Ça va mieux, gamine ? » demanda-t-il avec un sourire.

Faï hocha la tête sans rien répondre. Elle l'observa à la dérobée alors qu'il s'écartait d'elle et commençait à fouiller la pièce. Son attention se focalisa sur le bras du sorcier. Non organique du coude au bout des doigts, elle voyait ses rouages jouer à chacun de ses mouvements. Comme une machine. Grimm fourragea dans un tiroir dont il sortit une casserole. Il s'activa quelques minutes à la lueur tremblante du foyer, puis revint vers la fillette et lui tendit une pomme de terre encore fumante. Faï n'hésita pas longtemps. Elle avait trop faim.

Le sorcier l'observa se restaurer avec attention. Il s'était levé parce que la petite lui inspirait pitié. Elle avait des cernes énormes, les cheveux gras, l'air de quelqu'un qui va se casser au prochain pas. Voir cette expression chez un être si jeune l'affligeait, même chez une humaine.

La cellule ne l'avait récupérée que depuis une trentaine de jours, mais la pauvre gosse s'était amaigrie. Ses vêtements puaien et ses yeux ressortaient comme deux billes pâles trop grandes pour son visage.

Grimm en avait longuement parlé avec Etzel et ils avaient conclu que, s'ils voulaient la maintenir en vie jusqu'à ce qu'ils n'aient plus besoin d'elle, il fallait lui prêter plus d'attention. Un détail du plan qu'ils n'avaient pas prévu. En se levant cette nuit, il avait décidé d'assumer cette charge supplémentaire.

« Tu es un robot ? »

– Hein ? »

Faï venait de terminer la pomme de terre, dévorée en quelques bouchées. Elle répéta, en désignant du doigt le l'épaule de l'homme :

« T'es un robot ? »

Grimm baissa les yeux vers son bras. Il s'était levé à la va-vite et n'avait pas pris le temps de dissimuler sa prothèse sous une chemise et un gant. Il grogna et, sans se donner la peine de répondre, tendit sa poigne d'acier jusque dans la cuisinière pour sortir une autre pomme de terre du feu.

L'enfant entama cette nouvelle portion beaucoup plus lentement. Grimm croisa les bras et s'appuya contre le mur en face d'elle. Il chassa d'un sortilège des traces de suie qui ternissaient le bout des doigts de son mécartifice.

Quand l'Once avait arraché son membre, Adélaïde lui avait greffé cette prothèse. Il avait d'abord refusé, mais la médic' avait tant insisté qu'il avait fini par céder. Aujourd'hui, il avait récupéré toute sa mobilité, mais on le prenait au mieux pour un mécartificié, au pire pour un webster.

À cause de cet artefact, le comportement des autres à son égard avait changé. Il ne supportait pas leurs regards lestés de dégoût, de suspicion et de mépris. Au sein de l'Ordre, auquel il était pourtant dévoué, seuls certains de ses plus proches amis le traitaient encore comme un sorcier. Etzel, qui dirigeait cette cellule, était de ceux-là. Elle le préservait, tant qu'elle pouvait, de la violence des Vestes Grises, mais elle ne le protégeait pas de leur jugement.

À présent, il devait sans cesse justifier sa qualité d'enchanteur. Il effectuait souvent le double du travail, il se montrait le plus réactif, le plus prompt à accepter une mission. Il s'avérait plus efficace, aussi, car si son bras monopolisait continuellement une partie de sa magie, il ne pouvait nier son utilité.

Catalyseur, concentrateur, accélérateur, armes, charmes-outils, sortilèges en sommeil... son méca, plus qu'une simple prothèse, était truffé d'une multitude de gadgets et de fonctionnalités. Son corps peinait encore à s'adapter, mais, d'ici quelques mois, il produirait sans mal la magie nécessaire à la bonne marche de tous les modules. Il pourrait alors utiliser l'engin à son plein potentiel. Si le dispositif n'avait pas été aussi socialement difficile à porter, Grimm lui aurait probablement trouvé bien des qualités.

Pourtant, lorsqu'il regardait la fine mécanique, ses fluides irisés courir sous les tiges d'acier, ses roues crantées tourner avec leurs cliquetis de métal... lorsqu'il regardait son bras, il ne voyait qu'une malédiction.

La petite humaine avait cessé de manger et avait abandonné la deuxième pomme de terre entamée à même le sol. Elle le dévisageait avec une expression que le sorcier eut du mal à déchiffrer. En tous cas, la terreur l'avait quittée, lorsqu'elle se releva de sa chaise. Elle marcha jusqu'à lui, s'arrêta à moins d'un mètre, les mains posées sur ses hanches, puis déclara avec aplomb :

« Robot, tu dois m'aider, c'est la règle. Ici je suis en danger et tu n'as pas le droit de me laisser en danger. Il faut que je parte d'ici.

– Que tu partes d'ici, répéta le sorcier, pris au dépourvu.

– C'est la règle. Un robot ne doit pas nuire à un humain. Un robot doit protéger les humains. Je suis en danger ici. Aller... »

L'enfant attrapa la main de Grimm sans la moindre hésitation. L'homme eut un vif mouvement de recul et la repoussa avec violence. Personne n'osait toucher le métal de sa prothèse tant le dégoût provoqué ne serait-ce que par la vue du dispositif était ancré dans les mentalités sorcières. Faï s'écarta, perdit l'équilibre et tomba sur les fesses avec un petit cri de surprise.

« Je ne suis pas un robot, articula le mécamage.

– Mais c'est en métal ça ! C'est une machine ! se récria l'enfant en désignant son bras.

– Mais celui-là est normal ! » répliqua Grimm en levant l'autre main.

L'humaine grimaça, avala sa salive et se releva. Les bras croisés sur son ventre, elle fit un effort pour ne pas se remettre à pleurer et demanda à mi-voix :

« T'es juste un sorcier, comme les autres, alors ? »

Grimm sourit malgré lui. *Juste un sorcier comme les autres.* La phrase, même prononcée par une demi-portion d'humaine, gonfla sa poitrine de joie.

« Je suis un sorcier, oui. »

Faï détourna le regard en poussant un soupir dépité.

« Il va falloir retourner dormir. »

L'enfant sursauta et demanda d'une toute petite voix :

« Est-ce que je peux rester près du feu ? Il fait froid. C'est l'été, mais il fait froid. »

– On est en altitude, c'est normal, répondit Grimm distraitement avant de soupirer et d'ajouter : ne bouge pas, je vais chercher ton matelas. »

Dès qu'il sortit de la cuisine, Faï traîna sa chaise jusqu'au mur, pour accéder à la petite fenêtre haute. La lucarne constituait la seule ouverture vers l'extérieur et n'était pas verrouillée. L'enfant étouffa un cri de joie. Elle passa la tête, puis le torse, dehors. L'air, sec et froid, transformait sa respiration rapide en volute de buée.

La bâtisse en plain-pied s'avéra basse et le sol proche. La nuit tissait un paysage de montagnes bleues, blanches et noires.

Faï se hissa sur le rebord, laissa pendre ses jambes dans le vide, estima les quelques mètres qui la séparaient de la liberté pour mieux se réceptionner... et fut brutalement ramenée vers l'intérieur par un sortilège. Grimm, sur le pas de la porte, la main de son mécartifice pointé sur elle, la regarda tomber et heurter le dallage en tomette. L'humaine resta immobile pendant une ou deux secondes, puis se redressa, à genoux, en se frottant l'épaule. Elle lui jeta un regard sombre à travers ses larmes, détourna la tête et attendit la suite, certaine de se prendre de la magie qui faisait mal en punition.

Le sorcier, sans rien dire, s'approcha d'elle, saisit son bras et la traîna jusqu'au mur attenant au poêle. Il laissa tomber le petit matelas qui volait à sa suite, colla la gamine dessus, puis traça un large demi-cercle au sol, du bout de son doigt mécanique.

« Si tu passes cette ligne, je le saurais, précisa-t-il, sans violence. Tiens-toi tranquille et dors, tu en as besoin. Et moi aussi. »

Faï ne lui répondit pas, se contentant de refermer sa couverture autour d'elle en le fixant, pleine de colère. Il l'observa quelques instants avant de hausser les épaules et de se diriger vers la porte. Il n'avait pas tourné le dos qu'il sentit son sortilège frémir. La petite avait passé la ligne et se tenait au milieu de la salle, les bras croisés, avec un air de défi.

« Je veux pas dormir. Je fais des cauchemars. Reste avec moi, ordonna-t-elle avant de préciser, même si c'était évident : Je m'en fous de ta ligne par terre. Elle me fait rien. Je la passerais tout le temps, comme ça tu pourras pas dormir. »

– Comme tu voudras gamine. »

En deux petits mouvements, Faï se retrouva à nouveau enchaînée au mur et le sorcier la laissa là pour retourner se coucher. Au moins, elle reposerait au chaud pour la nuit et personne ne serait dérangé par ses pleurs. Demain, il ferait en sorte qu'elle puisse se laver... Il était plus que temps de retrouver un peu de décence dans la façon dont ils la traitaient.

*

Xâvier traversa la salle à manger, attrapa une pomme et rejoignit le salon. Il y trouva Mattéo et Naola. Son ami lisait le journal et la jeune femme, les deux jambes passées sur l'accoudoir de son fauteuil, prenait des notes sur un mnémotique en lévitation.

Le borgne s'installa en face d'eux et croqua dans son fruit en fermant l'œil dans un soupir.

« Un problème, mec ? demanda Mattéo. »

– Ouais. Pierre s'est fait violer. »

– Quoi ? »

Naola se redressa d'un coup et grimaça.

« Son frère a laissé faire ça ? »

– Non. Son frère n'a pas laissé faire ça. »

Il mordit à nouveau dans sa pomme, puis expliqua :

« J'ai eu du mal à le faire parler. Je voulais qu'il me montre son charme, comme que c'est un héliade et... je crois que je n'ai jamais vu une telle peur dans les yeux d'un gamin. »

Le sorcier grimaça et posa sa pomme. En fait, il n'avait pas si faim.

« Il s'est fait violer en prison. Par une nana et un gars. Ils l'ont obligé à utiliser son charme. Voilà. »

Naola avait visiblement blanchi. Elle garda un moment les yeux fixés sur le fruit entamé, sans savoir quoi répondre. Un long silence suivit la déclaration de Xâvier qui répéta :

« Voilà, voilà... »

– La première ou la dernière fois qu'il y a été ? demanda Mattéo, très bas.

– La dernière fois. Avant de se barrer et de croiser les vampires qui lui sont tombés dessus à cause de son charme. Ça n'a pas aidé non plus. Vas-y pour lui expliquer que, non, c'est pas parce qu'il relâche son charme avec moi, que je vais lui sauter dessus, que ça soit pour le bouffer ou pour...

– On a compris, Xâv, l'interrompit Mattéo.

– Ouais...

– Alix est au courant ? » articula Naola d'une voix blanche.

Elle fronça les sourcils et se massa les tempes, tendue.

« Attends, pourquoi tu voulais absolument qu'il fasse... ça ?

– Absolument absolument... J'aurais aimé voir ce que ça faisait, hein. Il paraît qu'on ne peut pas y résister. Pierre est plutôt mignon, je me demandais si on pouvait s'amuser à deux. Et la réponse est clairement : non, on peut pas. Pas pour l'instant.

– Mais t'es gay ? » souffla la sorcière en écarquillant les yeux.

Elle avait toujours cru que les partenaires plus ou moins multiples et interchangeable du borgne s'accordaient au féminin.

« Le genre et le sexe de mon ou mes plans cul m'importent peu.

– Bordel, Xâvier, Pierre a 17 ans, s'indigna Mattéo.

– Vous pouvez me dire l'intérêt de parler de ça ? Ce gars s'est fait violer et on parle de ce que j'aurai peut-être éventuellement pu envisager si d'aventure ça lui avait plu qu'on projette de coucher ensemble ? Vous rigolez ? Bien sûr que j'arrête de le draguer, je suis pas con ! Quant à savoir si Alix est au courant, Nao, j'en sais rien.

– Il faut la prévenir, conclut la jeune femme.

– Elle ne peut voir Pierre que sous couverture, il n'y a pas grand-chose à faire, fit Xâvier.

– Il t'a donné un nom ? Une description ? demanda-t-elle sans tenir compte de sa remarque. Ils étaient du personnel pénitentiaire ou c'était des fédéraux ?

– Il ne m'a rien dit. Et je crois que s'il ne me l'a pas dit en une heure de discussion...

– Alix est dans son bureau ? coupa Naola.

– Maître Alix est dans son bureau, confirma Honkey sans sortir du coin sombre dans lequel il disparaissait toujours.

– Merci. »

Trois minutes plus tard, la jeune femme passait la porte des appartements de la Magistre qui rangea d'un geste ses mnémotiques de travail.

« Bonsoir ! lança-t-elle avec un large sourire. Merci de venir me tirer du boulot. Que puis-je pour toi ?

– Pour moi, rien. Et ne me remercie pas trop vite. »

Naola se laissa tomber sur la chaise qui apparut en face du bureau, poussa un soupir, puis dévisagea son interlocutrice d'un air sombre.

« Ok. Bon. Y'a pas de bonne manière de le dire donc je te le fais à la façon de Xâvier. Pierre s'est fait violer en prison fédérale. »

Alix resta parfaitement immobile à cette annonce, plusieurs longues secondes. Elle ferma les yeux et passa sa main dans ses cheveux.

« Merde, lâcha-t-elle. Au moins ça explique sa fuite... Il a osé t'en parler ? De lui-même ?

– À moi, non, mais à Xâv' oui.

– Est-ce que tu en sais un peu plus ? Tu as un nom ? Une description ? »

La magistre avait sorti une simple feuille de papier de son bureau et commençait déjà à prendre des notes du bout d'un stylo jaunâtre usé par le temps.

« Non. Xâv' n'avait pas plus de détail, expliqua la jeune femme. Il faudrait... interroger... Pierre pour en savoir plus, mais... »

Naola croisa les bras et détourna les yeux. C'était un rôle qu'elle n'avait aucune envie d'endosser.

« Je peux vendre l'info à Mordret, proposa-t-elle. Est-ce qu'une rumeur sera suffisante pour qu'Amalia puisse... »

– Est-ce qu'il a utilisé son charme ? coupa l'autre.

– Toujours d'après Xâv', oui », répondit Naola après un court silence.

Alix suspendit son stylo quelques secondes, puis le reposa sèchement et se laissa aller au fond de son siège, les bras croisés, les poings serrés, le visage fermé.

« Même si l'on savait de qui il s'agit, articula-t-elle, il n'y a rien à faire. Pierre est héliade. S'il déclenche son charme, il est considéré comme consentant et responsable.

– Il n'est même pas majeur ! » s'indigna Naola.

Alix passa deux doigts sur l'arête de son nez et ferma les yeux. La jeune femme déglutit. Il émanait de la magistre une fureur sourde qui hérissa sa peau d'un désagréable frisson. L'impression l'estompa aussi rapidement qu'elle était venue. La sorcière, livide, maîtrisait sa rage.

« Je ne peux officiellement rien faire, avoua-t-elle froidement, et tu ne vas rien faire non plus.

– Il doit bien y avoir un moyen, gronda Naola, en haussant le ton. Officieusement. N'importe comment...

– Tu ne vas rien faire non plus », articula lentement Alix.

La jeune femme se figea. La magistère se pencha en avant, les yeux droits dans les siens.

« L'Ordre ne doit pas être mis au courant, insista-t-elle. Ne leur donnons pas la preuve que la Fédération est aussi pourrie qu'eux. »

Naola resta la bouche entre-ouverte plusieurs secondes, puis elle avala sa salive et détourna le regard.

« On ne peut pas simplement fermer les yeux, gronda-t-elle à mi-voix. Si c'est arrivé à ce gamin, c'est probablement arrivé à d'autres! T'es magistère, non? Ordonne une enquête!

– Sur quelle supposition? Le carcéral est hors de ma juridiction. Il reste sagement entre les mains du Magistère du président Du Château De Monséjour, à égale distance de la présidente Perm et du président Zerflingen. Je ne peux rien faire sans risquer ma couverture. »

Un long silence suivit la déclaration de l'Once. Naola, la tête basse, se passa la main sur le visage, puis se leva. Sa chaise racla le sol, assourdissante.

« Je te laisse, souffla-t-elle d'une voix faible. Tu as du travail. »

Alix serra les dents.

« Ce n'est pas que je ne veux pas agir, Naola, articula-t-elle sèchement.

– Je sais, répondit la jeune femme avec un geste las. J'espérais, c'est tout.

– Je suis désolée, ça attendra la chute de Phillip. »

Chapitre 11

Spectacle

« Quiconque combat les monstres doit s'assurer qu'il ne devient pas lui-même un monstre, car, lorsque tu regardes au fond de l'abysse, l'abysse aussi regarde au fond de toi.

– Hum ? », soupira Adélaïde.

Elle releva vers lui son minois endormi.

Fillip lisait, installé dans un fauteuil du coin de la pièce. Dehors la nuit était noire. Pas de lune, pas d'étoile, le ciel était couvert d'un lourd manteau de coton sombre. Lire un livre ne faisait pas partie de ses activités habituelles. Ça ne faisait plus partie des activités habituelles de grand monde, d'ailleurs, mais dans cette demeure antédiluvienne qui leur faisait office de planque ce soir, il restait des bouquins que le temps et le moisi n'avaient pas bouffés. Lire un livre, face à l'insomnie, ça se tentait.

« Tu devrais dormir, souffla-t-elle en se laissant tomber sur le dos avec un long soupir. Grosse journée, demain.

– Pas sommeil », grogna-t-il en se redressant.

Il lâcha les pages des yeux pour les diriger vers elle. À peine dissimulée sous un drap léger, elle ne portait rien. Une façon tout à fait agréable de lutter contre la chaleur. Elle s'étira en chat, soupira, puis se leva, consciente et amusée de son regard qui suivait tous ses mouvements. Elle se pencha, l'embrassa, puis lui prit l'ouvrage des mains. Debout, elle fit quelques pas, lui tourna le dos, et lut de sa voix claire aux intonations mélodieuses :

« Quiconque combat les monstres doit s'assurer qu'il ne devient pas lui-même un monstre, car, lorsque tu regardes au fond de l'abysse, l'abysse aussi regarde au fond de toi... Oh! c'est charmant! »

Elle retourna l'ouvrage pour en lire le titre et retroussa son nez d'une mimique ennuyée.

Fillip sourit à cette exclamation. Elle l'avait prononcée avec ce ton très suffisant et un peu méprisant qu'elle prenait parfois. Avec cet air trop propre sur elle, même à poil. Il se dit que nue comme ça, avec un livre à la main, les cheveux bataille rangés en cascade presque aux reins, le tout dans le décor spartiate qu'ils avaient décidé de partager cette nuit... Il se dit qu'elle était foutrement belle.

Très vite, il se refit le film habituel des réflexions qui lui venaient quand il pensait à elle. À eux, en fait. Rien de bon n'en sortirait, car chaque jour passé à la tête de l'Ordre l'éloignait de l'idéal dont, des années plus tôt, ils avaient rêvé ensemble. Elle allait le trahir, à moins que ça ne soit l'inverse. À moins qu'il ne l'ait déjà fait. Elle considérait qu'il l'avait déjà fait en livrant son précieux nom au vampire. Ils le savaient.

Il remonta le regard vers ses yeux. Les siens venaient de se faire déloger de sa poitrine par les bras qu'elle avait croisés en travers. Elle avait dû lui dire des trucs, alors qu'il ne l'écoutait pas. Elle attendait une réponse.

« Je n'aime pas devenir un monstre », lâcha-t-il, à tout hasard, à cette question qu'il n'avait pas entendue.

Et lorsqu'il affirma cette phrase, probablement pas la répartie qu'elle escomptait, il fut frappé de sentir, très loin dans sa chair, à quel point elle sonnait juste. Il poursuivit, indifférent à l'expression douloureuse, presque imperceptible – mais il la connaissait bien – qui tira les traits de la jeune femme :

« Je me demande... Est-ce que j'aurais pu endosser un autre rôle le jour où j'ai pris la tête de l'Ordre ? »

À la mort de Leuthar, tout ce pour quoi il s'était battu toutes ces années avait, de peu, manqué de s'effondrer.

Mais l'Ordre, ça n'était pas une cause vaine. L'Ordre, pour tous les deux qui étaient là à se dévisager dans le silence qui suivit cette question poisseuse d'amertume, l'Ordre, c'était la seule solution supportable.

Une solution pour lutter contre un pouvoir rongé par une corruption assumée, pour défendre leur Terre, pour remettre de la raison au sein d'un monde auquel ils avaient cessé de croire. Auquel ils croyaient à nouveau, un peu, grâce au prisme que leur avait offert l'Ordre.

Pour tout ça, Fillip s'était emparé de pouvoir vacillant, d'une main ferme. Depuis, il ne comptait plus le sang que cette main avait fait gicler. Des litres et des litres de vie d'hommes et de femmes pour un seul message. Craignez l'Ordre. Ça n'était que le début, ils le savaient.

« C'était la solution la plus simple pour empêcher toute l'organisation de se dissoudre », articula Adélaïde, le timbre blanc, les jointures blanches d'avoir crispé ses mains fines sur ses bras.

Il lâcha un rire grinçant de cailloux qui s'entrechoquent sur une plaque de tôle.

« Tu ne dis ni "c'était la seule solution" ni "c'était la meilleure solution"...

– Je préfère penser que les bonnes solutions sont celles qui n'impliquent ni violence gratuite, ni torture, ni meurtre, Phillip », répondit-elle avec quelque chose comme de la douceur au creux de la voix, comme si elle le ménageait.

C'était irritant.

Elle s'éloigna, quelques pas à reculons, et s'assit sur le lit. Elle s'était tendue. À son attitude, les bras plus resserrés, le regard qui l'avait quitté une seconde pour glisser vers la sortie, il percevait son appréhension. Avant, jamais elle n'aurait craint de lui faire part tout haut du fond de sa pensée. Mais, avant, il n'avait jamais tenté de la frapper. Avant, il n'avait jamais tenté de la piéger. Pas étonnant qu'elle prenne ses distances. Elle partageait son lit, ce soir, parce qu'il le lui avait demandé. Ordonné, s'il y réfléchissait honnêtement. Elle n'avait plus le choix. Il resta impassible, mais son ventre se retournait à cette pensée. À lui non plus, l'Ordre ne laissait plus le choix.

« Pourtant tu es toujours là, articula-t-il à contrecœur, pour casser le givre du silence.

– Qu'il soit entendu par tous ceux dont la loyauté n'est pas acquise à l'Ordre : ceci est un avertissement. En cas de trahison, votre sort sera pire », répondit-elle.

Mot pour mot ce qu'il avait clamé, des mois plus tôt, lors de l'exécution de Josko.

Merlin qu'elle avait la mémoire fine. Il lui sourit, un peu crâne, fier après coup de la tournure de phrase. Même avec elle, maintenant, il jouait à celui qui se pense infaillible. Pas sûre qu'elle soit dupe, elle le connaissait bien.

« Ça ne t'était pas destiné

– T'as la mémoire courte.

– Je n'ai pas besoin de te menacer, Adé. Pas toi.

– Et le vampire, ça ne m'était pas destiné ?

– À ta famille, pas à toi. »

La femme s'apprêta à répondre, puis se ravisa. Ils avaient eu cette conversation mille fois. Il se rendit compte qu'à ses yeux, monstrueux, il l'était déjà, même si elle le cachait bien. Il était un monstre qu'elle aimait avec plus de sincérité que n'importe quel autre monstre. Bien sûr, ce qu'il pensa fut bien moins précis. Leur relation ne s'embarrassait jamais du mot aimer.

Elle n'ajouta rien et se recoucha. Elle fit mine de se rendormir, lui présentant un dos fermé à toute discussion. Lui resta dans son fauteuil : le sommeil persistait à le fuir. Il passa un moment à l'observer. Il aimait la façon dont le drap laissait visible le haut de ses fesses, comme il ne découvrait de son corps que de petites parcelles très désirables.

Il récupéra le livre et se replongea dans sa lecture... ou dans ses pensées, car les caractères ne défilaient plus sous ses yeux. Il ne tournait plus les pages. Elle cessa de simuler le sommeil au moment où lui envisageait d'y entrer. Il se redressa avec un petit sursaut.

« Pourquoi elle t'a marqué, cette phrase que tu as citée ?

– Les monstres ont des griffes, grogna-t-il d'une voix rauque. Ils te découpent en deux en une seconde et toi tu voudrais les affronter sans les griffer ? C'est un problème insoluble, se battre contre les monstres sans en devenir un.

– Peut-être qu'il y a des armes moins monstrueuses que des griffes, murmura la femme en réponse.

– Moins monstrueux, ça reste monstrueux. »

À ces mots, Phillip se leva, grognant et soufflant de tout son corps engourdi de fatigue. D'un geste, il fit disparaître ce qu'il avait sur le dos. Il la rejoignit, s'allongea auprès d'elle, puis il l'enlaça, tendre comme rarement ils l'étaient. Elle, les yeux fermés :

« Tu regardes l'abysse ?

– Non. Pour l'Ordre, je n'ai pas le droit.

– Et tu regrettes ?

– Je ne tue et ne détruis que dans le but de reconstruire. »

Au ton grave de sa voix qui vibrait contre sa peau, Adélaïde sut qu'il venait de lui dire « oui » et cela lui tordit l'estomac. Un magma informe de tristesse auquel elle ne donna aucune réaction. De longues minutes plus tard, il demanda, le timbre si bas qu'elle aurait pu passer pour le murmure d'une pierre :

« Est-ce que tu crois toujours en moi ?

– En toi oui. En ce que tu deviens... non », souffla-t-elle, à peine plus audible.

Il resserra ses bras autour d'elle, très fort, quelques secondes, le temps d'un court baiser, au creux de son cou, puis s'écarta à l'extrême bord du matelas, sur le dos, les yeux grands ouverts sur le noir de la chambre.

« Alors, pardon », murmura-t-il, plus bas encore, après un long silence.

Elle n'y répondit pas et il fit semblant de croire qu'elle s'était finalement endormie.

*

Naola s'essuya le front, du revers de sa manche. Elle dévissa machinalement le capuchon de sa gourde, les yeux fixés sur la ville en contrebas. L'eau glissa dans sa gorge sèche, sans lui procurer la moindre sensation de fraîcheur.

Deux phrases d'Alix, lâchées au beau milieu d'une agréable partie de cartes dans le parc du manoir, à l'ombre des tilleuls, avaient suffi à transformer ce dimanche détendu en mission de l'Once.

L'Ordre est en pleine rafle de mécamages, à Paris. Nous partons chasser les Vestes Grises, immédiatement.

Depuis Maison Haute, Naola s'était jointe aux garçons et s'entraînait avec eux plusieurs fois par semaine. Mattéo et elle se battaient maintenant de concert et formaient un duo équilibré... Néanmoins, comme la jeune femme n'avait encore jamais participé à une vraie mission de terrain, Alix lui avait confié un rôle support. Idéal pour commencer sans trop se mettre en danger.

La sorcière avala une seconde lampée, puis porta son poignet au niveau de sa bouche. La peau de son avant-bras, très blanche et parsemée de taches de rousseur, lui rappela qu'elle se trouvait toujours sous couverture. Elle empruntait l'apparence d'une autre femme, petite blonde vénitienne aux traits oubliables, qu'elle avait revêtue à de nombreuses reprises à l'entraînement. Elle s'y sentait à l'aise, à présent, mais se mouvoir sans gêne dans un corps qui n'était pas le sien avait été l'une des choses les plus difficiles à assimiler.

Naola souffla doucement, se concentra et, d'une impulsion précise de magie, activa le canal de discussion du bracelet accroché à son poignet.

« Fort, il y a un deux Vestes à trois rues, sur ta gauche. En mouvement et en chasse. »

Fort. Le nom de code désignait Mattéo. Xâvier répondait à celui de *Rapide*, elle-même était *Alerte*. Quant à Alix...

Reçu, annonça Mattéo, au bout de quelques secondes.

La communication déversa sa voix directement au creux de l'oreille de Naola.

Rapide est en train d'attacher notre dernier paquet, poursuivit-il. Il l'expédie. J'avance déjà.

« Reçu. Tu dois pouvoir les empêcher d'atteindre leur cible », précisa la jeune femme.

Elle posa sa gourde au sol, et s'épongea le front. Elle aurait tout donné pour un petit charme de fraîcheur, mais la mission primait sur son confort. Nichée dans les ruines d'un immeuble, adossée contre les décombres d'un mur aux parpaings envahis par la mousse, Naola observait Paris onduler sous la chaleur. La façade effondrée de son refuge offrait une vue imprenable sur les vestiges de l'ancienne capitale.

De la ville gigantesque que décrivaient les livres, il restait un cœur miraculé de vieux immeubles cerclé d'une première zone d'habitations post-cataclysmique au style hétéroclite et d'un pourtour de baraquements brinquebalants et insalubres. Au centre, l'île Notre Dame, du nom de l'édifice millénaire qui s'y dressait encore, et à la périphérie, une forêt parsemée de ruines, sur des centaines de kilomètres.

« Subtil, besoin d'un repérage ? » articula Naola, la main toujours collée à sa bouche.

Alix ne répondit pas immédiatement. Après trois secondes, elle activa le canal entre elles deux : *maintenant, oui. Celui-ci s'est montré plus coriace.*

« Beaucoup de mouvements quartier nord, dans le bidonville. Peut-être une poche de résistance méca qui s'en sortirait mieux avec quelques Vestes en moins en face. Je peux nous rapprocher pour te détailler la situation. »

Parfait. Pas la peine de vous déplacer, trouve une nouvelle cible à Rapide et Fort.

Pour quelqu'un qui s'était auto-attribuée le nom de code *Subtil*, Alix manifestait une forte propension à foncer dans le tas. Naola esquissa un demi-sourire. Le chat avait un certain sens de l'humour.

La jeune femme ferma les yeux, gonfla ses poumons d'une longue inspiration, expira très lentement, puis laissa filer sa pensée jusqu'à celle de Tourab. L'esprit-vent, en vol à plusieurs dizaines de mètres au-dessus des toits, salua son afflux de conscience par une vrille joyeuse. Naola perçut le changement d'altitude, le tourbillon de la ville se superposa à ses propres perceptions. Le djinn était aux anges. Il se jouait de l'air chaud de l'été, se délectait de la morsure du soleil comme d'une douce caresse. La sensation d'intense exaltation fit frissonner le corps de Naola, à des kilomètres de là.

Calme bel oiseau, calme.

Relâcher son attention, même un instant, pour boire de l'eau et elle retrouvait son partenaire de vol éparpillé... *Aux azimuts!* Intenable! La jeune femme manœuvra le djinn jusqu'à regagner le contrôle du corps mécanique qu'ils partageaient. Rapace de métal aux ramures d'iris, la fine machinerie canalisait le chaos sauvage de l'esprit et l'aidait à maintenir une unité tolérable pour la conscience de la sorcière. Ils avaient beaucoup travaillé cette technique. Ils tenaient ensemble plus longtemps, sur de plus longues distances et avec une plus grande maîtrise.

Naola leur fit décrire un large cercle autour de la position de Mattéo et Xâvier, attentive. Les garçons, dissimulés sous des capes sombres et derrière leurs apparences d'emprunt, étaient embusqués au coin d'une ruelle et attendaient une Veste Grise. Leur duo, bien rodé, ne laissait aucune chance à leurs ennemis.

Xâvier s'élança au moment où le sorcier passait devant eux et ils se heurtèrent violemment. Le français lâcha une série de jurons, alors que le fauteur de trouble s'excusait en se relevant péniblement. Toute l'attention de leur cible focalisée sur son ami, Mattéo sortit de l'ombre et visa la nuque du gars. À peine debout, la Veste Grise s'écroula dans ses bras. Il l'attira à couvert et l'attacha. Son borgne le rejoignit et apposa un objet lisse et blanc sur le torse de leur victime. Il l'activa et, trois secondes plus tard, l'homme retrouvait ceux qui avaient déjà croisé la route du trio, directement transféré devant la prison fédérale de Stuttgart.

Mattéo posa la main sur son poignet et s'adressa à Naola :

« Suivant ? »

Juste en dessous de ma position. Sud-Ouest. Deux gars en patrouille.

« À combien en est Subtil ? » demanda-t-il.

Dix-huit. Vous huit.

« Merde... On accélère... »

Pas de précipitation...

D'un coup d'aile, Tourab reprit de l'altitude et glissa sur la crête d'une bourrasque. Naola souffla, un sourire au coin des lèvres. Elle imaginait les fédérés recevant leurs colis directement livrés au pied des cellules.

L'alerte avait été donnée chez les Vestes Grises et la jeune femme ne tarda pas à repérer des mouvements de troupes plus conséquents. L'Ordre chassait les mécanages, l'Once et ses élèves chassaient l'Ordre, et, à présent, l'Ordre tentait sans succès de débusquer l'Once. Un ballet complexe que Naola décrivait avec précision à ses complices au sol. Ils gardaient un coup d'avance.

Le jeu de cache-cache dura encore une quinzaine de minutes quand Tourab, sans raison apparente, s'agita au creux de leur conscience. Loiseau effectua plusieurs cercles désordonnés et émit un sifflement de protestation lorsque la sorcière récupéra la main. Ses incartades les avaient menés à l'aplomb de Notre Dame. Naola saisit instantanément ce qui perturbait son partenaire.

Une impression confuse, pressentiment écrasant, densité soudaine de magie, couleurs éclatantes qui filtraient à travers les sens du djinn, mais échappaient à sa compréhension humaine. *Danger.*

Elle sentit le sorcier bien avant de le voir, debout au centre du parvis, face à l'antique cathédrale, les mains dans les poches de son jean, un sweat par-dessus un simple tee-shirt. L'air décontracté.

Leuthar, pensa-t-elle un instant, avant de se raisonner.

Tourab glissa le long d'un courant plus chaud, tournant autour de l'homme, à bonne distance. Naola, à l'abri dans sa planque, réprima un frisson et porta précipitamment son poignet à sa bouche.

« Phillip, diffusa-t-elle sur leurs trois canaux. Phillip, sur le parvis de Notre Dame, décrivit-elle d'une voix pressante. Il semble attendre quelque... Oh ! Merlin c'est pas vrai ! »

*

Les pavés tremblaient. À trois mètres autour de Phillip, la pierre se déchaussait et le sol s'entrechoquait, percussions minérales dont la rumeur, à peine un murmure stupéfié, enflait à présent en cacophonie lapidaire.

L'homme, stoïque au cœur du séisme dont il était l'épicentre, gardait les mains au fond de ses poches et le regard rivé dans l'œil cyclopéen de Notre Dame. La rosace chatoyait entre deux rayons de lumière, splendide ouvrage aux courbes si fines qu'elle paraissait animée d'une vie propre, détachée des bassesses du monde.

Le sorcier et la façade gothique se toisaient, elle drappée de sa superbe indifférence, lui tendu par l'effort surhumain qu'il s'appliquait à dissimuler sous un masque affable. Il retenait ses sortilèges, barrait sa puissance, pour qu'à l'instant où il la relâcherait, rien ne puisse y résister. L'air vibrait, la magie sifflait, filait, refluit, ondulait autour de lui, sans qu'il ne donne l'impression de s'en soucier.

Il affichait un sourire, un air de rien. *Il fallait que cela n'ait l'air de rien.* Il devait paraître aussi à l'aise à Paris que Leuthar l'avait été à Niémen. Marquer les consciences, marteler son message. La cathédrale devait sa sauvegarde aux humains et aux sorciers qui, par le passé, avaient œuvré ensemble pour préserver et restaurer l'édifice. De cette alliance, l'Ordre ne voulait plus, et sous leur résolution, même la plus solide des constructions allait s'effondrer comme un tas de brindilles balayé du revers de la main.

Phillip perdit son regard vers des deux flèches, dressées à crever le ciel, loin au-dessus de lui. L'alerte devait avoir été donnée. L'armée fédérale arrivait. Les spectateurs prenaient place, la presse se terrait déjà dans les bâtiments aux abords de l'édifice, le spectacle pouvait commencer. Il leva son poing fermé vers la bête millénaire.

La pierraille autour de lui se tut, plongeant le parvis dans son dernier silence. Le vitrail de la rosace explosa ; un bruit de cristal brisé, mélodieux hoquet de surprise. Les vitraux des tours nord et sud suivirent dans un subtil contrepoint. La pluie de verre scintilla sa symphonie de couleur sous le soleil d'été, dernier éclat avant de crépiter mille tintements contre les pavés. Le tonnerre d'une explosion emporta les délicates notes, noyées par le fracas des blocs de calcaire brisés.

Notre Dame tressaillit. La magie du sorcier plongeait dans les entrailles de la ville, détruisait les cavités du sous-sol fragilisé par un millénaire d'asservissement humain. Un roulement grave s'élevait du parvis, de plus en plus fort. Phillip baissa lentement la main. Le plus difficile était passé, ses maléfices lancés, ne lui restait plus que le spectacle à savourer.

Notre Dame gémit. La façade de la cathédrale s'effritait, ses fondations grinçaient, ses murs craquaient. Le grand portail et son cortège de saints aux regards froids se fendit, posant un point final au jugement dernier qu'il n'avait cessé de tenir, siècle après siècle. La lézarde courut sur toute la hauteur du monument. Gargouilles et statues se jetèrent dans le vide sur son passage. Un nouveau coup de semonce, plus sourd, plus grave que les précédents déchira le tumulte. Notre Dame tituba.

Elle s'enfonça de presque un mètre, ses tours tanguèrent, le toit de la nef s'effondra et l'antique façade s'affaissa vers l'avant. L'édifice, l'échine brisée, s'inclina devant son bourreau. Le sorcier sourit, glissa les mains

au fond de ses poches, puis tourna les talons.

*

Entraînée par la cathédrale, toute l'île s'enfonçait dans les flots de la Seine. Alix, juchée sur le bâtiment le plus haut du coin, s'était jetée un sortilège de longue-vision et observait le désastre, les dents serrées. La peau sombre de sa couverture, un quarantenaire aux épaules larges et à la chevelure nattée, avait pâli de rage. Notre-Dame de Paris, le symbole de l'alliance entre les sorciers et les humains, le monument massif survivant des cataclysmes, le chef-d'œuvre d'architecture, allait disparaître sous ses yeux.

Elle sentit la poche intérieure de sa veste s'agiter vivement. Elle en sortit un petit hérisson rouge, le mémorigami d'urgence de Serge. La présence d'Amalia était requise immédiatement. Phillip avait fait sauter Notre Dame de Paris.

« Je suis déjà au courant... » murmura-t-elle amèrement, pour elle-même.

Les affaires humaines et sorcières tombaient sous sa responsabilité. Elle allait devoir calmer les Seinois, pacifier Paris, tenir conférence sur conférence pour justifier l'incapacité du gouvernement à prévoir l'imprévisible. Un mois seulement s'était écoulé depuis le Gala et elle se retrouvait à gérer une nouvelle crise. Phillip préparait quelque chose.

Une explosion résonna dans toute la vallée. L'île de la Cité tout entière se mit à bouger, à baisser. Les Vestes grises avaient disparu les unes après les autres, alors que les P.M.F. se pressaient sur le parvis, tentant d'éviter la chute du symbole.

Alix plissa les yeux, la mâchoire serrée par la colère. Cette catastrophe la dépassait, elle ne voyait pas comment l'endiguer. Faire intervenir la Confrérie lui coûterait trop cher et prendrait trop de temps. Elle ne pouvait empêcher la destruction du bâtiment. Impuissante, à nouveau. Elle souffla doucement, détendit ses épaules et brida son amertume. À défaut de mieux, elle tirerait la situation à l'avantage de l'Once. Notre Dame était perdue, de toute façon.

« Fort et Rapide, rejoignez-moi. J'ai besoin de vous pour m'épauler. Amalia Elfric va être de la partie. Alerte, conserve un œil sur la cathédrale, préviens-nous de toute anomalie. »

L'Once sauta du toit et atterrit en douceur huit étages plus bas. Ses élèves se matérialisèrent près d'elle dans la seconde qui suivit.

« Tu vas attaquer Phillip ? demanda Mattéo.

– Il est parti. Je dois rejoindre l'armée pour gérer la crise, tout l'Ordre sait déjà que l'Once est ici. Je vais profiter de la situation pour perfectionner ma couverture.

– Tu vas te dédoubler... commença Xâvier

– Et provoquer un contact », conclut son ami.

Alix hocha la tête et sortit une demi-douzaine de sérums, des boosters qu'elle comptait ingérer avant cette douloureuse épreuve. Elle les aligna sur le pas d'une porte. D'un geste nerveux, elle ajusta leur position, le temps d'intégrer pleinement sa décision. Elle allait s'épuiser, mais elle en ressortirait plus forte.

« En tout cas, leur diversion avec les mécas aura bien fonctionné, soupira le jeune borgne.

– Un peu trop bien, même », grogna le Maître.

Prise d'un terrible doute, Alix activa à nouveau son canal de discussion et s'adressa à Naola en portant le poignet à sa bouche :

« Alerte. Est-ce qu'il y a du monde dans la cathédrale ? »

Où emmenaient-ils les mécas qu'ils raflaient depuis tout à l'heure ?

Je suis déjà dessus.

Naola sentit son estomac se tordre quand Tourab et elle piquèrent vers le monument. Elle venait de passer l'entière maîtrise de leur corps métallique au djinn, plus vif et plus à l'aise dans les airs. L'oiseau s'engouffra à travers le toit béant, redressa au raz du sol et se faufila entre les travées. Le dallage de la nef s'ouvrait d'un immense trou dans lequel les colonnes menaçaient de tomber ; un chaos de pierres brisées que la Seine infiltrait à gros bouillons.

L'île est en train de couler, réalisa la jeune femme. Pas de trace des mécas. S'ils s'étaient trouvés là, le séisme les avait avalés. Tourab poussa son exploration vers le chœur, évitant de justesse un morceau de charpente suivi d'une cloche dont le gong surplomba un instant vacarme en s'écrasant contre la pierre. Le son se répercuta contre les arcades, sa terrible vibration perturba quelques secondes la liaison entre la sorcière et le djinn. Naola serra les dents, mais tint bon. Elle avait repéré les mécamages.

Les prisonniers rassemblés au niveau de l'autel, au centre du chœur, scrutaient la voûte chancelante. Certains d'entre eux s'affairaient autour de blessés. Une partie du groupe avait été décimé par les premières chutes de pierres et le majestueux transept de Notre Dame offrait un spectacle sanglant.

« Subtil. Mécas repérés, articula la jeune femme d'une voix blanche contre son poignet. Une trentaine de survivants, en plein milieu du bordel. Presque sous la flèche. Merlin ça s'effondre de partout ! »

La sorcière ferma les yeux, brutalement attirée vers la conscience du djinn. Tourab, d'une incartade, venait de leur éviter de finir écrasés par fronton d'une colonne en perdition. L'esprit vent, de rage, se fit rafale et envoya l'impertinent minéral s'abîmer dans les remous du fleuve. Naola, à des kilomètres de là, tomba à genoux

et faillit vomir. Son partenaire de vol, lorsqu'il manquait de puissance, puisait allègrement dans la magie de la sorcière pour alimenter la sienne.

Alerte! Réponds!

La voix d'Alix lui parvint comme dans un coton lointain. La jeune femme grogna. Notre Dame naufragée se superposait à ses sens et lui donnait le tournis.

« Je te reçois. »

Un problème de ton côté?

« Tourab est un peu trop gourmand, rien de grave, répondit Naola, les yeux fermés. L'eau monte et la flèche risque de tomber sur les mécas d'un instant à l'autre. »

Je t'envoie Fort. Il te fournira ce que l'autre te prend et plus si nécessaire.

Mattéo apparut aussitôt côté d'elle, soucieux. Il s'agenouilla à son niveau, attrapa ses mains et lui demanda d'un regard la permission de toucher ses concentrateurs pour accélérer le transfert de magie. Naola hocha la tête en refermant ses doigts sur sa paume.

Est-ce que tu peux protéger les mécas? poursuivit Alix par le canal de diffusion.

« On va faire notre possible, mais vaut mieux pas que les secours traînent. »

Je fais au plus vite.

Naola cala son épaule contre Mattéo et laissa de nouveau sa conscience filer jusqu'à la cathédrale. Le djinn l'inonda de soulagement, elle lui insuffla la nécessité de préserver les êtres encore en vie dans l'édifice. L'oiseau de métal vibra d'assentiment et la suite ne fut qu'un enchaînement de rafales, bourrasques et tourbillons. Un déferlement d'air en cyclone dont l'œil paisible encadrait les mécamages qui se serraient les uns contre les autres, terrifiés. Lorsqu'un gros projectile parvenait à passer, Tourab consommait une quantité terrible d'énergie pour le dévier. Ils devaient tenir, le temps qu'il faudrait.

*

« Maintenez l'ogive! Régis, toi et tes gars, vous vous occupez des berges du sud! Et trouvez-moi ce putain de bâtisseur! » hurlait Serge, en sueur, concentrateur actif pointé sur les pierres branlantes de la tour nord.

Il repéra d'un coup d'œil Amalia Elfric, tout juste débarquée, blanche. Un flash les aveugla. Les journalistes s'étaient montrés aussi prompts à accourir que l'armée et Serge n'avait pas pris le temps de leur interdire la zone.

« Amalia! Prends le relais pour la tour sud! Kalin va s'effondrer avant le bâtiment, il a besoin d'aide!

– On n'a pas assez de monde pour les berges! cria quelqu'un derrière eux.

– Attention! »

La tour sud s'écroula. Amalia leva le bras. La chaînette qui reliait ses bagues à son bracelet s'illumina d'un sortilège puissant, une vague qui écarta in extremis les sorciers condamnés. Au fil des siècles, les vieilles pierres du bâtiment avaient été ensorcelées pour résister à la magie. Cela rendait la démonstration de l'Ordre plus terrible encore et leur compliquait la tâche.

La tour sud au sol, l'ordre de Serge n'avait plus d'importance et Amalia se dirigea vers les berges. L'eau inondait déjà toute cette partie de l'île, elle en avait jusqu'à mi-mollet.

Elle s'arrêta net, figée par le spectacle de l'Once courant vers eux avec toute la puissance de ses longues foulées. Nouveaux éclats de lumières, nouvelles photos. Serge, derrière elle, grogna un «comme si c'était le moment». L'animal reprit forme humaine à quelques mètres du Commandant des Armées.

« Il y a du monde à l'intérieur! Faites-leur un passage! ordonna le sorcier dont l'Once avait pris l'apparence.

– Il y... quoi? s'affola Serge.

– Les mécas qu'ils raflaient, c'est là qu'ils les emmenaient! Par Merlin, plus vite! »

L'Once avait déjà braqué son concentrateur ganté sur la façade et usait de toute sa puissance pour retarder l'affaissement du portail. Son sortilège scintilla et se mêla à ceux de la quinzaine de sorciers en train de se démener sur le parvis.

Amalia réagit en première. Elle fit sortir deux colonnes de pierre des restes de la tour sud. L'armature grinça, trembla, puis trouva un point d'équilibre incertain, mais salvateur.

« Serge! Laisse la tour! À trois on peut ménager un passage! »

Elle se retourna et héla la petite trentaine de P.M.F. qui les entouraient.

« J'en veux la moitié pour consolider, assurer nos arrières, l'autre moitié sur les berges. Sortez-moi cette île de l'eau! Serge, l'Once, avec moi! »

Amalia s'engagea vers l'entrée de l'édifice et posa un instant la main sur l'épaule de l'Once. Le criminel qu'elle cherchait depuis si longtemps lui adressa un regard équivoque et, sous les flashes des photos, avec l'aide de Serge, ils firent exploser ce qu'il restait de la porte pour entrer dans l'édifice en démolition.

Chapitre 12

Le prix du sacrifice

Notre Dame disparue dans les flots, les Vestes Grises célébraient leur nouvelle victoire.

Les échos de la fête parvenaient en sourdine aux oreilles de Phillip. Il tituba quelques mètres dans la pénombre de la salle d'eau où il s'était réfugié. Il tâtonna devant lui, tomba contre l'évier, s'y agrippa et se plia en deux pour vomir un mélange de bile et de sang qui éclaboussa la faïence du lavabo. L'odeur ferreuse lui tira un nouveau haut-le-cœur et il poussa un râle de douleur et de colère. Son corps ne pouvait-il pas attendre quelques heures de plus pour faire entendre ses protestations ?

Haletant, il patienta plusieurs minutes avant de parvenir à se redresser. Il ne pensait pas payer si vite la débauche de puissance auquel il avait soumis son organisme. Il serra les dents et le poing gauche. Le droit ne répondait plus. Son bras tout entier lui faisait terriblement mal, comme si ses muscles, tétanisés, avaient été mis à vifs.

« Phillip ? appela une voix à travers la porte. Phillip, tout va bien ?

– Oui, j'arrive. »

Quelques minutes plus tard, le meneur de l'Ordre regagnait à grandes enjambées l'estrade dressée en son honneur dans la grande salle où la cellule seinoise célébrait sa victoire. Diadrail, le chef de la région et instigateur principal de l'offensive, avait réuni là ceux qui avaient pris part à l'attentat, soit dans sa préparation, soit sur le terrain pendant la rafle.

Tous avaient assisté à la démonstration de puissance du nouveau Leader de L'Ordre. Les regards glissaient vers lui, admiratifs, enthousiastes et déferents, mais Phillip n'était pas en état de s'en rendre compte. Il luttait pour conserver un air avenant et un sourire triomphant.

Dans la liesse générale, la foule se montra peu exigeante sur le discours qu'il s'efforça de lui servir. Il donna le change. La cellule seinoise l'ovationna, applaudit à ses harangues, vibra à ses félicitations, trinqua au succès de l'opération.

Même les escarmouches de l'Once ne parvenaient pas à entacher leur réussite. Une trentaine de Vestes passaient certes la nuit derrière les barreaux, mais à peine un quart serait réellement inquiété par l'interpellation. Atterrir pied et poings liés devant une prison fédérale ne constituait pas un chef d'accusation valable pour y être arrêté durablement.

Les discussions allèrent bon train, mais Phillip n'y prêta aucune attention. Le repas dura une éternité et fut une torture, la douleur de son bras remontait lentement jusqu'à son épaule, en dépit des sérums qu'il s'était arrangé pour avaler discrètement. Il écourta la soirée, prétextant devoir se rendre à Stuttgart rapidement pour observer les réactions du pouvoir central et préparer l'étape suivante. Diadrail, assis à sa gauche pendant toute la fête, se leva en même temps que lui.

« Je te raccompagne. »

Pour des raisons de sécurité, il était impossible d'user de transfert, même autonome, dans un rayon de plusieurs centaines de mètres autour de leur base. Les deux hommes marchèrent en silence quelques minutes. Phillip apprécia la fraîcheur de la nuit, le calme des friches qu'ils traversèrent.

« Pourquoi t'as refusé qu'on exécute les mécas avant de faire péter la cathédrale ? » demanda Diadrail d'une voix neutre.

Le leader de l'Ordre lui jeta un regard surpris. Son visage n'était qu'ombres et nuances d'obscurité. Il n'avait pas à se justifier, ni à rendre des comptes, mais Diadrail était l'un de ses lieutenants, aussi prit-il sur lui de répondre :

« Leur sauvetage a occupé les P.M.F. assez de temps pour qu'ils ne puissent plus rien faire pour préserver le bâtiment. »

L'autre garda le silence pendant une bonne centaine de mètres avant de rétorquer :

« En somme, t'étais pas certain d'y arriver.

– J'y suis arrivé, c'est tout ce qui compte, trancha sèchement Phillip.

– Un peu trop bien, même. Je ne me souviens pas qu'on ait prévu de couler toute l'île. Les fédés doivent encore être en train d'en sauver ce qu'ils peuvent à l'heure qu'il est. »

Le sorcier chassa la remarque du revers de la main.

« Ça ne fait que renforcer la démonstration de force.

– Ouais... ouais. »

Fillip s'arrêta brusquement et se retourna vers son subalterne.

« Si tu as quelque chose à dire, exprime-toi. »

La silhouette de Diadrail haussa les épaules. Il se rapprocha assez près pour que le sorcier parvienne à distinguer les détails de son visage et son sourire sans chaleur. D'un geste vif il saisit le bras droit de Phillip et le serra. L'homme grogna de douleur et manqua de perdre l'équilibre.

« Ce que j'en dis, c'est que tout ça t'a coûté plus cher que ce que tu veux bien laisser croire, Phillip, souffla-t-il, au creu de son oreille. Que ton sort t'a échappé et que tu te prends pour plus fort que tu ne l'es. Tu n'égaleras jamais Leuthar.

– Je n'ai pas besoin de l'égaliser, articula Phillip avec un effort pour ne pas laisser transparaître de douleur dans sa voix.

– Non. Il te suffit qu'on croie que tu l'égalises. »

Diadrail le lâcha et le toisa. Ils se défièrent du regard plusieurs secondes avant que le Seinois ne se détourne.

« Souviens-toi que je ne suis pas si crédule, la prochaine fois que tu décideras d'épargner des humains.

– S'il ne faut que ça pour te satisfaire, Diadrail, notre prochain mouvement devrait te porter aux anges, répondit Phillip, glacial.

– Je sais, Luzern m'en a parlé. Je t'ai à l'œil, c'est tout.

– J'ai bien compris le message. »

*

Naola bailla à s'en décrocher la mâchoire et traîna les pieds jusqu'au comptoir du Mordret's Pub. Les événements de la veille avaient mis tout le réseau du vieux vampire en ébullition et il avait sommé son ancienne serveuse et informatrice associée de se présenter au pub pour faire un point et prioriser les renseignements à divulguer ou à retenir.

À peine rentrée au manoir, la sorcière, épuisée par la mission sur le terrain, avait avalé un sérum énergisant pour repartir aussi sec et répondre à la convocation de son antique patron. Elle n'était pas franchement fraîche lorsqu'elle passa derrière le zinc. Elle entreprit de se préparer un café, avec les gestes empreints d'une habitude mécanique, dénuée de toute réflexion.

« Vous dormez encore, commenta Mordret, assis en face d'elle.

– Non, regardez, j'ai les yeux ouverts, souffla-t-elle, sans même lui adresser un regard.

– Où étiez-vous, hier soir ?

– Mattéo m'a invitée au restaurant dans un coin sympa...

– Une visite romantique près d'une cathédrale ancestrale ?

– Un repas aux chandelles et une veillée amoureuse, Monsieur.

– Pourtant, vous avez l'air épuisée, grogna le vampire, mécontent. Vous me mentez. »

Naola fronça le nez et, pour la première fois, lui jeta un bref coup d'œil.

« J'ai passé la nuit avec mon copain. On a couché ensemble hier soir, on a remis ça ce matin. Vous voulez plus de détails ou vous me foutez la paix ? »

Elle s'appuya contre le zinc, penchée vers l'avant, en appui sur ses coudes, les mains jointes autour de sa tasse fumante. L'alibi, délicatement suggéré par Xâvier, eut l'effet escompté : Mordret resta interloqué et ne sut quoi répondre. Naola but une gorgée de café et poussa un long soupir.

« Vous êtes grognon. Plus que d'habitude. Qu'est-ce qui vous tracasse, Monsieur ?

– Avez-vous lu la une ? demanda la créature avec sécheresse.

– Je suis levée depuis vingt minutes... Non.

– Bien sûr. Inutile. Vous y étiez.

– Où ?

– Paris, Notre Dame, l'attentat. Arrêtez de faire comme si vous ne compreniez pas.

– Il y a eu un attentat ? » s'alarma la jeune femme, sans grande conviction.

Mordret gronda, menaçant, et sortit un journal qu'il lâcha vivement devant elle. Elle déplia le papier et observa la première de couverture qui, avec son impartialité relative, titrait *La Fédération et l'Once unis pour déjouer l'attentat de Notre Dame*. On y voyait Amalia Elfric, la main sur l'épaule de l'Once sous sa forme humaine et masculine, ordonner le sauvetage des mécas.

« Déjouer l'attentat de Notre Dame... lut Naola, songeuse.

– Vous auriez à redire sur cette interprétation de faits ?

– Non, il faudra juste que je me renseigne sur ce qui s'est passé, Monsieur. Paris, c'est loin.

– Amalia Elfric qui touche l'Once...

– Eh bien ?

– Cela ruine de mes plus séduisantes suppositions. Deux projections d'un sorcier ne peuvent être proches. Encore moins entrer en contact.

- Amalia Elfric, l'Once? reformula Naola avec un grand rire. Merlin, non! Quelle idée! Cette femme est horrible! Enfin, Monsieur, vous avez vu le mnémotique du procès de Mattéo!
- Précisément...
- C'est la première fois où je l'ai rencontrée, Monsieur, et je n'ai pas franchement envie de la recroiser. À Maison Haute, elle m'a prise pour une bête de foire, juste bonne à étudier.
- Vous vous trompez... commenta le vampire.
- Sauf votre respect, Monsieur, c'est vous qui vous trompez... Amalia Elfric n'est pas l'Once, j'aurais pu vous le dire même sans cette photo.
- L'hypothèse était séduisante, mais admettons. Ça n'est pas sur cela que vous vous trompez. Vous aviez déjà croisé Amalia Elfric, auparavant.
- Je vous demande pardon? »

*

Alix s'était installée en face de la cheminée pour la première fois depuis plusieurs mois. Elle s'était assurée que Pierre ne la dérangerait pas en dressant un sortilège autour du salon du manoir. Thé, petits gâteaux, livre au sujet léger... elle estimait avoir hier gagné le droit à un peu de repos.

Le livre lui avait glissé des mains, le thé était froid et les biscuits intacts. Elle dormait.

Naola apparut dans la pièce et s'arrêta, interdite devant ce spectacle tout à fait inédit. *Alix qui dort innocemment dans une salle commune...* Sans un bruit, la jeune femme s'installa dans le fauteuil en face. Elle avait passé une partie de la journée avec Mordret et l'autre au travail.

Le Maître ouvrit brutalement les yeux en brandissant son arme, chargée, en direction de l'intruse. En se rendant compte qu'il s'agissait de Naola, elle baissa sa main et laissa sa tête basculer en arrière.

« J'ai dormi, souffla-t-elle, étonnée. Désolée pour ça... Tu m'as surprise. »

La jeune sorcière rit, nerveusement, et poussa un long soupir.

« C'est bon de savoir qu'il y a encore des endroits sur terre où tu peux t'endormir sans y faire attention, commenta-t-elle. Y'a encore un peu de travail à faire au niveau du réveil, par contre.

– Il y a déjà du mieux... Le sort n'est pas parti...

– Et je t'en remercie sincèrement. »

Naola se pencha et attira à elle la tasse de thé chaud et bien infusé que venait de lui servir Honkey.

« Je suis passée chez Mordret.

– Ho! Ça a marché? »

Le regain d'intérêt d'Amalia se traduisit par une énergie soudaine qui lui donne la force de relever la tête.

« Il était assez... agacé. De toute évidence, il aurait bien misé son poids en écailles de dragon sur l'idée qu'Amalia Elfric aurait fait un Once tout à fait crédible. »

L'Once en question rit doucement et se détendit de nouveau au fond de son fauteuil. Elle ferma les yeux, persuadée que la discussion ne durerait pas. Son corps s'indignait toujours de la preuve qu'elle venait d'offrir au vampire de Stuttgart. Repenser à la sensation de toucher sa propre peau, à travers son double, lui donnait la nausée. La quantité de magie qu'elle avait dû brûler pour y arrivait dépassait l'entendement. Personne, pas même Mordret Boirbe, ne mettrait en doute la superbe photo du journaliste.

« Il était temps que je fasse taire ses trop justes suppositions... »

Naola perdit ses yeux sur le fond de sa tasse, laissant planer un long silence entre elles.

– Il m'a fait remarquer... reprit-elle finalement. Avant le procès de Mattéo... Avant la mort de Leuthar... On s'était déjà rencontrées. »

Alix poussa un soupir ennuyé. Fallait-il qu'elle décide d'en parler maintenant? Naola, douze ans plus tôt, avait été arrêtée par la Police fédérale dans le cadre d'une enquête. Alors mineure, la jeune fille avait été traitée comme n'importe quel suspect et avait été soumise à un interrogatoire qu'Amalia avait conclu par une intrusion mentaliste non réglementée. Le vampire avait fini par sortir sa protégée des griffes fédérales.

L'Once fournit un effort visible pour se redresser et rouvrit les yeux.

« En effet. Même si je n'appellerais pas cela une rencontre, étant donné que tu ne t'en souvenais pas.

– Je revois très bien la scène. Je ne t'avais pas remise, c'est tout, répondit sèchement la jeune femme. Tu m'avais ratissé la tête! Et j'étais mineur!

– Tu étais mineur? Pourtant, un mineur n'a pas le droit de travailler dans un bar...

– Amalia Elfric ignorait qu'elle forçait l'esprit d'un mineur? À d'autres! » grogna la Naola.

Alix haussa les épaules et justifia simplement :

« Eleeremoy Daneasref, un des lieutenants d'Athéa De Salla Longuesses, organisait un trafic de mécamage entre Niémen et la capitale. Tu étais bien placée pour l'avoir croisé.

– Tu veux que je te dénombre le nombre d'articles du code sorcier que cela enfreint?!

– Cinq. Si j'avais trouvé l'information dont j'avais besoin, vingt mécas auraient eu la vie sauve. »

Son ton vira sec, agressif. Elle posa enfin ses yeux dans ceux de Naola.

« Hier, nous avons, tous les quatre, enfreint trois articles du code sorcier, huit lois et trois arrêtés. Je n'ai aucun scrupule à enfreindre la loi si cela fait avancer les choses. Je n'ai que faire des bonnes mœurs des sorciers

quand il y va de la vie d'êtres humains. Tu veux que je te dise que je suis désolée d'avoir forcé ton esprit ? Non. Je ne le suis pas. Je suis désolée que tu n'aies pas eu cette information. Je suis désolée de ne pas avoir pu empêcher la corruption de l'armée quand Mordret t'a récupérée. Et, enfin, je suis désolée de ne pas avoir pu à cette époque te rendre à tes parents. Même si je dois avouer que tes liens hors norme avec le vampire sont un atout de choix dans notre lutte contre l'Ordre. »

Naola garda le silence et se contenta de fixer son interlocutrice, l'air sombre, les lèvres pincées. Elle se redressa et posa un peu vivement sa tasse sur la table basse.

« Je te laisse te reposer, articula-t-elle d'une voix blanche.

– Merci. »

Amalia aurait aimé abandonner là la conversation, être seule, au calme, mais l'image de la jeune sorcière se démenant à leurs côtés la veille lui revint en tête. Elle entendait déjà Mattéo réclamer réparation pour l'état d'énerverment avancé de sa copine. Les réveils n'avaient jamais été son fort. D'un léger soupire, elle temporisa, à contrecœur :

« Excuse-moi, je suis fatiguée... Si tu veux bien rester ici le temps que l'on en parle, je peux te promettre d'essayer de ne pas m'emporter...

– C'est vraiment très aimable de ta part d'avoir l'obligeance de faire cet effort pour moi, mais si c'est pour me prendre ce genre de réflexions dans la gueule, non merci.

– J'aurais pu, en effet, me contenter de mes premières remarques... »

Naola s'arrêta sur le pas de la porte. La pièce, plongée dans la pénombre, n'était éclairée que par le foyer dans lequel le feu purement décoratif en ce milieu d'été crépitait. Elle ne voyait plus d'Alix que les contours de son visage, baignés d'une lumière chaleureuse qui adoucissait ses traits tendus.

« T'es l'Once. Tu es magistre. T'es l'une des plus puissantes personnes de la Fédération. T'entendre dire que tu t'assoies sur la loi si elle te fait chier, c'est effrayant, Alix.

– Je ne voulais pas te faire peur. »

Honkey, qui jusque là restait dans un coin sombre de la pièce, s'approcha et lui proposa une fiole de sérum. Un shot d'énergie dont Amalia aurait besoin pour tenir une conversation normale. Elle l'avalait d'un coup et le remercia. Alors, seulement, elle se leva pour faire face à Naola, une main sur le fauteuil.

« Si cela fait avancer les choses... c'est très différent de si ça me fait chier. Ce n'est pas pour mon bénéfice personnel. Je le fais pour rétablir la Fédération.

– Ouais, pour la Fédération, souffla Naola, en écho. La même Fédération qui m'a fait subir un interrogatoire alors que j'étais mineur, la même Fédération qui m'a toujours laissé dans la merde, même quand je suppliais pour avoir de l'aide, la même Fédération qui a laissé Pierre se faire violer. Je crois pas avoir ta foi.

– C'est parce que tu m'as mal comprise. »

La Magistre passa la main dans ses cheveux et proposa à Naola de se rassoier. Ce n'était pas une discussion à remettre à plus tard. La jeune femme hésita et revint sur ses pas. Elle s'affala dans son fauteuil et se prit la tête entre ses paumes. Elle était, elle aussi, fatiguée et la pente sur laquelle elles s'étaient engagées la rendait lasse.

« Je n'ai pas prévu de permettre à la Fédération de continuer sur sa lancée, commença Alix. L'Ordre m'empêche de mettre en place les lois et purges que je voudrais imposer aux magistrètes, aux ministères et aux prisons. C'est pour cela que je me concentre sur l'Ordre. Une fois ce problème réglé, alors on pourra considérer avoir le champ libre pour créer une vraie Fédération. Une Fédération moins corrompible, capable de communiquer avec les humains et les Yasards, capable de servir d'exemple. Si j'ai la foi, c'est parce que je sais que je peux le faire. »

Naola s'était redressée à mesure du discours. Elle avait posé le menton sur son poing, le coude contre son genou, et fronçait les sourcils.

« Tu parles comme si tu allais être la seule à décider, pour l'ensemble de la Fédération, quand on aura fait tomber l'Ordre.

– Je serai, assurément, l'une des personnes les plus influentes de la Fédération.

– Et je ne suis pas certaine que cela me rassure.

– Alors je ne peux que te conseiller de lâcher ton poste à l'école pour en prendre un dans un ministère. »

*

« Yasard Jestak Kahina ? »

La question tomba au travers de la grille d'un antique bâtiment, après plusieurs minutes d'attente sous une pluie diluvienne. Jestak ne distinguait pas son interlocuteur, noyé dans les ombres du soir naissant, mais, à son ton pressé et sec, elle devina sa suspicion.

Prudence est mère de sûreté, songea-t-elle en attrapant son téléphone dans la poche intérieure de sa veste. La réunion à laquelle elle allait assister ce soir – qu'elle avait elle-même suscitée – devait rester secrète. Elle présenta l'écran à la porte entrebâillée en certifiant :

« Je suis la Yasard Jestak Kahina. »

L'entrée s'ouvrit, laissant apparaître un homme d'une cinquantaine d'années, au front aussi dégarni que sa moustache grisonnante était fournie. Il s'écarta et incita la nouvelle venue à venir se mettre à l'abri du portique,

puis lui adressa un franc sourire.

« Je suis le Yasard Pavel Chokrii, je ne crois pas que nous nous soyons déjà rencontrés en personne, salua-t-il en lui serrant vigoureusement la main.

– C'est la première fois, oui. Enchantée. Merci d'héberger cette rencontre, répondit Jestak.

– C'est bien normal. »

Pavel et elle avaient, à maintes reprises, échangé via leurs téléphones Yasards. L'homme avait été tiré au sort moins d'un an plus tôt et n'assurait ses fonctions citoyennes que depuis quelques mois. La séance de ce soir devait être son premier synode discret.

Les occasions de se croiser physiquement s'avéraient peu nombreuses, du fait des longues distances à parcourir et des embuches sur les routes de la Congrégation d'Égée. Réunir, dans un secret relatif, une dizaine de représentants en un seul lieu était une mesure d'exception. Jestak tressaillit à cette pensée et repoussa une énième fois les doutes qui lui tiraillaient le ventre lorsqu'elle songeait à la situation qu'elle venait exposer.

Pavel, insouciant des états d'âme de son homologue, s'engagea vers la large porte d'entrée du complexe.

« Tous les autres sont là, expliqua-t-il. Nous avons peur que vous ayez rencontré des difficultés en chemin. La route depuis l'Aksiou n'est pas aisée, surtout par ce temps !

– Je suis bonne marcheuse, ce n'est pas un peu de pluie qui pourrait me ralentir. »

La femme avait voyagé la journée durant pour atteindre Sochos, l'une des plus grandes concentrations humaines du nord de la Congrégation d'Égée. Parcourir de telles distances à pied était usuel, mais il était plus rare d'entreprendre ce genre de déplacement en pleine tempête estivale.

Jestak suivit son hôte sous le porche principal de l'édifice.

« Avez-vous reçu un appel, à propos de Notre Dame ? » demanda-t-elle.

Un correspondant de la Congrégation Atlantique l'avait jointe, plus tôt dans l'après-midi, pour lui faire part des événements de la veille. Les Yasards n'étaient pas directement concernés par ce qui arrivait au sein de la Fédération, mais Notre Dame de Paris constituait avant tout un symbole : humains et sorcière pouvaient s'unir pour sauvegarder leur passé commun. Le message de l'Ordre était limpide.

« Oui, ce matin. Nous en avons discuté en séance publique.

– Qu'est-ce qui en est ressorti ? »

Pavel haussa les épaules, l'air las.

« Paris est à des mois de voyage, les gens d'ici ont autre chose en tête que la préservation d'un monument que les sorciers ont autoproclamés *trésors de coopération*. Ça nous confirme juste ce qu'on savait déjà avec les phytos : l'Ordre est plus actif et plus vindicatif aujourd'hui qu'il ne l'était du temps de Leuthar.

– Des derniers temps de Leuthar..

– Ouais. Bref, les sorciers ont mis de l'huile sur le feu en le tuant et on paie leurs dommages collatéraux, comme d'habitude. »

Jestak hocha gravement la tête, lèvres pincées. La raison de sa présence n'allait pas améliorer ce sentiment. Les deux Yasards resserrèrent le col de leurs vestes pour affronter le déluge furieux qui mitraillait les pavés de la commanderie. Des trombes d'eau ruisselaient des multiples toits en une symphonie assourdissante. L'homme pressa le pas, devançant la visiteuse qui, en dépit du grain, prit quelques instants pour détailler l'endroit.

Le parvis, battu par la pluie torrentielle, offrait d'habitude un spectacle plus réjouissant : la ville de Sochos était bâtie autour et dans les ruines d'un très vieux cloître à l'architecture flamboyante. Tourelles, coupoles et enfilades d'arches, autrefois colorées de rouge et jaune vif, aujourd'hui décrépies, se dressaient encore miraculeusement au cœur de l'écrin rocheux. Perdu sur le flanc d'une petite montagne, le complexe datait de plusieurs âges avant les cataclysmes et devait son exceptionnelle préservation à son isolement.

Il était tombé dans l'oubli des siècles durant avant que des explorateurs, dépêchés par la congrégation, ne le redécouvrent, à peine une soixantaine d'années plus tôt. Plusieurs communautés humaines avaient alors profité de son excellent état de conservation pour investir les lieux. Les crêtes acérées du versant proche offraient une prise au vent remarquable et, en dépit du rideau d'eau brouillant le paysage, Jestak distinguait, en contreplongée, les silhouettes longues et mouvantes des *eolis*. Les machines captaient et transformaient le frais en énergie dont une bonne partie servait à alimenter des réservoirs, en amont. Lorsque le Meltem s'essouffait, de petites turbines hydrauliques le relayaient pour fournir le minimum d'électricité nécessaire à la survie de la communauté.

« Que faites-vous ? cria Pavel à une dizaine de mètres de là, abrité sur le perron d'une belle porte blanche.

– J'arrive ! »

Jestak pressa le pas et s'engouffra dans l'édifice. Elle découvrit un vaste hall, composé de multiples arcades en pierre, chichement éclairé par des lampes stratégiquement réparties dans l'espace. L'endroit était vide, mais la femme devinait que, en plein jour, il devait grouiller de vie et du passage des presque deux mille habitants de Sochos.

« Quel grain ! grogna son hôte. Vous êtes détrempée. On vous a attribué une chambre, aux Communs, pour les deux nuits à venir. J'irai prévenir les autres de votre arrivée pendant que vous posez vos affaires.

– Merci. »

Une demi-heure plus tard, Jestak avait troqué ses habits de voyage humide pour l'ample vêtement de lin gris qui constituait sa tenue officielle de Yasarde. Pavel la guida jusqu'à une salle, à l'écart des lieux de vie principaux. La femme s'arrêta sur le pas de la porte, scrutant la pénombre chaleureuse du boudoir. Elle pouvait toujours faire demi-tour. Elle entra.

« Jestak! »

La femme reconnut immédiatement la voix d'Aléor, une Yasarde, de huit ans sa cadette, mais qui entamait pourtant sa dixième et dernière année d'engagement. Les deux représentantes avaient tissé une solide amitié durant leurs années d'exercices. Elles se donnèrent l'accolade et la plus jeune attira son aînée jusqu'au coin de la pièce où elle s'était installée. Plusieurs convives adressèrent un signe chaleureux à la nouvelle venue.

L'ambiance feutrée, la lumière tamisée, le moelleux des tapis et la douceur du parfum qui embaumait l'endroit aidèrent Jestak à calmer son angoisse. Les sept autres Yasards présents discutaient par groupe de deux ou trois, des sourires étiraient leurs visages. Synodes, conciles et comité *de visu* s'ouvraient toujours sur un temps d'échanges informels qui se prolongeait souvent sur plusieurs heures, jusqu'à ce que chacun ait épuisé le flot de ses actualités.

Les sept Yasards se trouvaient là depuis des heures, mais les conversations restaient intarissables : géographiquement éloignés, les dirigeants de la Congrégation d'Égée profitaient de la moindre occasion pour bavarder, s'informer et prendre des nouvelles des communautés administrées par les uns et les autres.

« Comment vas-tu mon amie ? demanda Aléor, servant à Jestak une tasse de tisane à l'odeur fleurie.

– Mal en vérité, Aléor, et c'est la raison pour laquelle j'ai provoqué ce synode. »

L'expression de la jeune femme se figea, creusant des plis soucieux entre ses sourcils froncés. Jestak détourna le regard et ajouta, dans un murmure :

« Je m'excuse de brusquer nos retrouvailles et les palabres de tout le monde, mais le silence m'est presque aussi difficile à tenir qu'il m'en coûtera d'en sortir.

– Mettons-nous au travail, alors », conclut gravement Aléor.

Elle se leva et gagna le mur proche. Doyenne de l'assemblée dans la fonction de Yasard, c'était à elle de présider et modérer la séance. Elle actionna un variateur qui augmenta lentement la lumière de la pièce, faisant progressivement taire les conversations.

Aléor entama le concile en présentant chaque participant. La majorité était issue des territoires avoisinant les trois jours de marche de Sochos ; deux s'avérèrent être des représentants insulaires de passage dans la cité et une dernière femme venait de part delà l'Ossa Oros, à la limite des Terres Encore Vivables. La parole échut à Jestak à la fin du tour de table.

« Jestak Kahina, membre de la corporation d'exploration Thessalonique, Yasarde basée à Aksiou pour superviser les phytoligocomplexes de l'ouest, puisque tu as fait demande d'un synode, tu t'exprimeras la première. »

Jestak se redressa, les poings crispés sur ses genoux joints. Elle prit une courte inspiration, légèrement tremblante, ferma une seconde les yeux. Elle s'autorisa une unique pensée pour Faï, silencieuse prière d'excuse.

« L'Ordre, au début de l'été, a enlevé ma fille. Depuis, les sorciers se servent d'elle pour me faire chanter. »

Chapitre 13

Réunions au sommet

Ce soir-là, Zerflighen prévoyait de passer une nouvelle nuit à travailler. L'attentat de Notre-Dame avait démultiplié ses interventions publiques et il peinait à terminer les tâches annexes sur lesquelles il s'était engagé. Seul dans son grand bureau, il commentait avec application le mnémotique que sa Régente lui avait laissé. Un énième rapport des agissements de l'Ordre sur la côte ouest de la Fédération. Elle exigeait de lui une réactivité exemplaire afin de présenter, dès le lendemain, des solutions aux troupes P.M.F. seinoises. Depuis sa prise de poste à ses côtés, elle ne lui cédaient aucun répit.

L'équilibre entre un Magistre régent et son Président tenait à peu de choses, mais Karles aimait l'accord tacite qu'il avait avec Amalia Elfric. Leur duo fonctionnait bien et leur permettait d'engranger, peu à peu, plus d'influence. Assez, espéraient-ils, pour enrailer l'Ordre au sein du gouvernement. Mais, à cause de la nature même de l'organisation politique fédérale du pays, leurs avancées s'avéraient fastidieuses.

Dès l'origine de la Fédération, les clans avaient refusé de bâtir un système basé sur un représentant unique. À l'époque, trois Grandes Familles se disputaient la présidence et, afin d'éviter une scission dans l'unité naissante, ils avaient décidé de ne pas trancher et de laisser Mycroft, Müller et Moreau diriger ensemble. Le choix s'était avéré judicieux. La présence de trois personnalités permettait une balance juste et efficace entre différentes politiques. Chaque représentant, élu par les citoyens, nommait un Magistre Régent avec qui il organisait son magistère et ses ministères comme ils le souhaitaient. Dans l'idéal, les forces s'équilibraient et offraient de nombreuses possibilités de négociations.

L'ère actuelle n'était pas idéale.

Depuis la naissance de l'Ordre, deux des têtes fédérales s'affrontaient en permanence et Zerflighen avait le devoir de ne pas se contenter de rond de jambe. Il s'impliquait dans des décisions qui n'auraient pas dû lui revenir. Pour cette raison, après le départ à la retraite de son Magistre régent, il avait promu Amalia Elfric à ce poste. À l'époque, la menace de Leuthar aurait pu la dissuader d'accepter, mais il savait qu'elle brûlait de la même envie que lui de faire avancer leur société vers un monde plus sain.

Il ne s'étonna donc pas de voir un petit mémorigami en forme de chouette s'agiter aux couleurs de sa plus proche collaboratrice. Le petit animal de papier prenait une teinte rouge étoilée de bleu quand il était question d'information. Elfric, non contente de gérer d'une main de fer son nouveau territoire, dirigeait les Renseignements Sorciers depuis plusieurs années. Un atout des plus précieux.

D'un geste de la main, Karles Zerflighen activa l'artefact et lut le nuage de mot qui s'en éleva : *Fillip est entré chez Perm..*

Le Président sourit. Une bonne nouvelle, en soi. Si personne n'ignorait les liens entre sa collègue et Leuthar, ils n'avaient que des soupçons à propos de son positionnement vis-à-vis de l'Iskaarien. En jouant bien leurs cartes, ils pourraient manœuvrer pour la destituer de son poste. Après tout, Phillip n'avait pas encore l'envergure de Leuthar, même si ses dernières démonstrations de force restaient préoccupantes.

Karles observa un instant son bureau. Il se sentait bien dans ce cabinet surchargé de décorations classiques, de dorures et de bleu roi. Sa grand-mère, près d'un siècle avant lui, y avait également siégé. S'il voulait être réélu au prochain scrutin, il devait montrer la pertinence de ses choix politiques pour la Fédération.

« Garde quelqu'un sur l'affaire », répondit-il au mémorigami.

La chouette émit un petit hululement pour signifier la transmission de la communication.

S'il s'attendait à recevoir un pli d'Elfric dans la minute qui suivit, le messenger qui se présenta directement devant son bureau s'avéra, lui, déroutant. Le majordome de Perm, plus habitué à délivrer des missives que des boissons, frappa sa porte. La présidente le conviait, avec sa Régente, pour une réunion secrète, chez elle, en compagnie du leader de l'Ordre.

*

« Quels sont les risques de tomber dans un piège ? demanda Karles

– Je ne sais pas. »

Zerflighen remontait le couloir d'un pas rapide, Amalia à ses côtés. Ils devaient prendre un transfert mis

en place par Perm et le Renseignement Sorcier. La tension palpable entre eux deux, justifiée par l'incongrue requête de la Présidente, n'arrangeait pas leur discussion. Parce que leur duo se montrait ouvertement hostile à l'Ordre, la présence de Phillip représentait plus de danger pour eux que pour les quatre autres dirigeants. Pour autant, il était impossible de ne pas se rendre au concile.

« Leuthar se permettait de nous convier tous les six, de son temps.

– Je sais. »

Bien sûr qu'elle le savait, même si elle n'occupait pas encore le poste de régente, à l'époque. Karles haussa les épaules et n'essaya plus d'engager la conversation. Quelques minutes plus tard, au moment d'activer le transfert, il sursauta au contact de la main de la sorcière. Elle venait de lui glisser un petit artefact au creux de la paume.

« Passez ça à votre doigt, Monsieur le Président. En cas de piège, ne vous souciez pas de moi, déclenchez ce sortilège et fuyez. »

Karles s'étonna et voulut protester. Pourquoi donc chercheraient-ils à s'en prendre à elle plus qu'à lui ?

« Je ne me soucierai pas de vous non plus. Si tout se va bien, je récupérerai cet objet », ajouta la sorcière sans sourciller.

Il baissa les yeux pour découvrir une bague, épaisse d'une demi-phalange, sertie d'iris et d'or. D'où venait ce bijou ? L'homme pouvait compter sur elle ; si elle l'équipait ainsi, il serait efficace. Quel genre d'artefact pouvait bien leur garantir la fuite face au leader de l'Ordre ?

« Et gardez vos réflexions pour vous, Monsieur le Président. Phillip vous remerciera grandement si vous ne montez pas vos défenses un peu plus haut. »

Karles reçut la remarque comme une gifle et redressa vivement le regard. Il passa l'anneau à un doigt et le bijou s'adapta à sa taille. Il se constitua une défense mentale plus adéquate, jusqu'à obtenir l'approbation de sa collaboratrice.

« Tu m'appelleras Karles, tu me tutoieras, imposa-t-il.

– Très bien. Tu as peur de montrer un duo moins convaincant ? demanda-t-elle, étonnée.

– Non. Nous travaillons bien ensemble, je n'ai aucun doute à ce sujet, mais leurs duos se tutoient, les présidents se tutoient... Je tiens à ce que nous intervenions sur un pied d'égalité avec eux. »

Elfric haussa les épaules. Elle chargea son concentrateur, Zerflighen l'imita, puis ils activèrent le transfert.

L'arrivée chez Perm jeta un froid dans la pièce et stoppa nette une discussion entre la Présidente et Phillip. Le régent de Perm, qui portait haut ses couleurs avec une veste de tailleur grise, s'avança en premier et présenta sa poigne à Karles avec un sourire de circonstance particulièrement faux.

« Karles ! Ça faisait longtemps que nous n'avions pas eu à réunir un conseil des six, n'est-ce pas ? C'est la toute première fois pour ta nouvelle Régente ?

– La nouvelle Régente est ici, Aaron, et elle peut s'exprimer par elle même. »

Le ton glacial d'Amalia tira un rictus malveillant au magistrat qui lâcha la main qu'il serrait pour ne pas la présenter à la sorcière. Il s'adressa à nouveau au Président en ajoutant :

« Eh bien ! J'espère qu'elle saura rester polie...

– Quant à moi, j'espère que vous saurez vous tenir, tous les deux », répliqua Zerflighen.

Il jeta un coup d'œil inquiet à sa collaboratrice. Phillip et elle se fixaient. Sans doute apprenait-il à l'instant le réel pouvoir de la femme au sein de la Fédération. Karles soupira et les laissa se défier ainsi du regard pour se diriger vers son homologue.

« Pétra. Merci pour ton invitation. François est en retard, comme d'habitude, à ce que je vois.

– À cette heure, il devait déjà être rentré chez lui. »

François Du Château De Monségure remplissait le rôle pour lequel il avait été élu, pas plus, pas moins. Il ne s'encombra pas des considérations politiques actuelles et se contentait d'intervenir là où il avait le plus à gagner. De l'avis de Zerflighen, il s'agissait avant tout d'un opportuniste.

Le Président jeta un coup d'œil à Phillip, inquiet de n'entendre aucune joute entre les deux opposants. Perm croisa les bras en souriant avant de s'installer sur la table aux sept chaises déjà placées. L'intérieur de la maison, chaleureusement décorée, s'était vu augmenté de récents dessins de bambins. La vieille était grand-mère et les jeunes devaient désormais être assez grands pour user de crayons. De superbes gribouillages remplissaient et dépassaient des contours d'un dragon tracé avec charme scintillant.

« Quel âge ont tes petits enfants, déjà ? demanda poliment le Président.

– Trois et cinq ans. Ils m'ont envoyé ces dessins il y a quelques semaines. »

Karles acquiesça dans une expression convenue. La famille de Perm résidait en Asie de l'Est, loin des intrigues fédérales. L'homme tourna la tête quand Phillip, debout devant son bord de table et légèrement appuyé contre le bois massif, se redressa et glissa les mains dans les poches de son sweat. Avec un sourire crâne, il rompit sa joute silencieuse avec Elfric en lâchant un petit rire amusé.

« Si j'avais su que vous étiez régente, madame Elfric, je me serais abstenu de vous faire directement subir ma démonstration, lors du gala.

– Et limiter l'éclat de votre attentat ? À d'autres, monsieur Tomislav... »

Amalia contourna la table pour venir saluer Perm d'une poignée de main, sans manifester la moindre

animosité à son égard. Malgré leurs différends constants, leur relation restait moins houleuse qu'avec Aaron.

« Madame la Présidente...

– Madame la Régente... »

Amalia reporta son regard sur le leader de l'Ordre.

« Curieuse façon de chercher l'attention que d'avoir permis à un troisième camp de faire la une à votre place...

– Votre amusante alliance féline m'aurait certainement chagrinée, si j'avais en effet cherché à faire les gros titres de vos journaux », répondit l'homme sans se départir de son sourire.

Zerflighen regardait les deux mages se jauger de leurs paroles, tester le terrain. La provocation d'Amalia à propos de l'Once tenait de l'impertinence et la Veste Grise y avait apporté une riposte mesurée.

Fillip n'esquissa pas un geste pour saluer la Régente et conserva son air détendu, bien campé sur ses jambes. Amalia ne chercha pas non plus à venir à sa rencontre. Le Président ne pouvait qu'approuver ce choix qu'il décida, lui aussi, d'adopter, même s'il aurait trouvé une poignée de main entre les deux parties tout à fait historique. Le duo échangea un regard et ils prirent place côte à côte. Chaque couple occupait l'un des côtés de la table, Fillip s'installa sur le dernier, en face d'eux.

Le Président Du Château De Monségure et son régent apparurent au milieu de la pièce. Le premier esquissa un mouvement de recul en voyant Fillip. Son second, un grand gars au teint pâle qui tentait de garder les rennes glissantes du Magistère de son supérieur, resta figé plusieurs longues secondes avant de se ressaisir. Karles entretenait avec lui des rapports cordiaux, même s'il savait le mépris que sa collaboratrice avait pour lui.

« François! Octave! Bienvenue! »

Le protocole de bienséance limita leurs interactions à quelques phrases anodines, puis chacun s'assit et les regards se tournèrent vers Pétra Perm. À leur hôte d'ouvrir la séance.

« Bien. Il s'agit du premier conseil à six pour Madame Elfric, commença Pétra.

– Ne vous donnez pas la peine de prendre des pincettes, coupa sèchement Amalia, je n'en prendrais pas avec vous. Je suis particulièrement bien placée pour avoir eu vent de ce qui pouvait se dire du temps où Leuthar convoquait le conseil. Car c'est bien de cela qu'il s'agit, n'est-ce pas? »

Elle tourna la tête vers Fillip qui donnait l'impression, seule sur son bord, de présider l'assemblée des Présidents. L'homme prit le temps de reposer le verre d'eau qu'il était en train de boire avant de hausser les épaules. L'assurance qu'il montrait inquiétait Karles. Leuthar mort, la présidence n'aurait pas dû se retrouver dans une situation si inconfortable.

« Je n'ai pas la prétention d'être Leuthar, ni d'avoir sur vous l'influence qu'il avait à l'époque où vous exécutiez sans discuter ce qu'il lui suffisait d'ordonner, répondit le nouveau leader de l'Ordre. Mais je suis gré à Mme Perm d'avoir bien voulu accéder à ma demande en vous réunissant ce soir. »

Il jouait sur les mots avec une langue de bois que chacun comprit parfaitement. Ce n'était pas une invitation : on les avait rassemblés. Amalia avait amorcé le sujet, à son président de reprendre le dessus pour désigner l'incongruité de cette rencontre. Personne dans la Fédération ne pouvait envisager que pareille entrevue n'aboutit pas sur l'arrestation de Fillip.

« J'ai sous mes ordres le commandant des armées qui sera, demain, très contrarié d'apprendre que je n'ai pas levé l'alerte pour permettre l'intervention des P.M.F.. Pouvons-nous au plus vite échanger à propos de ce pour quoi nous sommes réunis ici, afin que j'aie quelque chose de consistant à lui présenter? »

– Bien entendu, Mr Zerflighen, d'autant que mes revendications concernent d'assez près ce cher Serge, répondit Fillip, très poli. Pour nous faire à tous gagner du temps, je vais être direct. L'Ordre souhaite retrouver sa souveraineté sur les régions slaves, le pays d'Iskaar, et, cela va de soi, la place forte de Lievinsk. »

Un blanc suivit sa déclaration. Zerflighen jeta un coup d'œil aux autres Présidents. Pétra ne semblait guère surprise, François fronçait les sourcils. À ses côtés, le rire léger d'Amalia brisa le silence.

« Non, se contenta-t-elle de répondre.

– Je soutiens ma régente », précisa Zerflighen.

Il tourna le regard vers son homologue masculin qui approuva d'un signe de tête.

« Il en va de même pour nous. »

Pétra haussa les épaules. Sa réponse n'avait que peu d'intérêt. Le non d'un seul Président suffisait à invalider la proposition. Fillip se laissa aller au fond de son siège. Il glissa la main dans ses cheveux ras, soupira et croisa les bras avec un sourire en coin.

« Il ne s'agit pas d'une requête. Ce que l'Ordre souhaite, l'Ordre accomplira. Les dégâts que nous laisserons sur notre passage tiendront de la vitesse avec laquelle vous céderez. »

Il se redressa, légèrement penché vers les six sorciers.

« Voici ma requête : cédez rapidement.

– Vous ne rallierez personne à votre cause en tuant plus encore, répliqua Amalia.

– Vous avez déjà commencé, au Gala, avec Notre Dame, remarqua Octave d'un ton mesuré. Il est un peu tard pour revendiquer un chantage autour de ces "exploits". Qu'est-ce qui changerait, maintenant?

– Ces mises en bouche n'avaient pas pour objectif de vous faire chanter. De la poudre aux yeux et de vieilles pierres envoyées par le fond... Soyez certain que nous saurons mieux faire, dans les mois à venir. Lievinsk ne

sera que le début du nouvel âge de la Fédération, et la fin du vôtre. »

Amalia poussa un soupir.

« Le problème est bien là, répliqua-t-elle. Si Lievinsk tombait dans votre chantage, ce serait le début d'un engrenage auquel nous nous opposons vivement. »

Zerflighen s'y opposait d'autant plus que la cession du bastillon de l'est allait à l'encontre de toutes ses démarches politiques. S'ils perdaient Lievinsk, il y avait de grandes chances qu'il le paie de son poste, et Amalia avec lui.

« Soyez sérieux un instant, reprit la sorcière. Vous n'avez rien pour nous faire trembler. Ce n'est qu'une question de temps. Comme Leuthar, vous finirez par tomber, car il n'est pas possible de diriger ce pays par la force.

– Je ne tends pas diriger ce pays, mais le changer, répondit calmement Phillip. La faute est vôtre, si le seul moyen d'y parvenir implique d'user de la force. Cramponnés au pouvoir comme vous l'êtes...

– Comme nous le sommes ? »

Elle tourna un regard lourd de sous-entendus vers Pétra Perm avant de croiser le coup d'œil agacé de Zerflighen. La chute de Leuthar avait permis de resserrer les liens entre leurs factions. Il espérait encore rétablir un équilibre, récupérer Pétra dans le cap fédéral à la défaveur de l'Ordre.

Leur dialogue silencieux ne dura qu'une seconde et la magistre céda à son président. Elle s'appuya sur son dossier avec un « tss » méprisant. Phillip se laissa aller à un rire discret et bref, comme si l'échange l'avait détendu et distrait. Cela tenait-il plus de l'intérêt pour leurs différends ou de la façon dont il avait contraint sa régente au mutisme ? Le Président n'aurait su le dire.

Pétra adressa à son collègue un hochement de tête pour le remercier de son intervention. Il ne servait à rien de s'engager dans ce genre de querelle.

« Monsieur Tomislav... demanda Karles, quel changement, très exactement, souhaitez-vous imposer à notre société ?

– Je ne peux, à vrai dire, pas en vouloir à madame Elfric d'exprimer un tel avis, puisque je le partage. Mme Perm s'est très bien satisfaite de la situation précédente, tout comme Leuthar s'est employé à laisser la Fédération dans une situation de statu quo qui l'avantageait. »

Le nouveau leader de l'Ordre se leva doucement et appuya les paumes de ses mains contre la table. Sa Présidente alliée, abasourdie, le dévisageait sans parvenir à attirer son attention.

« Leuthar a laissé quoi ? articula-t-elle d'une voix blanche.

– Leuthar avait de l'intérêt à ce que la situation reste telle qu'elle, il pouvait s'en satisfaire, car elle lui conférait un pouvoir quasi absolu. Je ne suis pas Leuthar et je ne retomberai pas dans ses travers », expliqua Phillip, toujours aussi calmement.

Amalia dévisageait l'homme avec une expression surprise. Du Château de Monségure clignait des yeux et son régent se tenait parfaitement immobile, le regard figé sur le chef de l'Ordre.

Zerflighen, lui, serrait les dents. Politiquement, le discours de Phillip avait du sens et rendait la contre-attaque difficile.

« Regardez-vous, Monsieur Zerflighen, reprit le leader de l'Ordre. Sur combien de centaines de kilomètres carrés s'étendent vos propriétés ? Regardez donc la tête couronnée de la société qui est la vôtre... Un propriétaire terrien qui aurait bien du mal à prouver qu'aucune de ses décisions n'a été influencée par l'idée d'agrandir un peu plus son vaste jardin... »

Sa voix s'était chargée de colère, d'un dégoût maîtrisé et méprisant. Il glissa son attention sur chacune des six personnes présentes, poursuivant son énumération :

« L'industriel qui a absolument besoin de maintenir ouvertes les voies commerciales de l'Est pour écouler ses productions, souffla-t-il en dévisageant Du Château De Monségure, dont la moustache frémit d'indignation. Le chercheur, plus intéressé par sa liberté d'expérimenter que par le bien-être de ses concitoyens, la marionnette des capes rouges, l'arriviste qui se contente de jouir tranquillement de ses avantages et de monnayer son vote au prix fort... Ce que je veux commencer par changer dans cette société, monsieur Zerflighen, c'est l'hypocrisie de ses dirigeants. »

Karles, pas déstabilisé par la colère de Phillip, rit. Il retombait sur un discours habituel.

« Si ce n'est que ça, entama-t-il, nul besoin de tuer. Vous pourriez, comme tout à chacun, passer par l'intérieur. Hormis vos antécédents terroristes, rien ne vous empêcherait de vous investir en politique.

– Si, les riches, ironisa Amalia. C'est évident, les riches familles empêchent les honnêtes citoyens d'accéder aux classes supérieures. C'est ridicule. Coupez la tête, il y en a sept qui repousseront, c'est ce qui est arrivé à l'Ordre. C'est exactement la même chose pour la Fédération. Vous ne voulez pas changer cette société. Vous voulez la détruire. »

Sept. Zerflighen sourit. Habile manière de prévenir Phillip qu'ils connaissaient le nombre de ses lieutenants. Néanmoins, il savait que cette tirade coûtait à sa régente. Amalia passait son temps à cracher sur les Grandes Familles. Faire sortir du système les aristocrates figurait dans ses priorités politiques une fois l'Ordre tombé.

« On fait de belles récoltes sur les champs de cendres, répondit Phillip en se redressant. Ce que l'Ordre souhaite, l'Ordre accomplira : vous avez cinq mois. Cinq mois durant lesquels nous frapperons cinq fois, de

plus en plus fort. Cinq mois pour nous rendre Lievinsk et sa région. Cédez rapidement. »

*

« J'admire la volonté dont tu as fait preuve en provoquant ce synode », lâcha Pavel, de but en blanc.

Jestak et lui descendaient un sentier escarpé à flanc de montagne. Sochos, dans leur dos, n'apparaissait plus qu'en taches colorées découpées sur le brun du relief. Le Yasard avait tenu à raccompagner sa collègue jusqu'à la vallée. Il devait y mener une tournée d'inspection. La femme ne sut que répondre. Ils cheminèrent en silence, attentif aux pierres instables sur lesquels ils évoluaient. Le raccourci, peu praticable, ferait gagner plusieurs heures à la voyageuse.

Jestak avait longtemps cru qu'elle condamnerait sa fille en exposant le chantage de l'Ordre à ses pairs. Elle avait mis des semaines à se décider, à se raisonner. Protéger la vie de Faï ne valait pas le danger qu'elles représentaient pour la Congrégation.

Il en avait été jugé autrement. Tant que les sorciers la pensaient parfaitement soumise, ils ne chercheraient pas à s'en prendre à une autre famille, à menacer d'autres Yasards. Jestak avait pour consigne de poursuivre sa coopération, aussi longtemps que possible. Ce double jeu constituait un maigre sursis pour Faï et compliquait un peu plus la situation de sa mère, mais, au moins, elle n'était plus seule à l'assumer.

« Je suis soulagée que nos directives aient pu être validées en séance citoyenne », avoua-t-elle à Pavel.

Ils avaient atteint une zone à peu près plane. Elle décrocha une outre de ses paquetages et but des gorgées mesurées. De la tempête des derniers jours, il ne restait plus que quelques flaques éparées malmenées par le soleil déjà brûlant du milieu de la matinée. Pavel hocha la tête et se désaltéra à son tour.

« La communauté de Sochos est grande, réunir vingt-sept volontaires, même à l'improviste, ça se fait... Au moins, personne ne pourra te reprocher quoi que ce soit. »

Les Yasards, seuls, ne disposaient d'aucun pouvoir décisionnaire. Chaque arbitrage devait, au minimum, être soumis au vote du triple de leurs concitoyens et dégager une majorité absolue. Jestak avait passé trois jours à Sochos. La proposition de leur synode avait été entérinée la veille, lors d'une assemblée publique. Les débats s'étaient achevés par une quasi-unanimité. La Congrégation d'Égée, représentée par neuf Yasard et vingt-sept hommes et femmes, avait tranché : ils avaient plus à perdre en confondant les maîtres chanteurs qu'en les laissant croire à leur supériorité.

« Tu as bien le numéro direct d'Aléor ? demanda Pavel en réajustant son sac à doc.

– Oui, elle sera la première informée des visites des Vestes Grises.

– Pour ton fils, l'invitation tient toujours : tu peux nous l'envoyer, le temps que tout ça se tasse. Yanell et moi, on sera très heureux de l'accueillir, nos jumeaux ont le même âge. »

Jestak détourna le regard et porta son attention sur le sous-bois. Le lit de feuilles, encore humide des trombes d'eau nocturnes, sentait l'humus et la bonne terre. Elle repéra une pousse de prêle, se baissa, sortit un couteau et détacha la tige.

« Ton offre est très généreuse, mais je... commença-t-elle, les mains occupées à découper la plante. Je ne sais pas comment je tiendrai, sans Kyrrien.

– Je comprends », souffla Pavel, sans insister.

Il se remit en marche en silence. Jestak le suivit, faisant disparaître sa cueillette dans une besace pendue à sa ceinture. Le chemin, nettement plus praticable, passait sous l'ombrage de hautes cimes verdoyantes.

« Kyrrien est un gamin particulier, précisa-t-elle. Il a l'instinct. Si des sorciers sont dans les parages, il ne sort de sa cachette que lorsque le danger est écarté. Les Vestes Grises ne savent même pas qu'il existe.

– L'instinct ?

– Il sent la magie, ou quelque chose comme ça. La Yasarde Hermel, de Kerkinit, étudie la question. Elle a répertorié une trentaine de gosses comme ça dans la Congrégation d'Égée. La Congrégation Panthyrienne en compte plusieurs centaines, mais avec les états sorciers de Palerme et Sardaigne, leurs enfants sont beaucoup plus en contact avec la magie. Pas de cas connu en Atlantique. »

L'arrivée d'un impressionnant dénivelé interrompit leur conversation. La roche, soudain abrupte, tombait à pic, visible dommage d'un éboulement récent. Pavel se gratta l'arrière du crâne. Impossible de poursuivre plus loin, même s'ils distinguaient parfaitement le fond de la vallée, une cinquantaine de mètres en dessous d'eux.

La route empruntée par Jestak, à l'allée, ne se trouvait qu'à quelques kilomètres en contrebas, aussi décidèrent-ils de se séparer. Pavel aida la femme à s'encorder et assura sa descente, avant de la saluer de grands signes de la main.

Jestak, complètement seule, reprit sa marche d'un bon pas. Les plaines qu'elle traversa portaient encore les stigmates de l'exploitation et de l'urbanisme anarchique des humains d'antan. La Yasard suivait une ancienne voie bitumée dont le tracé fendait des étendues infinies de cultures retournées à l'état sauvage. Une jetée au milieu d'une mer de blé, de colza et d'avoine, dont la majorité des plans s'avéraient tout simplement impropres à la consommation.

Le soir approchait lorsqu'elle atteignit, enfin, les ruines de Thessalonique. Jestak tira une moustiquaire de son sac et revêtit la combinaison qui la recouvrit intégralement.

L'ancienne cité n'était plus qu'un borbier nauséabond dans lequel s'enfonçaient des centaines de milliers

d'habitats rongés par les eaux acides et le sel. Les bâtiments les plus hauts culminaient toujours, barres grotesques que les herbes et les arbres avaient pris d'assaut. Colline ou béton, les végétaux ne faisaient pas de distinction.

Jestak, fatiguée de sa marche intensive, s'accorda une brève pause. Le soleil, au début de son agonie, lançait des lumières de détresses violacées, pourpres et or sur le chaos du paysage. La femme s'assit sur la rambarde en métal qui séparait deux énormes portions de l'ancienne voie de circulation. La communauté humaine d'Askiou avait pour tâche, en plus de l'entretien des phytos, de conserver la zone praticable et a peu près carrossables. Assurer la sécurité des transports constituait un enjeu capital pour maintenir la cohérence de la Congrégation.

La fiabilité du chemin était éprouvée en plein jour, mais à la nuit venue, le paysage et les bêtes sauvages reprenaient leurs droits sur les voyageurs. Jestak allait se remettre en route quand un détail attira son attention : une lumière, loin devant elle, se détachait de la pénombre du crépuscule. Le phare vaillant d'un scooty, l'un des rares engins motorisés dont disposait la communauté d'Askiou. La Yasard fronça les sourcils alors que son intuition se confirmait et que la silhouette de la machine se rapprochait d'elle. Les scootys étaient réservés aux cas d'urgence, aussi elle ne fut elle pas surprise de voir le deux roues s'arrêter à son niveau, Kateel en descendre et se précipiter vers elle :

« Il faut que tu rentres, tout de suite !

– Calme-toi, je vais rentrer. Qu'est-ce qui se passe ?

– C'est les phytos... L'Ordre a décidé de... venir inspecter le travail comme ils ont dit. Ils ont réuni tout le monde devant le complexe C. Il demande à rencontrer tous les Yasard d'Askiou. »

Jestak perdit toutes couleurs et s'empressa de retirer sa moustiquaire pour pouvoir conduire le scooty.

« Quels sont les dégâts ? Ils s'en sont pris aux travailleurs ? questionna-t-elle d'un ton pressant.

– Non. Non, il a dit qu'il voulait juste discuter...

– Il ?

– Le... le nouveau chef de l'Ordre. Phillip. »

Chapitre 14

Une mauvaise information

Jestak leva les yeux vers l'imposante façade du *Palais des Présidents*. Le siège du gouvernement fédéral, au cœur de Stuttgart, dominait de ses pierres millénaires le parvis d'une immense place pavée ornée en son centre d'un obélisque brisé.

L'humaine, mal à l'aise, tordit son cou vers l'arrière pour observer la devanture chargée de mascarons, de bas reliefs et couronnée d'antiques statues qui semblaient porter leur regard condescendant sur toute la cité.

« Madame ? » interpella de sorcier qui l'escortait.

Il avait déjà atteint les grilles dorées de la cour d'honneur et revint sur ses pas, pressant.

Jestak, en dessous du capuchon qui dissimulait en partie son visage, lui adressa un sourire tendu en détachant ses yeux de la débauche architecturale. Le soin que les instances de ce pays prenaient à se tenir à distance de leurs concitoyens la laissait dubitative. Dans les congrégations humaines, la politique s'exerçait dans les Communs, au cœur des lieux de vie et d'échange... Comment les sorciers pouvaient-ils interpeller leurs dirigeants avec une place pavée, des grilles, une cour intérieure et des mages armés pour les séparer ?

La Yasard garda ses réflexions pour elle et accéléra le pas pour rejoindre son guide. Le pauvre gars, apprenti bâtisseur en charge de la maintenance des phytoligocomplexes, ne cachait pas sa nervosité. Jestak lui était tombée dessus et l'avait convaincu, en le menaçant de demander à la Fédération de rompre son contrat, de l'amener immédiatement jusqu'à Stuttgart.

Elle devait parler aux Présidents sorciers, sans délai.

Le déplacement s'était révélé éprouvant : le sorcier n'ayant encore jamais eu à transférer une personne dénuée de magie, la Yasard avait rendu l'intégralité de son déjeuner sur le sol de la ruelle où ils étaient apparus, ainsi que sur le pantalon du malheureux stagiaire.

Jestak jeta un dernier regard vers la grande place, puis rejoignit le *Palais* en resserrant les pans de sa cape empruntée à son jeune accompagnateur pour plus de discrétion. On les arrêta à peine la porte d'entrée franchie. L'apprenti bafouilla quelques mots d'excuse précipités. La Yasard prit la main sur la conversation, soutenant le jugement un brin méprisant du soldat qui les questionnait.

« Il y a eu un souci aux Phytoligocomplexes... »

– Aux quoi ? » coupa l'homme.

Jestak retint un soupir agacé et, à regret, déclina son identité.

« Je suis Jestak Kahina, Yasard de la Congrégation d'Égée et, avant que vous ne fassiez étalage de votre ignorance, les Yasard humains sont l'équivalent de vos Présidents. »

La comparaison lui écorcha la bouche, mais provoqua l'effet escompté : le soldat, sans se départir complètement de son air dubitatif, les conduisit dans une petite salle meublée d'une plante verte, d'une table et de chaises. Deux verres d'eau les attendaient sur le plan de travail. L'apprenti, étonné de ne pas s'être fait refouler, s'installa du bout des fesses sur l'un des sièges alors que Jestak s'assit près d'une des hautes fenêtres et perdit son regard vers l'extérieur. Des militaires effectuaient une manœuvre de relève, dans la cour d'honneur. La femme ferma les yeux quelques secondes, soupira pour chasser sa tension, puis sortit son téléphone et pianota un message à destination de ses pairs. Elle était chez les sorciers. Elle attendait.

Sans surprise, Amalia Elfric entra dans la pièce moins d'une dizaine de minutes plus tard. Cette femme faisait office de référence pour tout ce qui touchait aux affaires humaines et Jestak avait eu l'occasion de collaborer avec elle à plusieurs reprises, dans le cadre de la reconstruction des phytos. La Yasard se défit de la cape qui la dissimulait et la rendit à l'apprenti, en s'avançant vers la sorcière.

« Yasard Kahina, bienvenue à Stuttgart. »

– Merci. »

Amalia fronça les sourcils en voyant le jeune bâtisseur. Elle ne mit qu'une seconde à relier sa présence et la façon dont Jestak était parvenue jusque là. Elle sourit à l'intéressé et lui adressa un bref signe de tête.

« Merci pour le transfert. Vous pouvez partir. Nous nous chargerons du retour de Madame Kahina quand ce sera nécessaire. »

Content de ne pas avoir à s'attarder, l'apprenti s'éclipsa et referma la porte derrière lui. La sorcière prit place

autour de la table.

« Le trajet n'a pas été problématique ? s'inquiéta-t-elle.

– Je présume qu'il aurait pu être pire, répondit Jestak en s'installant en face de son interlocutrice. Il était très soucieux de quitter son poste, je lui ai dit qu'il n'aurait aucun problème à ce sujet.

– Il n'en aura pas, soyez rassurée. »

La Yasard s'accorda quelques secondes pour rassembler ses idées, buvant le verre d'eau à sa disposition dans un geste qui trahissait une soudaine nervosité.

« Il y a quelques semaines, vos Présidents et leurs... assistants... ont rencontré le leader actuel de l'Ordre. »

Elfric fronça très nettement les sourcils. Elle resta silencieuse un instant, puis se servit elle aussi un verre d'eau, tendue. Elle hésita manifestement avant de prendre la parole.

« En effet, commença-t-elle en choisissant soigneusement ses mots. Néanmoins, nous avons décidé de ne pas rendre publique cette information. Oui, nos présidents ont rencontré Phillip, épaulés par leurs Magistres Régents, dont nous n'avons pas le droit de donner le nom. Il se trouve que j'étais parmi les personnes présentes ce jour-là et que je ne suis pas Présidente. »

Jestak ne chercha pas à masquer sa surprise. En d'autre circonstance, apprendre que cette femme, qui était connue pour ses engagements auprès des humains, avait pu arriver à un tel poste l'aurait rassurée.

« Alors vous savez déjà ce que l'Ordre prépare, articula-t-elle d'une voix blanche.

– Non, répondit la sorcière en fronçant les sourcils. Nous savons seulement qu'ils mèneront de nouveaux attentats durant huit mois si nous n'accédons pas à leur requête. Nous ignorons où ils frapperont. »

Elle la dévisagea et plissa les yeux.

« Phillip est venu vous voir, devina-t-elle. C'est pour cela que vous avez tant d'informations.

– J'aurais cru que vos instances en auraient déjà été informées, remarqua la Yasard. Il s'est présenté hier devant le phytoligocomplexe et a demandé à me parler. »

Jestak chassa de son esprit les menaces à peine voilées du sorcier à l'encontre de sa fille. Officiellement, Fai séjournait chez une lointaine parente, à distance des phytos dans lesquels son père avait trouvé la mort. Phillip, en quittant la Yasard à qui il avait imposé un long entretien, lui avait souhaité, à elle et à sa petite famille, la meilleure santé possible.

« Il ne s'est pas attaqué à votre population ? s'inquiéta la Régente.

– Non. Mais il prévoit de le faire, dans les semaines à venir », répondit Jestak.

Elle se redressa et croisa les bras, une expression d'une rare gravité tira ses traits.

« Si la Fédération ne cède pas son bastillon de l'Est, l'Ordre frappera les congrégations humaines limitrophes avec plus de conséquences que n'en a jamais laissé Leuthar en son temps... pour paraphraser votre concitoyen. »

Elfric ne cilla pas et conserva un air parfaitement neutre.

« Nous redoublerons de vigilance autour de vos cités. Quelques P.M.F. sur place nous aideraient à lever l'alerte plus rapidement. »

La porte s'ouvrit alors sur un homme qui se précipita à l'intérieur. Le sorcier, un grand brun à la carrure athlétique, sans doute quarantenaire, se stoppa net. La surprise disputa à la perplexité les contours bien dessinés de son visage. Jestak ne lui accorda qu'un bref regard, mais elle lui trouva une prestance et une allure certaine. Amalia Elfric se releva, toujours aussi imperturbable.

« Karles, je te présente Jestak Kahina, précisa-t-elle. Elle est Yasard pour la Congrégation d'Égée. Madame Kahina, voici le Président Karles Zerflighen, l'un des trois enchanteurs élus à la tête de la Fédération et mon unique supérieur. La fonction de régence est protégée par un serment magique que j'ai malmené tout à l'heure. Monsieur Zerflighen, en sa qualité de président, en est le dépositaire... Il a été prévenu de mon écart et a dû supposer que j'avais un problème. »

L'intéressé acquiesça simplement, avant de s'avancer vers la Yasard.

« Madame, enchantée ! Je suis désolé que nous n'ayons pu vous accueillir avec les honneurs...

– Malgré le respect que je peux porter à un représentant élu de votre Fédération, je ne crois pas vouloir de vos honneurs, Monsieur, répondit Jestak, à l'extrême limite de la politesse. En d'autres temps, je me serais pliée aux simagrées auxquels vous autres, sorciers, êtes habitués, mais l'affaire qui m'amène est urgente, et critique. »

Tendue, elle s'était levée pour le saluer, mais n'avait qu'à peine quitté la régente du regard.

« Votre vigilance ne suffira pas, attaqua-t-elle d'une voix sèche. Elle n'a pas suffi durant le gala. Elle n'a pas suffi pour Notre Dame. Elle ne suffit jamais et nous sommes toujours les premiers à en payer les conséquences.

– Amalia tu...

– Phillip est passé leur annoncer lui-même le chantage.

– Ah. »

Le président s'installa à côté de sa régente en fort mauvaise posture. Jestak resta debout, les bras croisés, et les lèvres pincées. Qu'il en tire lui-même les recoupements nécessaires.

« Vous êtes venue pour nous demander de céder, résuma-t-il, après un long silence.

– J'espérais que vous ayez au moins le début d'une piste pour contrer les agissements de l'Ordre, mais je constate que ce n'est vraisemblablement pas le cas. À défaut, oui, au nom des Congrégations d'Égée, Atlantique

et Panthyrénienne, je vous demande de céder. L'Ordre ne négociera pas avec nous. »

Le Président fronça les sourcils, la Magistre n'avait pas bougé, ni lâché la Yasard des yeux.

« S'ils prennent Lievinsk pour ce chantage, commença-t-elle calmement, ils obtiendront ce qu'ils veulent de nous, et chercherons toujours à prendre plus. Que la Fédération tombe n'est que le début de son plan. Nous ne céderons pas pour protéger aujourd'hui des vies qui seront perdues demain. Je suis désolée, je ne peux accéder à cette requête. Karles ?

– Je suis désolé, Madame Kahina. Je suis du même avis et il en est de même pour mes collègues. Nous avons décidé, il y a trois jours, de ne céder sous aucun prétexte. »

Jestak, le visage fermé, garda le silence un long moment. Elle détourna le regard, passa ses mains rugueuses le long de ses joues, souffla doucement et hocha la tête.

« Je comprends. Puisqu'il est évident que l'Ordre cherche à mettre à mal le peu d'alliances que nous avons construit, au nom de la Congrégation d'Égée, pour commencer, j'accepte toute l'aide que vous pourrez nous apporter. »

*

Le torrent cascada à flanc de montagne jusqu'à s'épancher dans un petit bassin naturel, une retenue d'une ondée limpide et glaciale dans laquelle Fai barbotait depuis une vingtaine de minutes.

Grimm, perché en haut d'un enchevêtrement de roches sombres, observait la fillette courir sur l'étroite rive caillouteuse, se jeter dans le lagon, nager jusqu'à la chute et jouer entre les trombes d'eau. Elle criait et riait quand le flux irrégulier se déversait son flot froid sur elle.

Etzel, un mois plus tôt, s'était rendue à l'évidence : la fuite sans fin qu'ils imposaient à la gamine allait la tuer. La petite avait besoin de repos. La sorcière avait donc pris la seule décision décente possible : scinder la cellule en deux et laisser l'enfant se remettre des mauvais traitements qu'ils lui avaient fait subir. Elle avait confié leur otage à Grimm qui, depuis, habitait la bergerie d'alpage avec Fai.

Ils avaient beau se rendre à la cascade tous les deux jours pour que la gosse puisse se laver, elle ne semblait pas se lasser de cette baignade. L'excursion, l'une des rares qu'il se permettait en dehors de l'abri, rompait la monotonie et l'ennui de leurs interminables journées de planque.

Le sorcier s'étira et se leva. Le soleil de cette fin d'été engourdisait ses sens d'une langueur agréable. Lui aussi appréciait la sortie.

« Gamine, on se rentre !

– Naaaan ! protesta Fai. Vient plutôt te baigner Robot !

– J'ai dit : on se rentre. Ne m'oblige pas à venir te chercher », gronda Grimm sans parvenir à dissimuler son sourire en coin.

Elle lui jouait cette scène à chaque fois.

« T'as peur de rouiller, c'est ça ?

– Peur ? Moi ? Jamais ! » rétorqua l'homme avec un rire.

D'un geste du mécartifice, il lança un petit sortilège qui eut pour effet de détourner l'eau de la cascade et d'éclabousser copieusement Fai. Elle cria de surprise, et, ravie, chercha à l'arroser à son tour, mais le mécamage, perché sur son rocher, était hors d'atteinte.

« Aller, sort de là où c'est moi qui te fait sortir, Gamine »

Fai lui tira la langue et plongeait pour éviter les projections d'eau. Le sorcier soupira. Ils ne pouvaient pas se permettre de rester si longtemps à découvert. L'armée, depuis les derniers éclats de Phillip en Thessalonique, avait resserré sa surveillance sur la région.

Grimm esquissa quelques mouvements, du bout de ses doigts d'acier. Fai s'éleva lentement hors des flots, criant et protestant de toutes ses forces. Le sorcier ignora ses objections et la fit venir jusqu'à son promontoire. Elle se retrouva sèche et habillée de propre lorsqu'il la déposa délicatement devant lui.

« J'aime pas quand tu fais ça, grogna la fille, les bras croisés et dents serrées, sans le regarder. Déjà, je peux marcher, ensuite je sais m'habiller et me sécher toute seule.

– T'as qu'à obéir plus vite, Gamine, on en a déjà parlé. »

Sans attendre de réponse, il se détourna et se dirigea vers la bergerie. Le trajet prenait une demi-heure, à travers le plateau pelé par les vents d'altitude.

Fai poussa un énorme soupir, ramassa la besace qu'elle avait abandonnée sur la berge avant de se baigner et lui emboîta le pas. Très vite, elle lui passa devant et s'éloigna en papillonnant de droite à gauche à la recherche de fleurs sauvages. Elle composait un bouquet à chacune de leurs sorties, si bien qu'il n'y avait plus un seul récipient dans la bergerie qui n'accueillît pas sa petite touffe de végétation colorée.

L'extraordinaire capacité d'adaptation de l'enfant n'en finissait pas d'étonner Grimm. Elle lui avait manifesté de l'affection dès l'instant où il avait commencé à lui accorder de l'attention. Elle s'accrochait à sa bienveillance comme à une bouée de sauvetage. Le sorcier ne pouvait s'empêcher d'éprouver un léger malaise à l'idée que, quelque part, il abusait de la confiance qu'elle lui témoignait.

Fai poussa soudain un cri de joie en découvrant un parterre de marguerites qu'elle s'empressa de cueillir. Elle mettait un point d'honneur à s'enthousiasmer du moindre détail, comme pour conjurer la précarité de sa

situation.

« Ne t'éloigne pas trop, lança Grimm.

– Ça va là, protesta Faï, les mains emplies d'une brassée d'herbes roussies.

– Oui, mais pas plus. Je t'ai à l'œil.

– Je sais! »

Elle avait beau savoir, Faï tentait une fois sur trois de fausser compagnie à son gardien. Grimm ne comprenait pas pourquoi elle s'entêtait : quand bien même elle serait parvenue à s'enfuir – ce qui relevait de l'improbable, car il connaissait en permanence sa position grâce à un simple sortilège de localisation – elle aurait eu à affronter, seule, la rigueur des montagnes, le danger de redescendre dans la vallée, de traverser les zones mortes... des centaines de kilomètres la séparaient de chez elle.

« Etzel devrait venir, d'ici quelques jours, reprit-il après plusieurs minutes de marche.

– Ah, répondit l'enfant, sombre.

– Ça devient de plus en plus compliqué de maintenir la planque secrète. Je pense qu'elle veut qu'on réintègre la cellule.

– Tant mieux pour toi, murmura amèrement Faï.

– Au moins, tu arrêteras de te plaindre que tu t'ennuies », conclut Grimm.

La gamine se rapprocha de lui et chemina à ses côtés. Elle avait perdu sa bonne humeur et son entrain. Grimm mit plusieurs minutes à se rendre compte qu'elle pleurait en silence. Il fronça les sourcils. Le courage de cette gosse l'impressionnait. Il fut surpris de constater que la voir dans cet état ne le laissait pas indifférent.

« Qu'est ce que t'as encore ? demanda-t-il brusquement.

– J'ai peur, répondit-elle dans un murmure. Ici, avec toi, j'étais en sécurité. Si on recommence à bouger, ça va recommencer comme avant.

– Non. »

Grimm s'arrêta et s'accroupit à son niveau. Il chercha son regard. Elle essuya son nez dégoulinant du revers du bras.

« Si Etzel m'a demandé de veiller sur toi tout ce mois, c'était pour que tu ailles mieux. On t'a laissé aller mal, et ce n'est pas bien. T'as repris du poids, tu cours partout, tu parles tout le temps. Tu vas bien. On n'a pas l'intention de te laisser dépérir de nouveau.

– Tu promets, Robot, tu les laisseras pas me faire mal ? Tu les laisseras pas me traiter comme on traite les bêtes ? » hoqueta la gamine.

Le visage de Grimm se ferma. Avec son mécartifice, il ne se sentait lui-même pas à l'abri que ses collègues Vestes Grises le malmènent... Il ne pouvait promettre la sécurité à cette gosse, tout poignant que son désespoir apparaisse. Surtout pas avec les plans que l'Ordre devait avoir pour elle.

« Je ferais mon possible, Gamine. »

Elle se jeta contre lui, tremblante. Il la souleva sans mal et se remit en marche.

« Ne prends pas l'habitude que je te porte », grogna-t-il, pour le principe.

Elle hocha la tête en reniflant. La bergerie ne se trouvait plus très loin, Grimm pouvait l'apercevoir en contrebas, long bâtiment au toit de pierres plates juché au sommet d'une petite butte herbeuse. Pressant le pas, il atteignit en quelques minutes.

« Allez, descends, Gamine », souffla-t-il, sur le seuil de la porte.

Il délogea l'enfant du creux de son épaule et la déposa au sol. Elle avait l'air d'aller mieux.

« Pff, j'ai perdu des fleurs sur le chemin », marmonna-t-elle en s'engageant à l'intérieur.

Elle s'immobilisa brusquement et lâcha un cri de surprise horrifié. De l'autre côté de la pièce, gisait le corps d'un homme, mort – ou tout comme à en juger par la forte odeur ferreuse qui saturait l'atmosphère. Grimm, au même instant, sentit un charme-piège se déclencher. Il empoigna Faï par le bras et la ramena contre lui alors que les sortilèges de protection en veille dans son mécartifice les enveloppaient tous deux. Ils les sauvèrent de la puissante lame de magie qui dévasta le mobilier spartiate du logis. Tous les bouquets de Faï volèrent en tourbillon de pétales.

Une seconde de plus suffit à Grimm pour comprendre que tout transfert, même autonome, avait été bloqué.

« Ne bouge plus ! » cria un homme en faisant irruption dans son champ de vision.

Concentrateur actif, prêt à tirer, le soldat portait l'uniforme de l'Armée Fédérale. Trois autres P.M.F. déboulèrent dans la pièce. Grimm, le bras organique toujours en travers du torse de Faï qui gémissait d'effroi contre lui, les fit tous deux reculer contre le mur. Il pointait son mécartifice, amorcé d'un sortilège, vers les assaillants.

« Vous avez failli tuer la gamine ! s'insurgea-t-il.

– Ta gueule. Restes où tu es, ordonna la femme la plus proche de leur position.

– Qu'est-ce que vous nous voulez ? On n'a rien fait de mal !

– Joue pas à ça avec nous, méca. On sait que t'es une Veste Grise. Baisse le bras et rends-toi !

– Et lui, il s'est rendu ? » grogna Grimm en désignant du menton le corps désarticulé de l'autre côté de la pièce.

Avec la pénombre, il ne parvenait pas à identifier le cadavre, mais il devinait sans difficulté l'histoire. Les

P.M.F. avaient dû choper l'un des membres de sa cellule. La suite s'était jouée à la torture.

L'escouade en face n'avait pas l'air de savoir à qui ils avaient affaire ni qui était Faï, donc le macab ne devait pas faire partie de la garde rapprochée d'Etzel. Il avait dû cracher quelques-unes de leurs planques et, par malchance, les P.M.F. avaient jeté leur dévolu sur celle-ci.

Grimm déglutit avec difficultés. Faï prit une inspiration tremblante.

« Bouche-toi les oreilles et accroche-toi bien, grogna-t-il à son attention, à mi-voix.

– Allez mon gars, fait pas le con... »

Grimm baissa lentement son mécartifice... et tira. L'explosion fissa la grande roche monolithique sur laquelle était érigée la bergerie. La bâtisse trembla alors que son sol s'effondrait. L'Ordre ne choisissait pas ses planques sans porte de sortie et celle-ci tenait du grandiose. Le refuge était construit au sommet d'un gouffre chapeauté d'une plaque de granit naturel. En un clin d'œil, la masure tout entière bascula dans un abîme de près d'une centaine de mètres.

Grimm, alors même qu'il tombait, Faï solidement cramponnée à lui, activa les protections d'urgence de son mécartifice pour éviter de se prendre des décombres de l'éboulement. Il usa de plusieurs sortilèges pour amortir leur chute et les diriger vers le côté de la grande la cavité. Ils se posèrent quelques secondes plus tard, à distance des gravats et de la poussière. L'ouverture, au-dessus d'eux, n'apparaissait que comme un lointain cercle lumineux.

« Il fait noir », gémit la petite voix de Faï, déformée par la peur.

Grimm plaqua sa main sur sa bouche un peu brusquement. Tendue, il écouta le silence, encore ponctué des sons mats des dernières pierres s'écrasant au sol. Les P.M.F. semblaient hors de portée... si toutefois ils avaient survécu.

« Ne fais pas de bruit, murmura-t-il à l'enfant. Ne me lâche pas, on va se transférer. »

Quelques soient les artefacts utilisés par l'armée pour interdire le transfert dans la zone, leur influence ne descendait pas si loin sous terre. Faï prit précipitamment sa respiration et Grimm les transporta hors du gouffre.

*

Depuis la disparition de Faï, l'Once s'était arrangée pour conserver sa trace grâce à son réseau d'information. La présence de la fillette figurait sur plusieurs rapports de P.M.F.. À chaque fois, elle avait été aperçue de loin et sans que personne ne soupçonne sa qualité d'otage. Les sorciers ne pouvaient envisager que l'Ordre se soucie de garder en vie un enfant humain.

Bien sûr, en tant que magistre, Amalia ignorait tout de l'enlèvement de Faï et elle usait de nombreuses précautions pour se procurer les notes de mission fédérales. Elle exigeait de recevoir toutes celles en lien, même minime, avec les agissements de l'Ordre. Elle les compulsait toutes afin qu'aucun observateur extérieur ne puisse se douter de l'information recherchée parmi les milliers de lignes absorbées chaque jour.

Malheureusement, depuis des semaines, plus aucun rapport n'avait évoqué la fillette. Le groupe de Vestes Grises avait continué de se déplacer, Amalia le savait, mais sans Faï. Elle avait perdu sa trace. Lorsque, quelques jours plus tôt, les troupes chargées d'investir une planque occupée par une Veste Grise avaient mentionné une enfant, la sorcière s'était raccrochée à l'espoir de la voir encore en vie.

Elle avait manœuvré pour obtenir le mnémotique de cette mission piteusement échouée. Aussi profitait-elle avec satisfaction d'une pause dans son flux habituel d'informations pour récupérer des indices dans le souvenir brumeux du P.M.F.. Il s'était blessé dans la chute causée par le méca.

L'Once peina à se remémorer Grimm, lorsqu'elle aperçut son visage. Il faisait partie de ceux à qui elle s'était prise, après les événements de Maison Haute. Elle lui avait broyé la cervelle et arraché le bras. La Veste Grise avait dû profiter de soins particulièrement attentifs pour s'en sortir aussi bien.

Le plus surprenant, cependant, restait sa réaction face à Faï. Il la protégeait.

Quelques coups à la porte de son bureau tirèrent Amalia de sa réflexion. Elle quitta le mnémotique, dans lequel elle s'était totalement abîmée pour mieux appréhender le souvenir, pour reprendre pied dans le monde réel.

La Régente se leva et entrouvrit avec la ferme intention de renvoyer l'importun d'une pique acide méritée. Elle tomba sur un petit sorcier à l'allure sèche et au regard vif. Il portait un uniforme de l'armée. Il effectua un salut protocolaire et se présenta sans lui laisser le temps de parler.

« Lieutenant Grévard, Madame Elfric. J'étais de garde au centre de Commandement. L'artefact en forme de pavé droit noir a fait du son et de la lumière. Vous avez demandé à être prévenue. »

Amalia fronça les sourcils. Il lui fallut quelques secondes pour remettre l'objet.

« Le téléphone Yasard.

– Celui-là même.

– Vous avez décroché? »

L'homme lui adressa un regard perplexe et répondit :

« Il est resté accroché sur son générateur d'énergie. Nous ne l'avons pas débranché, malgré le bruit répété depuis vingt minutes.

– Depuis vingt... Par Merlin, apprenez à vous renseigner sur ce que vous conservez au Centre! »

Le téléphone permettait à la Fédération de rester en contact direct avec la Congrégation d'Égée. Que ce sorcier – et très certainement tous ses collègues – n'ait pas eu la curiosité d'apprendre à se servir de cette technologie humaine la dépassait et l'énervait.

Quelques minutes plus tard, Amalia, le lieutenant sur les talons, prenait la direction du centre de Commandement. Elle profita de leur temps de déplacement pour le former théoriquement à l'utilisation de l'engin qu'il voyait plusieurs fois par jour depuis la venue de Jestak. Il n'échappa pas à un monologue virulent sur l'égo mal placé de tout son régiment : comment pouvait-on à ce point se foutre de ce que l'on conservait? Se croyait-il, lui, sorcier, tant supérieur aux humains pour dédaigner ainsi le téléphone?

Le lieutenant Grévard resta muet, mais se tint à ses côtés lorsqu'elle s'approcha du pavé noir. Il était maintenu dans un champ de magie qui entretenait une alimentation électrique prenant, en temps normal, sa source dans les mouvements de son porteur. L'appareil émettait en effet un bruit strident à intervalle régulier, accompagné d'un flash rouge.

« La Congrégation d'Égée a essayé de nous joindre 3 fois, puis nous a envoyé un message textuel.

– Où voyez-vous cela? » se permit de demander le sorcier.

Amalia lui jeta un regard bref, puis lui montra la manipulation. L'écran, rudimentaire, utilisait de l'encre électronique. Elle bougeait selon les impulsions électriques générées par le cœur du dispositif. L'objet, économe en énergie, affichait un petit trois à côté d'une icône totalement désuète symbolisant un combiné téléphonique vieux d'un demi-millénaire et une enveloppe avec le chiffre un sans aucune autre information.

La Magistre posa son pouce sur l'interface. L'appareil demanda, à l'écrit, si elle souhaitait rappeler la Yasard Jestak Kahina. Elle indiqua que non en appuyant sur la croix. Lorsque le message apparut enfin, le lieutenant se permit un léger :

« Vous pouvez tout de même accepter l'idée que cette technologie archaïque est bien loin d'être intuitive...

– Allez me chercher Serge, articula Amalia pour toute réponse. Nous avons un problème. »

*

La ville ressemblait à toutes les autres, enchevêtrement de bétons, d'acier, de verre et de vert. Les arbres, ici comme ailleurs, avaient repris leur droit sur l'urbanisme aseptisé de la cité. On devinait les vestiges d'anciennes autoroutes, à flan de montagne.

L'herbe courrait dans les rues encore immergées, le lierre escaladait des structures qui défiaient toujours le ciel et l'apesanteur, même après des siècles d'abandon. Le spectacle, habituel, aurait pu n'être qu'un écho de plus, agonisant dans la fange, comme Thessalonique, si l'ancienne Genève n'avait eu son lac.

Au fil des siècles, les flots, tout le long des rives et jusqu'à des kilomètres du bord, s'étaient teintés d'une profonde couleur ambre. Le flux corrosif avait rongé les berges. Le port de plaisance, dont les bateaux avaient été dévorés il y a fort longtemps, ressemblait à un bijou en or fin. Les quais, recouverts de souffre, sertièrent le liquide bakélite d'un savant entrelacs de lignes sculptées par le vent. Vers le centre du Léman, l'acide draguait l'eau bleue pour former de larges volutes que les courants faisaient danser, ombres jaunes sur une toile de turquoise.

Jestak pleurait. La main cramponnée à sa mâchoire crispée, le souffle suspendu, les yeux perdus dans le tourbillon paresseux de flots en contre-bas.

Des remous, à l'aplomb de la pente abrupte, teintaient encore l'ocre d'une sinistre couleur mazoutée. La récente crue corrosive avait avalé des kilomètres carrés en aval du lac.

La Yasard amorça un geste, un pas vers l'arrière, comme pour encaisser le choc. Son corps sursauta, tressaillit et s'écroula, à genoux.

Qu'importait la délégation sorcière qui l'avait, en urgence, conduite sur les hauteurs alpines de l'ancienne Genève. Jestak prit une inspiration saccadée, barra sa bouche de sa paume pour y étouffer une plainte et réprimer un haut-le-cœur.

Plus de conséquences que n'en a jamais laissé Leuthar en son temps

L'Ordre, au bout d'une quinzaine de jours, avait finalement mis ses menaces à exécution. Ils avaient anéanti le CERN. Il ne restait de l'unique centre de recherches communes des trois congrégations humaines qu'une étendue d'eau jaunâtre encore bouillonnante. Les sorciers avaient drainé le lac jusqu'à submerger le complexe sous-terrain.

Le cerveau endolori, Jestak tenta de dresser un rapide bilan de leurs pertes, mais les implications lui échappaient et glissaient hors de sa portée.

À ses côtés, Amalia, figée, semblait incapable de réagir. Serge jeta un coup d'œil à Jestak sans comprendre ce qui la mettait dans cet état. Il finit par demander des explications à sa collègue, d'un signe de tête.

« Le CERN est... le seul centre de scientifique humain encore équipé de matériel précataclysmique en Europe », murmura-t-elle, une rage sourde au fond de la gorge.

Le Commandant des armées grimaça.

« Nos dix dernières années de recherches autour de la réhabilitation des technologies passées », précisa la Yasard d'une voix sans timbre.

Elle se frotta l'avant-bras sur le visage pour y chasser ses larmes, sans succès. Les ultimes archives des explorations martiennes, les expérimentations de fission contrôlée, le rétablissement de réseaux de communication indépendants des satellites en perte de vue, ne seraient plus en mesure d'assurer la liaison entre les téléphones Yasard... Jestak réprima un second haut-le-cœur qui inonda sa gorge d'une bile amère. Elle cracha sur la caillasse du promontoire rocheux, souffla lentement, puis se releva. La courbure affaissée de ses épaules était loin de faire illusion : la représentante humaine n'avait pas repris pied... Mais il fallait pourtant agir.

« Nous devons organiser les secours et l'assainissement du complexe. Drainer l'eau, sauver ce qui peut encore l'être. Soixante personnes, parmi les esprits les plus brillants des trois Congrégations, sont peut-être encore là dessous.

– Je lève une équipe de P.M.F. »

Serge repartit aussitôt. Les deux femmes se retrouvèrent seules. La Régente laissa un silence s'installer entre elles deux, le regard résolument tourné vers le centre disparu.

« Ce que les peuples d'avant les Cataclysmes recherchaient ici, reprit Jestak, la voix toujours rauque d'émotion. Ce qu'ils cherchaient touchait à la définition de chaque chose, sorcier, humain, poussière... Les pertes vont être inestimables, pour le genre humain dans son ensemble.

– Je... je n'en avais pas connaissance dans le détail, mais je suis tout à fait consciente de... »

Elle n'alla pas plus loin, incapable de mettre les mots sur l'ampleur du désastre, incapable de moduler la fureur de son ton. Quand elle tourna la tête vers Jestak, elle avait ravalé sa colère.

« Approchons-nous. Nous allons repérer par où commencer. »

*

Amalia rentra au manoir la rage au ventre. Ils avaient passé plusieurs heures, à une centaine de sorciers, à construire de nouvelles digues et à évacuer la boue du CERN. Leurs espoirs de trouver des survivants s'étaient envolés quand ils avaient constaté les dégâts à l'intérieur du bâtiment. L'eau corrosive du lac avait causé de dommages irréparables aux instruments de mesure et diverses machines du lieu, mais ce n'était pas le pire. L'Ordre, avant d'inonder le complexe, s'était appliqué à massacrer tout ce qui pouvait l'être, des classeurs explosés en tas de buvard illisible aux scientifiques torturés avant l'engloutissement.

Les pertes étaient considérables. Phillip n'avait pas menti. Son attaque aurait plus de conséquences sur le genre humain qu'aucune des actions de Leuthar n'en avait jamais eu.

Cependant, la colère de l'Once ne se dirigeait pas contre Phillip à l'heure actuelle. Le leader de l'Ordre n'aurait jamais dû avoir vent du CERN. Il n'aurait pas dû s'y intéresser ni appréhender l'importance des recherches qui y étaient menées.

D'un geste mécanique, elle localisa Naola au salon, s'assura que Pierre ne se trouve pas dans les parages, puis entra vivement dans la pièce.

Les informations utilisées dans cet attentat n'auraient jamais dû se retrouver entre les mains de Phillip. Personne, hormis elle, ne connaissait l'enjeu renfermé par le CERN. Personne, à l'exception du vampire.

« Naola! attaque Amalia, dès qu'elle aperçut la sorcière. Tu diras l'espèce de sangsue apathique qui t'a servi de patron pendant des années qu'il n'obtiendra plus rien de l'Once. »

La violence de son ton accompagnait sa fureur. Elle se laissa tomber dans son fauteuil face à la jeune femme. Cette dernière se redressa lentement, les yeux écarquillés de stupeur.

« Euh... T'es gentille, mais j'ai pas l'intention de passer ma vie à jouer les messagers entre vous deux... »

– Ça concerne la seule et unique information que j'ai fais passer par toi, je trouverai assez pertinent que tu achèves le travail.

– Je ne *travaille* plus pour Mordret et pas pour toi, répondit sèchement la jeune femme. Et encore moins quand tu débarques en m'agressant...

– L'enveloppe qui a servi à acheter Pierre à Mordret s'est retrouvée dans les mains de Phillip. Des années et des années de recherches! Peut-il simplement appréhender l'étendue de la perte?

– Mordret a revendu les infos que lui a filées l'Once à propos des humains directement à Phillip? » reformula Naola.

Elle peina à masquer le fin sourire en coin que lui inspirait l'humour très particulier du vampire. Elle était bien incapable de se méfier de la colère de la sorcière, tout comme de percevoir le dramatique de la situation. Des humains morts et des infrastructures détruites à cause de l'Ordre, ils y en avaient des centaines.

« Ça n'est pas vraiment surprenant.

– Il savait très bien ce qui était en jeu! »

Alix se releva et arpenta le salon. Sa voix tremblait sous l'émotion.

« Parce que je lui ai donné ces informations, il savait ce qui était là-bas! Qu'il crève d'ennui plutôt que de trouver de l'amusement dans ce jeu de chasse.

– Calme-toi », gronda Naola en se levant à son tour.

Elle ne pouvait rester assise quand la sorcière parcourait la pièce comme un fauve en cage.

« Que je me calme? »

Alix fit volteface et trouva enfin en Naola le support d'expression de sa fureur.

« Il a purement et simplement supprimé le dernier centre de recherches scientifiques humaines d'Europe ! Il y avait au CERN des expériences et des informations capables d'envoyer l'homme sur Mars, capable de rétablir un réseau de communication globale, capable de comprendre la structure même des gènes, de ce dont est fait l'être humain, capable de démontrer l'absence de race ! Ton vampire...

– Ça n'est pas mon vam...

– ...a sciemment vendu la seule information capable de prolonger un peu plus longtemps l'âge sombre dans lequel vivent les humains. Il ne l'a pas fait par conviction, non non, il ne l'a pas fait pour s'amuser du désespoir des Congrégations. Il l'a fait pour s'amuser de l'état dans lequel se mettrait l'Once. Parce que je suis à l'origine de cette information, la responsabilité ne lui revient pas. Elle me revient ! C'est ce qui l'amuse. »

Naola, lèvres pincées, gardait les yeux braqués sur la femme. Il émanait de la sorcière en rage une agressivité et une violence contagieuse. Amère de se retrouver sous un tel feu sans raison, elle serrait les dents.

« Arrête de délirer, Mordret a juste vendu au plus offrant. C'est pas nouveau qu'il traite directement avec l'Ordre, répondit-elle d'une voix sourde. C'est juste que tu préférerais qu'il ait cherché à te piéger parce que ça te rendrait un peu moins responsable d'avoir merdé !

– Il me cherche ! » justifia Alix.

Elle reprit son va-et-vient devant les fauteuils d'un pas toujours aussi vif. Son concentrateur, actif, dans sa main droite, brillait d'un afflux de magie retenu.

« Pierre, d'abord, où je t'envoie à ma place ! Puis Notre Dame, où je combats avec la Fédération et ruine sa supposition bien trop juste ! Bien sûr qu'il y a pensé ! Bien sûr que l'ironie de vendre ça à l'Ordre, quel que soit le prix payé, l'amuse ! Bien sûr qu'il m'adresse un message ! Je sais que c'est de ma faute ! Je tombe exactement dans l'excès qu'il espérait, parce que *c'est ma faute* ! Il sait parfaitement que je n'ai qu'une envie, là, maintenant, c'est d'aller lui flanquer une raclée ! Mais je ne peux pas ! C'est un vampire millénaire ! Qui s'attaque à un vampire millénaire quand on veut protéger sa couverture ? Il le sait, Naola ! Il sait très bien, sans me connaître, dans quel état je suis. C'est... »

Elle cria de frustration et envoya une vague de magie incontrôlée vers le feu. Son fauteuil bougea pour se positionner derrière elle et elle s'y laissa tomber. Naola sursauta et recula alors que le foyer s'embrasait d'une haute colonne incandescente, rapidement contenue par les nombreux sortilèges de sécurité. Elle avala sa salive.

« Si Mordret cherchait à te nuire ou te narguer, Alix, ce ne serait pas pour la distraction que tu lui offres avec la traque qu'il te mène, articula-t-elle doucement. Ce serait à cause de moi. Et ça, je préfère ne même pas l'envisager. Il a vendu ton info au plus offrant. Et quand bien même ce ne serait pas le cas, le pourquoi me semble... secondaire... par rapport au désastre que tu m'as décrit. »

La sorcière ne répondit pas, les poings serrés sur son fauteuil.

« Le pourquoi est secondaire, finit-elle par souffler, lasse. Je sais que c'est de ma faute. La vie de Pierre et tout son savoir ne vaut certainement pas le résultat de cet attentat. »